grand angle

LIGUE 1

ILS RACONTENT LEUR VIE À HUIS CLOS

p. 36

décryptage

AMATEURS

LA COTE D'ALERTE

p. 51

témoignage

JÉRÉMY MÉNEZ

« J'AURAIS PU ÊTRE MOINS CON »

p. 48

france football

SEPM TOP ventes

3,50 € | mardi 21 avril 2020 | n° 3 855 | 75e année | francefootball.fr | ALL 3,80 € - ANT 4 € - BEL/LUX 3,80 € - CAN 7,50 $C - CH 4,50 FS - ESP/AND 3,80 € - GB 3,50 £ - GR 4,90 € - ITA 3,80 € - MAR 39 MAD - PORT CONT 4,90 € - REU 4 € - TUN 8 DIN | ISSN 0015-9557 | Photo Neil Leifer/Sports Illustrated via Getty Images

france football

COUPE DU MONDE 70

Inoubliable

POURQUOI C'EST LA PLUS BELLE DES COUPES DU MONDE

DÉCRYPTAGE DE LA SELEÇAO DE ZAGALLO

MAZZOLA-TOSTAO : « L'IMPRESSION D'ÉCRIRE L'HISTOIRE »

RFA-ITALIE, LE MATCH DU SIÈCLE

P. 6

M 04155 - 3855S - F: 3,50 €

PARIS SAINT-GERMAIN

#PSGengagé

MERCI POUR VOTRE SOLIDARITÉ

DONNONS

ASSISTANCE PUBLIQUE HÔPITAUX DE PARIS

SECOURS POPULAIRE FRANÇAIS

ACTION CONTRE LA FAIM

n° 3855

Sommaire

zone mixte

4 Les 10... dix choses qu'on a hâte de retrouver

mexico 70

6 Sous le soleil de Mexico
12 Le Mundial des premières
14 Le club des cinq héros
20 RFA-Italie : le match du siècle
22 Michel Drhey : « La première fois que j'ai vu une ola »
24 Mazzola-Tostao : « Évidemment la plus belle ! »
30 Ça s'est passé juste avant...
32 Le Brésil au sommet de son art

grand angle

36 Ligue 1 : confusion chez les confinés

portrait

42 Florian Maurice, la bonne recrue rennaise

analyse

44 Euro 2020 : à qui profite le report ?

témoignage

48 Jérémy Ménez : « J'aurais pu être moins con »

décryptage

51 Amateurs : la peur du lendemain

portfolio

54 Y avait d'la joie...

tour du monde

60 Ruben Amorim, le coach qui valait 10 millions

fun zone

64 Conso, Faro
66 Le tacle à retardement de Julien Cazarre

À nos lecteurs

En raison de la crise sanitaire, France Football *continue, pour le moment, de ne paraître que toutes les deux semaines. Rendez-vous donc le 5 mai pour le prochain* FF. *Merci de votre compréhension et de votre fidélité.*

Édito

Balle masquée

On a eu tort de douter. Les dirigeants – aussi bien au niveau national qu'international – ont donc parfaitement compris l'enjeu. Et choisi de ne pas attendre ces foutues dates de déconfinement pour décider d'en finir dès à présent avec cette saison 2019-20 qui ne ressemblait plus à rien et qui se serait vautrée dans le ridicule et le grotesque en se poursuivant à huis clos. Un choix responsable et éthique qui nous conduit à un acte de contrition. Promis, on ne se moquera plus jamais du cynisme, de l'affairisme et/ou du corporatisme de ces gens de pouvoir, qui, finalement, cachaient tellement bien leur altruisme. En décidant d'arrêter là la saison, ils ont compris que la prolonger à tout prix n'avait pas de sens. Juste un coût qu'ils se proposaient de juguler. Et nous qui croyions le foot perdu à la cause de ces puissants sans cœur.

Honte à nous d'avoir osé douter de leurs convictions humanistes. Le peuple, qui continue de réclamer du pain et des jeux, attendra encore un peu. Pour les jeux en plein air en tout cas. Modernes et innovants, tous ces penseurs du foot en ont profité pour réfléchir à un gigantesque big-bang du ballon. Qui aboutirait à des saisons calendaires (et non plus à cheval sur deux ans), plus propices aux rencontres estivales et à une harmonisation générale. Qui faciliterait l'émancipation vis-à-vis des omnipotentes télés. Qui en finirait avec ces sommes (salaires, transferts) et ses dérivés (trading) morbides. Qui replacerait les supporters au cœur des préoccupations.

Il ne faut jamais sous-estimer la capacité des autres à vous décevoir.

« Soyez responsables, pas coupables ! » nous avait demandé de transmettre un lecteur éclairé dans une missive à l'intention des dirigeants. Il a donc été entendu. En cette période de remises en cause et d'interrogations lancinantes, le foot a montré l'exemple. En s'affranchissant des codes, des enjeux financiers et de ses archaïsmes. Et puis, nous nous sommes réveillés. Pour nous apercevoir que des commissions planchaient sur les modalités d'une reprise à partir du mois de juin. Dans des stades VIDES. La pire négation du spectacle. Il ne faut jamais sous-estimer la capacité des autres à vous décevoir. Ni en douter.

Pascal Ferré

Direction, administration, rédaction, ventes
40-42, quai du Point-du-Jour 92100 Boulogne-Billancourt. Tél. : 01-40-93-20-20. Fax : 01-40-93-24-05. CCP Paris 9.427.90C.

Société par Actions Simplifiée
Siège social
40-42, quai du Point-du-Jour 92100 Boulogne-Billancourt.
Présidente
Aurore Amaury.
Principal associé
Les Éditions P. Amaury.

Directeur de la publication et directeur général,
Jean-Louis Pelé.

Éditeurs
Éric Matton, Sami Belhadj.

Directeur de la rédaction
Jérôme Cazadieu.

Rédacteur en chef
Pascal Ferré.

Rédaction en chef
Rémy Lacombe, Arnaud Tulipier.

Rédaction
Dave Appadoo, Olivier Bossard, Jean-Marie Lanoë, Christophe Larcher, Éric Lemaire, Francis Magois, Thierry Marchand, Roberto Notarianni, Frank Simon, Thomas Simon, Patrick Sowden, Patrick Urbini.

Assistante
Armelle Enkirche.

Responsables d'édition
Isabelle Talès, Laurent Crocis, Olivia Blondy.

Direction artistique
Bertrand Lacanal, Yann Le Duc, Pierre Wendel, Fabien van der Elst.

Responsables iconographie
Anne-Laure Vallet, Antony Ducourneau.

Directeur prépresse et fabrication
Bruno Jeanjean, Alexandre Matzneff.

Partenariats
Xavier Audebert, Julien Lizé.

Distribution
Presstalis.

Impression
Rotocolor & Newsprint.
Origine du papier
Italie.

Eutrophisation
PTot 0,018 kg/tonne de papier.

Commission paritaire
N° 0623 K 83518.

Abonnements
4 rue de Mouchy, 60438 Noailles Cedex. Tél. : 01-76-49-33-33. Mail : abo@francefootball.fr. France métropolitaine : 132 € (1 an). Autres pays sur demande. Modifications : joindre numéro d'abonné et/ou adresse.

Publicité commerciale
Amaury Media (01-40-93-20-20).

Présidente
Aurore Amaury.

Directeur général
Kevin Benharrats.

Directrice générale adjointe
Christèle Campillo.

Directeur de publicité
Pierre-Henri Paradas.

Le n° 3854 de France Football, daté du 7 avril 2020, a été tiré à 70 489 exemplaires.

Ballon d'Or et *France Football* sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright *France Football* et *Presse Sports.* Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

PEFC 10-31-3364

L'Équipe - Instagram adrien_thomasson26 - Stéphane Mantey/L'Équipe - Alain Mounic/L'Équipe - Vincent Michel/L'Équipe

Les 10… **choses qu'on a hâte de retrouver**

De longues semaines désormais que le football, son spectacle et ses émotions ont été mis de côté. Mais, promis, pour au moins dix raisons, ça vaut la peine de patienter.

Texte **Cédric Chapuis**

1 Des tribunes qui chantent

« Le football n'est rien sans les supporters. » Impossible de donner tort au Parisien Ander Herrera, qui exprimait début mars son dépit face à la multiplication des rencontres à huis clos en Europe. Et on parie que les retrouvailles entre les compétitions, les clubs et les fans seront à la hauteur de l'attente et du manque. Lorsque la vie et le foot reprendront leurs droits, les spectateurs pourront redevenir acteurs, donner de la voix, hurler leur bonheur, crier leur déception, et on a hâte d'entendre ça. On appréciera même certainement quelques grossièretés usuelles, tant qu'elles ne sont pas racistes, homophobes ou misogynes. Le spectacle visuel des tribunes garnies et passionnées nous manque : vivement le jour où l'on pourra à nouveau s'enflammer en observant un tifo qui claque, des filets qui tremblent, un joli jeu en triangle, ou même un dégagement en touche pour assurer un 0-0. La rupture a été nette, l'impatience est réelle. Même une ola nous apaiserait, c'est dire.

2 La C1 et son vent de fraîcheur

Liverpool, le tenant du titre, au tapis. Le Real Madrid, son prédécesseur, battu 2–1 par Man City en huitièmes aller et mal embarqué en attendant son déplacement à l'Etihad Stadium. Des nouveaux riches, City et Paris, décomplexés, voire libérés. Le football intensément positif du RB Leipzig de Julian Nagelsmann et de l'Atalanta de Gian Piero Gasperini récompensé. Le Bayern de Robert Lewandowski *(photo)* qui a retrouvé de l'appétit. Et pourquoi pas Lyon, tombeur de la Juventus de CR7 à l'aller (1-0) ? Non, vraiment, la Ligue des champions ne peut pas nous laisser comme ça, en plan, alors qu'on est peut-être à l'aube d'une nouvelle ère, avec le possible avènement d'un vainqueur inédit. La reine des compétitions de clubs nous a offert un tel festival d'émotions ces dernières saisons qu'on se sent forcément un peu orphelin après ces huitièmes incomplets et souvent privés de public. Posez-vous un instant et imaginez la réaction de chaque fan lorsqu'il entendra l'hymne de la C1. Frissons ?

3 Les odeurs du stade

Quelques minutes (ou quelques heures pour les mieux organisés) avant le match, arrivée aux alentours du stade. Mission essentielle : trouver de quoi se sustenter pour écarter tout risque de fringale à l'heure de jeu. Une frite fricadelle, un hot-dog, une galette-saucisse, un poulet-crudités et ses tranches de tomates qui terminent invariablement sur le maillot. Peu importe, cette fumée qui s'échappe des food-trucks, ces odeurs qui transportent… Autant de signaux olfactifs qui nous rapprochent du coup d'envoi tant attendu.

4 Ces gamins à qui on ne parle pas d'âge

Si 2020 restera un millésime escamoté, si ce n'est à oublier complètement, ça n'a pas empêché certains joueurs d'offrir d'alléchantes promesses. Pour ceux-là, les multiples reports ne sont que des échéances retardées, certainement pas des rendez-vous manqués. Ils se prénomment Erling Braut, Eduardo, Lautaro, Kai, Joao, Federico, Jadon, Alphonso, Phil, Ansu ou Dayot, suivent les pas des Kylian, Matthijs ou Trent. Avec eux, pas de fausse modestie, encore moins d'excès de politesse : lorsqu'ils sont sur le terrain, ça se voit, ça se sent et ça se déguste. Le présent est incertain, mais l'avenir (et le Trophée Kopa) leur appartient. Connaissant leur goût modéré pour la patience, il y a fort à parier qu'ils vont redémarrer pied au plancher.

Pierre Lahalle/L'Équipe - Alex Martin/L'Équipe

5 Les dribbleurs

Pour leur attachement à la distanciation sociale. Un crochet, une accélération, un passement de jambes, un double contact, et voilà leur adversaire confiné au sol. Et la foule, comme les téléspectateurs, qui célèbre d'un « oooooh » aussi gargarisant pour le dribbleur qu'humiliant pour le dribblé. Ça tombe bien, contrairement à ce que certains clichés véhiculent, la Ligue 1 regorge d'artistes. D'ailleurs, sept des dix joueurs ayant réussi le plus de dribbles cette saison dans les cinq grands Championnats européens évoluent en France ou y sont passés : Neymar *(photo),* Allan Saint-Maximin, Jérémie Boga, Eden Hazard, Youcef Atal, Mounir Chouiar et Nabil Fekir. La Ligue des talents, on vous dit.

6 Les tacleurs

Pour leur conception bien à eux des gestes barrières. Là aussi, la L1 possède son lot de joueurs particulièrement attachés à empêcher la propagation des attaques adverses. Un certain sens du sacrifice qui peut parfois agacer, voire franchement faire dégoupiller. Mais qu'est-ce qu'on ne donnerait pas, actuellement, pour pouvoir apprécier un bon tacle de Nicolas Pallois, Jacques-Alaixys Romao, Pedro Mendes ou Benjamin André ? Eux aussi, ce sont des artistes, dans une catégorie rarement mise en avant. Mais il ne faut jamais cesser de rappeler que plus le méchant est bon, plus le film est bon. Alors, prenons le temps de remercier ces bad boys, ces briseurs d'actions et de rêves, ces personnages essentiels à la vie d'un match de foot vivant et entraînant. Vous aussi, revenez-vite, messieurs ! Et prenez soin de vous en attendant de prendre soin des autres, à votre façon...

7 La course au maintien du Téfécé

O.K., c'est moqueur. Gratuit. Un poil mesquin, même. À 14 points du barragiste, Nîmes, à 17 longueurs du maintien direct, les Toulousains sont à l'agonie, condamnés à 99 % à la relégation en Ligue 2. Mais, même la léthargie offensive et les gags défensifs des Violets nous manquent. Alors, on est prêts à croire qu'ils ont encore une chance. Un coup franc de Max-Alain Gradel, une percée d'Ibrahim Sangaré *(photo),* et tout serait relancé. O.K., là, on s'enflamme peut-être un peu.

8 Liverpool sacré

Cette fois, c'était la bonne. Trente ans après, Liverpool allait être champion d'Angleterre et se préparait à une fête monumentale à Anfield et dans les rues de la ville. À la poubelle, ces souvenirs de campagnes inachevées, cette glissade de Steven Gerrard alors que le titre 2014 semblait promis aux Reds. Cette fois, Jürgen Klopp *(photo)* et ses ouailles n'avaient plus besoin que de quelques points, mais la menace d'une saison blanche plane. Personne ne pourrait leur souhaiter ça. Sauf, peut-être, les plus ardents supporters de Man United.

9 Les nouveaux visages des Bleus

C'était la dernière liste avant la vraie, celle de l'Euro. Les choix de Didier Deschamps au mois de mars étaient attendus, ils attendront. Dommage, on aurait aimé voir quelques nouvelles têtes au printemps, notamment issues du contingent du RB Leipzig (Christopher Nkunku, Dayot Upamecano, Nordi Mukiele) ou de l'Olympique Lyonnais (Houssem Aouar *[photo],* Moussa Dembélé, voire Lucas Tousart au regard de l'avalanche de blessures). Pour ceux-là, comme pour les autres, l'échéance s'est éloignée. Dommage, le timing était parfait. Mais la porte ne s'est pas refermée : la poignée attend simplement d'être tournée.

10 Les adieux de Cavani et Thiago Silva

Sept saisons pour le premier, huit pour le second. Des années de (très) bons et loyaux services et une fin d'aventure programmée, plus ou moins bien acceptée, pour cet été. Pour Edinson Cavani et Thiago Silva, deux des plus importants visages du Paris-SG version QSI, il sera temps de dire au revoir à la fin de la saison et de leur contrat. Adorés ou moqués pour avoir brillé par leur longévité tout en ne parvenant pas à faire franchir ce cap tant espéré au PSG, les deux Sud-Américains ont bien mérité un final en grande pompe au Parc des Princes.
Avec 310 rencontres, Thiago Silva est le septième joueur le plus capé de l'histoire du club, Cavani le neuvième (301 matches), en plus de son statut de meilleur buteur (200 réalisations). Ces deux-là ne méritent rien d'autre qu'un hommage à la hauteur de leur rendement à Paris : majestueux. Avec un Parc bondé, tifo, banderoles, chants et même un peu de pyrotechnie.

Alain Mounic/L'Équipe - Nicolas Luttiau/L'Équipe - Alex Martin/L'Équipe

Apothéose.
21 juin 1970, stade Azteca de Mexico City. Brésiliens et Italiens s'apprêtent à disputer la finale de la neuvième Coupe du monde. Le succès des Auriverde sur la Squadra Azzurra (4-1) constitue le dernier feu d'artifice d'un tournoi qui n'en a pas manqué depuis le 31 mai.

Sous le soleil de Mexico

La Coupe du monde, qui se déroula en juin 1970 au Mexique, reste la plus belle de l'histoire. Pour de multiples raisons.

Texte **Thierry Marchand** | Photo L'Équipe

Il est toujours délicat et subjectif de définir la beauté, a fortiori celle, assez évanescente, d'une compétition. Mais, s'il ne devait y avoir qu'une raison pour faire, cinquante ans après son déroulement, de Mexico 70 la plus belle Coupe du monde de l'histoire, ce serait la lumière. Celle, d'abord, de ces rencontres en diurne jouées en pleine touffeur, à midi ou à 16 heures locales (19 heures ou 23 heures en France) et dégageant une brillance et une intensité qu'aucun éclairage au monde ne serait capable de fournir. Oui, Mexico 70, c'était d'abord ça : la lumière. Celle des dieux, le soleil évidemment et forcément Pelé, astres célestes et radieux, dont l'éclat n'a jamais paru aussi aveuglant qu'en ce début d'été 1970.

La lumière des rues de Mexico, aussi, illuminées de jour comme de nuit de guirlandes électriques multicolores, de l'immense place du Zocalo à la plus petite ruelle, scintillements permanents d'une fête retentissante perpétrée à la face du monde par le biais d'un satellite (Telstar III) qui, pour la première fois, relayait des images en couleur sur les téléviseurs. La lumière cathodique des écrans de télé, justement, élément moderne essentiel autant que féérique préfigurant un football d'une autre dimension. Il y a également, inévitablement, la lumière du maillot jaune de ce Brésil étincelant, symbole de lueur, de chaleur, de flamboiement, une équipe éclairée par le génie de son numéro 10, roi pour l'éternité. La lumière, enfin, de ces flashes mémoriels associés à autant d'images : le stade Azteca, la parade de Banks, le maillot du Pérou, les buts de Müller, le bras de Beckenbauer, l'égalisation de Schnellinger, le signe de croix de Jairzinho, la frappe de Carlos Alberto. Et Pelé. Surtout Pelé.

ET LA COUPE JULES RIMET MIGRA VERS LE BRÉSIL…

Les années passent, les Coupes du monde défilent, et Mexico 70 demeure pourtant indémodable. Celle-là n'a pas vieilli. Pas une ride, pas une cicatrice. Même le rythme parfois lent, à cause de l'insupportable chaleur et de l'altitude (plus de 1500 m dans les tous les stades), n'en altère pas le charme. Parce qu'au-delà des séquelles du temps qui passe, il y a cette lumière (très peu de nuage ou de pluie durant les matches) et un spectacle permanent digne des scènes des grands music-halls de Broadway. Mexico 70 reste, de très loin, la Coupe du monde la plus prolifique des soixante dernières années, avec

La Coupe du monde la plus prolifique des soixante dernières années.

2,97 buts marqués en moyenne par match, et la moins sanctionnée de l'histoire (aucune expulsion).

Elle est celle du show, loin du profil de sa cousine mexicaine de 1986 plus triste, plus pauvre (2,54 buts par match), plus violente, malgré Maradona. Celle de l'immortalité et de la fin d'une certaine préhistoire : en l'emportant, le Brésil gardera à jamais le trophée originel, celui portant le nom de son inventeur, le Français Jules Rimet. Cette coupe du monde-là n'est pas n'importe quel calice. Elle recèle le sacré, diffuse l'étiquette artistique et le label d'excellence parce qu'elle reste la seule ayant réuni tous les vainqueurs de l'épreuve en quarts de finale, et surtout quatre d'entre eux en demi-finales. Elle est une boussole, un musée, un repère dans le temps, la porte du futur. Il y aura désormais un avant et un après Mexico 70, « anno Domini » (l'année du Seigneur) du football moderne.

UN FOOTBALL INCONNU

Il y a certainement, ne nous leurrons pas, une part de romantisme à décrire cette première Coupe du monde mexicaine comme une perle historique. On idéalise toujours ce passé dont on ne craint plus rien, si ce n'est qu'il s'éloigne de nos mémoires. À Mexico 70, est reliée cette nostalgie d'une époque où l'on était dans la découverte, l'émerveillement, la nouveauté. Jusqu'alors, on imaginait le sport davantage qu'on ne le voyait. Le football du début des années 1970, c'était celui de la radio et des journaux, de quelques secondes périodes en différé, de la finale de la Coupe de France et de sporadiques autant que soporifiques rencontres des Bleus sur un téléviseur noir et banc. C'était celui où on entrait dans les stades gratuitement à la mi-temps. Celui de *Sports Dimanche*, l'émission culte de la fin de semaine, seul vecteur hebdomadaire de buts. C'était le néant.

Mexico 70 fut donc la Coupe du monde de l'abondance et de la découverte. Celle des grandes premières, notamment la couleur, celle des stars (Pelé, Beckenbauer, Müller, Rivera, Bobby Charlton), celle des héros que nous n'avions jamais vus, nous, amateurs de foot, que ce Mundial transforma en conquistadors d'une terre inconnue. Mexico 70 explose à la face du monde, mais surtout à notre figure de Français, parce qu'elle nous livre tout à coup cette vision envoûtante du haut niveau international que le football hexagonal, alors pensionnaire des abysses les plus profonds, semblait incapable de nous dévoiler. La saison précédente (1968-69), lors des éliminatoires de cette même Coupe du monde, les Bleus, absents de la phase finale au Mexique, avaient été battus à domicile par la Norvège à Strasbourg (0-1). Des six clubs de D1 engagés en Coupe d'Europe, seul Lyon avait passé le premier tour pour mieux se faire éliminer dans la foulée par

Ferveur. Durant vingt-sept jours, c'est le Mexique tout entier, y compris les plus jeunes, qui s'est pris de passion pour le ballon rond.

L'Équipe

Ouverture.
31 mai 1970, stade Azteca. La fête peut commencer. Le capitaine mexicain Alberto Pena (à gauche) et son homologue soviétique Albert Chesterniov sont réunis pour le protocole sous les yeux de l'arbitre ouest-allemand Kurt Tschenscher.

L'Équipe

Choc.
7 juin 1970, stade Jalisco de Guadalajara. Bobby Charlton (numéro 9) et les Anglais, champions du monde en titre, subissent la loi de Pelé et de la Seleçao (1-0). Comme une passation de pouvoir.

Setubal (7-1 sur l'ensemble des deux matches). Les stars européennes ? Des spectres ! Le Brésil ? Un fantasme absolu ! Avec Mexico 70, on a découvert que le football pouvait être lumineux, joyeux et spectaculaire.

DES MATCHES DE LÉGENDE

Des trente-deux rencontres de cette phase finale, cinq sont aujourd'hui classées parmi les vingt-cinq plus légendaires de l'histoire de la Coupe du monde. Le fameux RFA-Italie, qui occupe bien sûr la première place, mais également Brésil-Italie (4-1), la finale, RFA-Angleterre (3-2 a.p.) et Brésil-Pérou (4-2), deux des quarts de finale, ou cet exceptionnel Brésil-Angleterre (1-0) de la phase de poules dont Mario Zagallo dira plus tard, dans une tirade digne d'Audiard, qu'il était « une partie pour adultes ». Autant de matches qui pointent donc dans ce top 25 parce que spectaculaires, riches en buts ou en émoi, et dignes des plus grands thrillers en matière de suspense. Au Mexique, en 1970, beaucoup d'équipes parmi les plus huppées jouaient avec quatre attaquants : le Brésil, mais aussi l'Allemagne, le Pérou, voire l'Angleterre.

On a découvert que le football pouvait être lumineux, joyeux et spectaculaire.

Cette Coupe du monde-là n'eut rien à voir avec les guérillas de 1962 au Chili, voire avec la brutalité et les controverses observées quatre ans plus tôt en Angleterre. Elle fut celle de l'émancipation, du retour aux sources offensives avec le 4-2-4 du Brésil déjà vu en 1958, de l'esprit disruptif du football total néerlandais qui planait dans l'air, même si l'avènement des Oranje, sortis lors des éliminatoires par la Bulgarie, n'était pas encore avéré. Elle fut celle d'un vainqueur incontesté et incontestable, le Brésil, mais aussi celle des idoles abîmées : Franz Beckenbauer et sa clavicule brisée, Gianni Rivera et son Ballon d'Or *FF* écorné, Gordon Banks victime de la vengeance de Montezuma (une bonne gastro-entérite). Car, c'est aussi une part de douleur qui sublima cette vénérable Coupe du monde. La douleur et l'apaisement. L'Allemagne, vaincue mais admirable, redevint sympathique ; le Pérou révéla son beau maillot rouge et blanc à la planète ; l'URSS se fit encore voler et l'Angleterre éliminer pour une histoire de fesses. Car si Peter Bonetti, le gardien de Chelsea (décédé le 12 avril dernier), qui remplaçait Banks lors du

L'Équipe

« Entre nous, on ne l'appelait pas Pelé, mais rei *(roi)*. »

Paulo César, joueur de la Seleçao 1970

quart de finale contre la RFA, fut aussi catastrophique face aux Allemands, c'est bien parce qu'il venait d'apprendre à quelques heures du coup d'envoi que sa femme courait de lit en lit dans l'hôtel abritant la délégation anglaise. Mexico 70 fut donc également le début de l'ère des WAGS, un lien avec un monde nouveau que la guerre des équipementiers (Adidas-Puma) devait faire entrer de plain-pied dans la modernité, notamment grâce à Pelé.

PELÉ, L'EXTRATERRESTRE

Pelé, nous y voilà enfin ! Rarement l'image d'une Coupe du monde n'aura été autant associée à celle d'un seul joueur, à part peut-être en 1986 avec Maradona. Ce Mundial ne révéla pas Pelé, loin de là, mais il le couronna définitivement comme le plus grand joueur de l'histoire, et pas seulement parce qu'il demeure le seul à avoir remporté trois Coupes du monde. Pelé n'était pas un joueur de football, il était un mythe, le héros d'un conte qui avait fait de lui un roi. LE roi. On disait de lui qu'il était magicien, qu'il électrisait les foules, qu'il avait marqué mille buts, qu'il avait fait stopper une guerre, en Afrique, mais on ne l'avait jamais vu à la télé.

Le reste, c'est Paulo César, joint par téléphone dans son confinement brésilien, qui le raconte : « Il avait des mains à la place des pieds. Entre nous, on ne l'appelait pas Pelé, mais rei *(NDLR : roi)* », rapporte l'ancien pensionnaire de la Seleçao, 21 ans à l'époque, qui disputa quatre rencontres de ce Mundial. « Le soir, à l'hôtel, Pelé prenait son violon, et il en jouait tout en chantant. Cela nous détendait un peu car on avait la pression. Le régime militaire qui gouvernait le Brésil à l'époque nous avait imposé de rester cloîtrés au Mexique en pleine montagne, à Guanajuato, dans un château à 2 800 m d'altitude, depuis deux mois avant la compétition. C'est triste à dire, mais c'est grâce à cette concentration qu'on s'est soudés, et grâce à cette discipline que les militaires nous ont imposée qu'on a gagné. » Celui qui deviendra en 1974 un joueur de l'OM raconte la sensation de jouer à domicile (« on venait souvent en tournée au Mexique avec nos clubs »), cette chaleur des locaux qui « se sont sentis un peu champions du monde grâce à nous et nous ont apporté leur soutien », et les actions légendaires de Pelé durant cette Coupe du monde : le lob de cinquante mètres sur le gardien tchécoslovaque Viktor, la tête qui préluda à la parade de Banks contre l'Angleterre, et le grand pont sur le portier uruguayen Mazurkiewicz. « Les plus beaux gestes de Pelé en 1970 sont des actions où il n'a pas marqué », reprend Paulo César. Jusqu'à cette ouverture du score en finale, où le roi, 1,72 m, en lévitation absolue au-dessus de Burgnich, marque d'un coup de tête magistral.

16 équipes, 32 matches

Premier tour
Du 31 mai au 11 juin

Groupe 1
Mexique, URSS, Belgique et Salvador

Mexique-URSS	**0-0**
Belgique-Salvador	**3-0**
URSS-Belgique	**4-1**
Mexique-Salvador	**4-0**
URSS-Salvador	**2-0**
Mexique-Belgique	**1-0**

Classement final
1. URSS, 5 points (+ 5, 6 b.p.). **2. Mexique,** 5 (+ 5, 5 b.p.). **3.** Belgique, 2. **4.** Salvador, 0.

Groupe 2
Italie, Uruguay, Suède et Israël

Uruguay-Israël	**2-0**
Italie-Suède	**1-0**
Uruguay-Italie	**0-0**
Suède-Israël	**1-1**
Suède-Uruguay	**1-0**
Israël-Italie	**0-0**

Classement final
1. Italie, 4 points. **2. Uruguay,** 3 (+ 1). **3.** Suède, 3 (0). **4.** Israël, 2.

Groupe 3
Brésil, Angleterre, Roumanie, et Tchécoslovaquie

Angleterre-Roumanie	**1-0**
Brésil-Tchécoslovaquie	**4-1**
Roumanie-Tchécoslov.	**2-1**
Brésil-Angleterre	**1-0**
Brésil-Roumanie	**3-2**
Angleterre-Tchécoslov.	**1-0**

Classement final
1. Brésil, 6 points. **2. Angleterre,** 4. **3.** Roumanie, 2. **4.** Tchécoslovaquie, 0.

Groupe 4
RFA, Pérou, Bulgarie et Maroc

Pérou-Bulgarie	**3-2**
RFA-Maroc	**2-1**
Pérou-Maroc	**3-0**
RFA Bulgarie	**5-2**
RFA-Pérou	**3-1**
Bulgarie-Maroc	**1-1**

Classement final
1. RFA, 6 points. **2. Pérou,** 4. **3.** Bulgarie, 1 (- 4, 5 b.p.). **4.** Maroc, 1 (- 4, 2 .p.).

Quarts de finale
14 juin

URSS-**Uruguay**	**a.p. 0-1**
Brésil-Pérou	**4-2**
Italie-Mexique	**4-1**
RFA-Angleterre	**a.p. 3-2**

Demi-finales
17 juin

Uruguay-**Brésil**	**1-3**
Italie-RFA	**a.p. 4-3**

Match pour la troisième place
20 juin

Uruguay-**RFA**	**0-1**

Finale
21 juin

Brésil-Italie	**4-1**

LA PROMESSE FAITE À LA VIERGE

Cette finale contre l'Italie restera à jamais comme un moment immortel. Elle marque d'un sceau inaltérable l'empreinte d'un géant, aux vues de la planète entière. Pelé marque. Pelé fait marquer. D'une remise de la tête pour Jairzinho d'abord, lequel convertit l'offrande avant de courir s'agenouiller vers la ligne de touche et de faire un signe de croix (face caméra) gravé à jamais dans les mémoires. À cinq minutes de la fin, Pelé invente la passe aveugle pour cette frappe de Carlos Alberto dont l'écho retentit encore cinquante ans après, pour un quatrième but qui scelle définitivement le triomphe de la Seleçao. Pélé, quatre buts durant ce tournoi, peut se retirer de la scène internationale (il le fera un an plus tard). Il a légendé le mythe à jamais.

Ce Brésil-là, le sien, mais aussi celui de Rivelino, Tostao, Gerson ou Jairzinho, seul joueur de l'histoire, avec le Français Just Fontaine en 1958, à avoir marqué dans tous les matches d'une phase finale, ce Brésil-là, donc, vient de remporter tous ses matches (douze sur douze, éliminatoires comprises) pour s'imposer comme « la plus grande équipe de tous les temps », un qualificatif qui perdure, encore aujourd'hui. La légende a une fin. Et cette conclusion, c'est Paulo César qui nous la raconte. « La veille de chaque match, on se réunissait entre nous pour prier dans une église attenante au château où nous étions logés. Le jour précédant la finale, on a fait une promesse à la vierge : celle d'offrir le ballon du match, si on gagnait, à une église de Rio de Janeiro qui s'appelait Das Almas *(des âmes, en portugais)*. Mais, au coup de sifflet final, Domenghini, l'attaquant italien, a pris le ballon sous son bras. On était refaits. Mais il a eu le tort de s'arrêter vers l'un de mes équipiers pour lui demander son maillot. Moi, j'étais sur le banc. Je me suis précipité, j'ai frappé sur le ballon, je l'ai attrapé et je suis parti en courant vers le vestiaire alors que Domenghini me poursuivait. Au banquet d'après-match, qui avait lieu à l'hôtel *Camino Real*, je suis allé m'excuser auprès de lui. Mais on avait tenu notre promesse. » Une parmi toutes celles que ce Brésil de légende réserva au monde entier en ce mois de juin 1970… **T. M.**

Espoirs.
Les Soviétiques arrivaient en Amérique centrale pour briller, comme quatre ans plus tôt en Angleterre. Valeri Zykov, Lev Yachine et Viktor Serebrianikov (de gauche à droite) s'arrêteront en quarts devant l'Uruguay (0-1 a.p.).

L'Équipe

Le Mundial des premières

Spectaculaire, ce tournoi fut également celui des nouveautés.

Texte **Thierry Marchand**

Médias. Gianni Rivera découvre les obligations attachées au statut de vedette.

En direct et en **couleur**

Mexico 70 marque d'abord et avant tout l'avènement de la télévision. Pour la première fois, une Coupe du monde est retransmise en direct et en couleur, même si une majorité de ménages possède un téléviseur noir et blanc, quand ils en ont un. En France, où n'existent que deux chaînes, les ventes des télés couleur (apparues depuis trois ans seulement) vont exploser à l'occasion de ce Mundial mexicain, retransmis de manière inégale dans cinquante-deux pays. Malgré l'absence des Bleus, l'ORTF diffuse vingt des trente-deux rencontres (douze en direct, huit en différé), commentées par les deux Michel, Drucker et Drhey. La chaîne anglaise ITV crée la sensation en faisant intervenir pour la première fois des entraîneurs ou joueurs en activité (Malcolm Allison, Bob McNab, Pat Crerand, Derek Dougan). Les consultants sont nés.

Les fondements de l'ère **business**

Cette Coupe du monde est marquée par la guerre que se livrent deux équipementiers allemands appartenant à la même famille (Dassler) : Adidas et Puma. Ces deux-là ont signé, juste avant le début de l'épreuve, un pacte de non-agression qui concerne Pelé. Aucune des deux firmes ne doit approcher le génie brésilien (alors sous contrat avec la petite marque anglaise Stylo), jugé hors de prix. Mais Puma garde en travers de la gorge l'épisode des Jeux Olympiques de Mexico, deux ans plus tôt, où Adidas avait fait bloquer les chaussures de son concurrent à la douane.

À trente secondes du coup d'envoi de la finale de ce Mundial, regardé par 600 millions de téléspectateurs, et alors qu'un contrat a été négocié dans le plus grand secret avec le roi Pelé, le numéro 10 brésilien demande à l'arbitre la permission de relacer ses chaussures. Zoom de la caméra sur les pompes en question, qui vont devenir célèbres sous le nom de Puma King. Le monde entier a vu. Puma a gagné. Jorg Dassler (Puma) et son oncle Adolf (Adidas) ne se parleront plus jamais. Seule consolation pour Adidas, la marque a été la première de l'histoire à fournir un ballon officiel, le Telstar, du nom du satellite sphérique qui permet à la planète entière de regarder cette Coupe du monde. Ce ballon, fait de douze panneaux pentagonaux noirs et vingt blancs hexagonaux, afin de bien le distinguer à la télé, se vendra à 600 000 exemplaires.

Équipements. Le Maroc était aux couleurs d'Adidas.

Des **cartons** et des remplaçants

Cela peut paraître étrange aujourd'hui, mais les cartons jaunes et rouges sont nés officiellement avec ce Mundial. L'idée, testée lors des JO de Mexico deux ans plus tôt, avait germé dès 1966 dans la tête d'un arbitre anglais, Ken Aston, alors qu'il était au volant de sa voiture devant des feux tricolores : jaune, on calme le contrevenant ; rouge, on l'arrête. Un langage international compris de tous, au contraire de la sentence verbale d'autrefois. C'est donc à l'occasion de cette Coupe du monde que le vocabulaire des cartons va se vulgariser, même si aucune expulsion ne

L'Équipe

Sanction.
Le carton « originel » délivré par M. Kurt Tschenscher au Soviétique Evgeni Lovchev

puis en 1969 pour les joueurs de champ lors des phases finales. Le Mundial mexicain sera donc la première compétition où les substitutions (deux par équipes sur une liste de cinq joueurs choisis avant le coup d'envoi parmi la liste des vingt-deux sélectionnés) seront autorisées, le Soviétique Anatoliy Puzach devenant le premier remplaçant de l'histoire à entrer en jeu, à la mi-temps du match d'ouverture contre le pays hôte.

Un contexte **inédit**

Mexico 70, c'est également la première Coupe du monde de l'histoire hors d'Europe ou d'Amérique du Sud. La première également à se dérouler en altitude et avec des températures élevées. Des conditions inédites, qui ont entraîné contestations et interrogations lors de la désignation, six ans plus tôt, du pays hôte (à la lutte avec l'Argentine). Mexico est à 2 240 m d'altitude, Toluca à 2 660, Puebla à 2 135. Aucune des cinq villes accueillant des matches ne pointe à moins de 1 500 m. L'oxygène y est plus rare et le thermomètre, en juin, y dépasse facilement les 30 °C. La décision de la FIFA, alors présidée par l'Anglais Stanley Rous, de faire jouer certains matches à midi (dont la finale) pour ne pas pénaliser les audiences télé en Europe n'arrangera rien. Ainsi, c'est dans la fournaise de Leon (50 °C au coup d'envoi de la rencontre) que l'Angleterre et l'Allemagne de l'Ouest s'affronteront. De fait, la plupart des équipes se prépareront longuement en altitude, au Mexique, dans la cordillère des Andes, au Colorado, voire en Éthiopie.

Décision.
Stanley Rous, président de la FIFA (à g.), a privilégié les audiences télé en programmant des matches à midi.

sera à déplorer durant l'épreuve. Le 31 mai 1970, lors du match d'ouverture Mexique-URSS (0-0), l'Allemand Kurt Tschenscher sera le premier à en faire usage , le latéral gauche soviétique Evgeni Lovchev devenant le premier joueur averti de l'histoire. Autre nouveauté, l'apparition des remplacements. L'idée n'était pas nouvelle. Elle avait été expérimentée lors des éliminatoires de la Coupe du monde 1954 (sans suite), et officialisée dans le Championnat anglais en 1965, mais uniquement pour les blessés. Ce n'est qu'en 1967 que l'International Board validera les remplacements, pour raisons tactiques ou physiques, d'abord uniquement pour les gardiens,

L'album **Panini**

C'est à l'occasion de ce tournoi que Panini lance ses fameuses vignettes de football hors d'Italie. Un album de 288 images – encore non autocollantes – dont il existe deux versions, l'italienne et l'internationale, devenu le Graal des collectionneurs. Un album, avec la carte du Mexique et Quetzalcoatl, le fameux serpent à plumes divinité pan-mésoaméricaine, en couverture, signé Pelé, a été adjugé aux enchères

Collector.
La Squadra Azzurra, époque 1970.

à plus de 12 000 € il y a trois ans. Ces pochettes de cinq photos ou logos, vendues chez le buraliste, vont permettre aux fans de revivre les Coupes du monde précédentes et de mettre un visage sur les noms des joueurs de ce Mundial. Panini, en 1970, est une révolution, l'internet de l'époque !

L'Asie et l'Afrique enfin **réunies**

Jamais avant cette édition, une sélection asiatique et une africaine n'avaient été réunies dans une Coupe du monde. En 1958 et 1962, les représentants des deux continents devaient passer par un barrage avec des Européens. L'Égypte s'était bien faufilée entre les gouttes en 1934, devenant le premier pays africain en phase finale, alors qu'un seul droit d'entrée était alors alloué à l'Asie et à l'Afrique réunies, comme ce fut le cas à nouveau en 1966. Les sélections africaines boycottèrent les qualifications, refusant de s'engager tant que l'une des leurs n'aurait pas accès à au moins un ticket automatique. La FIFA leur donna quitus. C'est ainsi qu'en 1968, onze équipes africaines (douze avec la Rhodésie, versée dans la zone Asie pour raisons politiques) s'engagèrent dans une phase éliminatoire dont le Maroc ressortit vainqueur. Israël, de son côté, remporta la zone Asie-Océanie.

Exception.
Israël n'a connu qu'une phase finale, c'était au Mexique, en 1970.

L'Équipe - DR

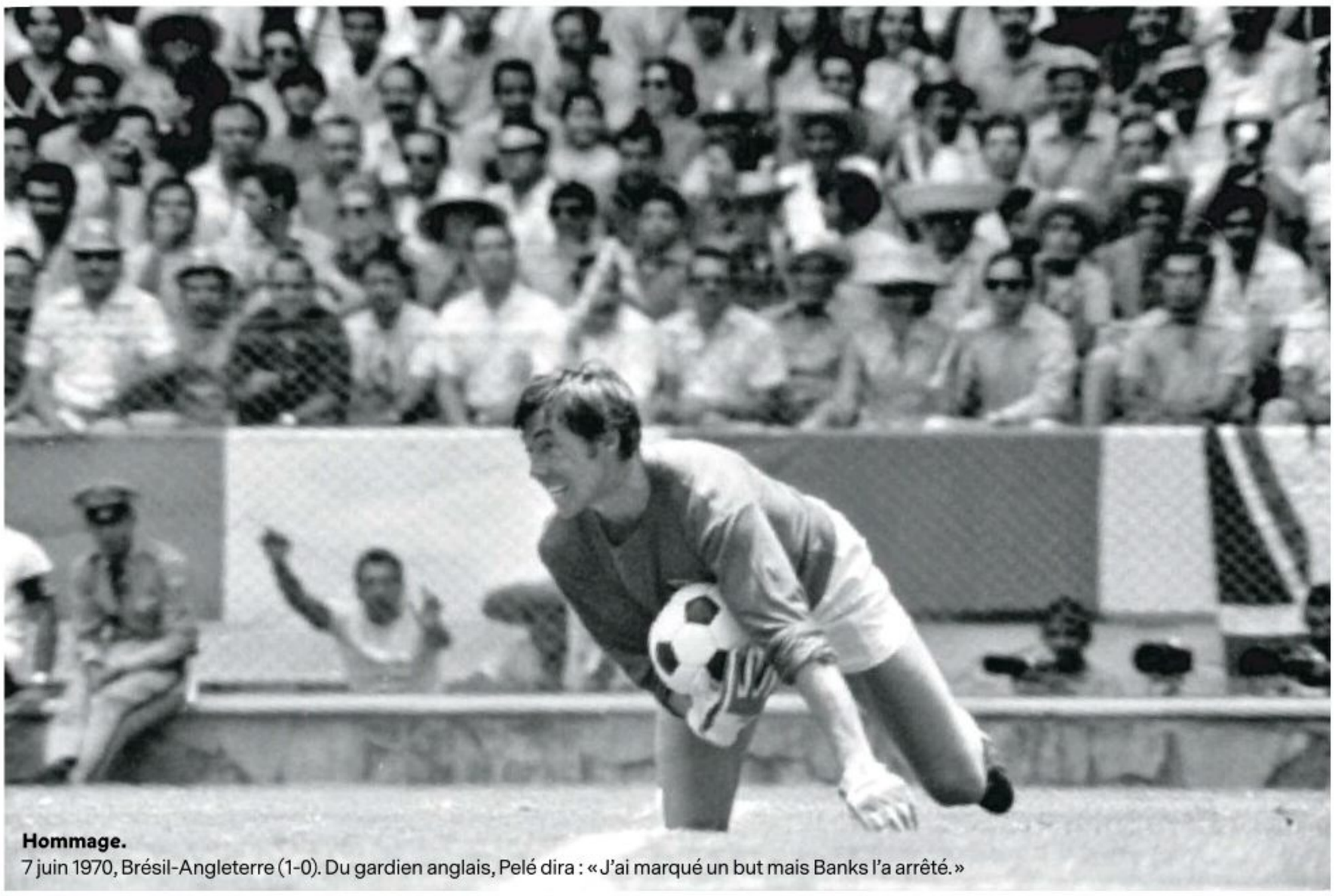
Le club des cinq héros

Il n'y avait pas que Pelé... Chacun à leur manière, d'autres joueurs ont profité du tournoi pour entrer dans l'histoire.

Le « sauveur » Banks

Le gardien de la sélection anglaise est resté dans la légende pour une parade qui a laissé Pelé, mais aussi tous les observateurs, incrédules.

« On ne se souviendra pas de moi parce que j'ai gagné la Coupe du monde, mais à cause de cette parade. » Gordon Banks ne se trompait pas. Un demi-siècle plus tard, quand on évoque Mexico 1970, ce sont toujours les mêmes images qui refluent à la mémoire ou que l'on montre en boucle : le grand pont de Pelé face à l'Uruguay, le but de Carlos Alberto contre l'Italie et l'invraisemblable parade de Banks face au Brésil. « The Save », disent les Anglais, qui n'ont pas besoin de rajouter un mot pour savoir de quoi et de qui il est question. 7 juin 1970, Estadio Jalisco, Guadalajara. Le champion du monde en titre joue en blanc pour l'occasion, Banks en bleu outremer. La chaleur est écrasante – le coup d'envoi a été donné à midi – n'empêche que l'on assiste à une rencontre de haute volée entre une équipe d'Angleterre que beaucoup jugent supérieure à celle qui a été couronnée à Wembley quatre ans plus tôt et une sélection auriverde qui a ébloui lors de son premier match du groupe 3, un succès 4-1 sur les Tchécoslovaques. On parle d'une finale avant la lettre entre les deux favoris du tournoi ; le spectacle qui est offert en est digne.



Hommage.
7 juin 1970, Brésil-Angleterre (1-0). Du gardien anglais, Pelé dira : « J'ai marqué un but mais Banks l'a arrêté. »

« LA BALLE A FRAPPÉ LE HAUT DE MA MAIN »

À la 10e minute, Carlos Alberto lance Jairzinho sur le flanc droit d'un ballon ciselé de l'extérieur du pied droit. Le futur ailier de l'OM efface Terry Cooper et centre pour Pelé, qui s'élève plus haut que son marqueur Tommy Wright et plante une tête piquée dont la puissance et le placement ne sont pas loin de la perfection. Mais pas loin seulement, car Banks se détend sur sa droite et, alors que la foule est déjà debout pour célébrer le premier but brésilien, dévie le ballon au-dessus de la barre. Tostao n'en croit pas ses yeux et se prend la tête entre les mains. Bobby Moore applaudit et tapote affectueusement le postérieur de son gardien, dont l'absence de réaction ne traduit pas un flegme tout britannique, mais sa propre incrédulité. « En fait, la balle a frappé le haut de ma main, se souvint-il lorsque la BBC vint lui rendre visite peu de temps avant sa disparition, survenue le 12 février 2019, et elle semblait devoir finir dans le haut du filet. C'est quand j'ai touché le sol que j'ai vu qu'il avait manqué le cadre. J'ai d'abord pensé : "Tu as de la veine, mon vieux", avant de me rendre compte que ce que j'avais fait sortait de l'ordinaire. J'ai rencontré Pelé à nombreuses reprises depuis. Il croyait avoir marqué. »

« The Save » n'acquit pas tout de suite sa dimension mythique. En fait, le compte-rendu que l'envoyé spécial du *Guardian,* Albert Barham, délivra du stade n'y fait même pas allusion, alors qu'il relève deux autres sauvetages de Banks sur des tirs de Paulo César et du remplaçant Roberto. Mais cette Coupe du monde était aussi la première qui fût diffusée presque in extenso dans les foyers européens, en couleur et ponctuée de ralentis. Et, plus on montrait et remontrait la fameuse parade, plus elle paraissait impossible. Tout naturellement, on commença donc à broder autour du plongeon miraculeux de Banks, finissant presque par oublier que Jairzinho l'avait trompé en seconde période et que le Brésil s'était imposé 1-0.

LE NON-BUT LE PLUS CÉLÈBRE DE L'HISTOIRE

On inventa le dialogue suivant, censé s'être tenu alors que les deux équipes se mettaient en place pour le corner à suivre. Pelé, s'adressant à Banks :

« – Je croyais que c'était un but.
– Moi aussi, admit Banks.
– Tu vieillis, Gordon, s'immisca Bobby Moore. Autrefois, ces ballons, tu les attrapais à deux mains. »

Les protagonistes ne se gênèrent d'ailleurs pas pour entretenir la légende chaque fois qu'on évoqua « The Save » en leur présence, Banks le premier, ce qu'il n'avait certainement pas volé. Et mieux valait se souvenir de ce moment glorieux – le non-but le plus célèbre de l'histoire du football, quand on y songe – que de ce qui le suivit. Banks, victime de crampes d'estomac, dut déclarer forfait pour le quart de finale des Anglais contre la RFA (2-3), un match qui tourna au cauchemar pour son remplaçant Peter Bonetti, décédé 12 le avril ; mais Gordon Banks avait déjà accompli quelque chose d'autrement plus précieux que la victoire. D'une parade, il était devenu éternel. **Philippe Auclair**

L'Équipe

La révélation **Cubillas**

Inconnu à son arrivée au Mexique, le buteur péruvien éblouit le monde, jusqu'à Pelé qui le désigne comme son successeur !

Quelle irruption dans le grand monde ! Rien moins que le baiser du roi lui-même, Pelé, à peine couronné champion du monde pour la troisième fois, sur les hauts plateaux de Mexico. Interrogé sur la suite de sa carrière internationale, le numéro 10 de la Seleçao lance : « Ne vous en faites pas, mon successeur est connu : il se nomme Teofilo Cubillas. » Mi-coup de cœur, mi-diversion médiatique, la formule vaut adoubement pour un jeune homme né dans les faubourgs nord de Lima, au corps trapu et explosif, dont la frappe sèche et la technique en mouvement ont épaté les suiveurs de ce Mundial de légende. À 21 ans, le milieu (très) offensif du Pérou vient d'être élu « meilleur jeune » du tournoi, une récompense qui en dit long sur le potentiel du gaillard. Ses prédécesseurs se nomment en effet Franz Beckenbauer (1966), Florian Albert (1962), deux futurs Ballons d'Or *FF*, et Pelé lui-même (1958).

UNE VICTOIRE POUR 75 000 ÂMES

Quand Teofilo Juan Cubillas Arizaga pose le pied au Mexique, fin mai 1970, il est déjà une petite vedette dans son pays mais son patronyme n'a guère franchi les frontières de la nation andine. Il a débuté en pro à 17 ans et a même fini meilleur buteur du Championnat (19 réalisations) dès sa première saison avec l'Alianza Lima. Malgré une musculature compacte et sa gloire naissante, il a gardé son surnom de prime adolescence, El Nene (le Bébé). Le 2 juin, à Leon, à l'heure d'affronter la Bulgarie, comme tous ses partenaires, il pénètre sur le terrain l'esprit bouleversé. Deux jours plus tôt, un tremblement de terre a dévasté la région d'Ancash, au nord de Lima. Le bilan final se montera à plus de 75 000 morts. Sans entrain, la Blanquirroja est menée 0-2 en début de seconde période. Elle se reprend dans la dernière demi-heure, et Cubillas inscrit le but vainqueur (3-2) sur un tir du droit à la limite de la surface. « Nous voulions absolument apporter un peu de réconfort au pays. Malgré la tristesse, nous étions très heureux d'offrir cette victoire à nos compatriotes. C'est une émotion difficile à décrire. » Quatre jours plus tard, le Pérou surclasse le Maroc (3-0) avec un doublé de sa nouvelle vedette. Le capitaine défenseur Hector Chumpitaz et l'attaquant Hugo Sotil se signalent à ses côtés. La sélection à la diagonale rouge est entraînée par Didi, l'ancien milieu du Brésil champion du monde 1958 et 1962.

Pour la tête du groupe, le Pérou se heurte ensuite à l'Allemagne de l'Ouest menée par les Seeler, Beckenbauer et Maier. Par 42 °C, à Leon toujours, c'est surtout Gerd « Der Bomber » Müller qui éteint les Péruviens par un triplé en vingt minutes. Mais, encore une fois, Cubillas se signale et réduit le score.

EL PELÉ DE PERU

Par son activité, son punch balle au pied, sa recherche de une-deux à l'approche du but adverse, El Pelé de Peru s'affirme comme la grande révélation de la compétition. En toute logique, il est très attendu à l'occasion du quart qui oppose sa sélection au Brésil. Pourtant, les favoris auriverdes ne tremblent pas, marquent d'entrée, et mènent 3-1 à la 70e minute. À cet instant, Cubillas relance la partie en battant Felix d'une reprise de volée sur un dégagement d'urgence de Marco Antonio. Mais, aussitôt, Jairzinho éteint le suspense (4-2). « On a eu la malchance d'affronter les Brésiliens tôt dans le tournoi, peste Cubillas. Pelé, Rivelino, Tostao… Cette équipe était une constellation d'étoiles qui tournait à plein. La vérité, c'est qu'on a joué d'égal à égal et qu'on leur a mis deux buts ! » Buteur à cinq reprises en quatre sorties, El Nene finit troisième meilleur réalisateur du Mundial. La suite de son parcours sera jalonnée d'autres jolis moments. En 1972, il sera même élu « meilleur joueur d'Amérique du Sud »… devant Pelé. Devenu un homme fort du FC Porto, il conduit son pays à la conquête de la Copa America 1975. Surtout, il marque à nouveau cinq buts lors de la Coupe du monde 1978 en Argentine, avant de clore sa carrière aux États-Unis comme vedette des Fort Lauderdale Strikers.

Christophe Larcher

Découverte.
10 juin 1970, RFA-Pérou (3-1), Teofilo Cubillas, technique, percutant, puissant : le Sud-Américain méritait son titre de meilleur jeune de ce Mundial.

L'Équipe

Exploit.
7 juin 1970, Brésil-Angleterre (1-0). Jairzinho a marqué lors de tous les matches, une performance que seul Just Fontaine en 1958 avait réussie.

L'ouragan **Jairzinho**

Ses sept buts en phase finale ont changé la vie de l'attaquant brésilien et celle de son équipe. Ils lui ont aussi valu un surnom pour l'éternité, O furaçao da Copa.

À l'aube de cette Coupe du monde, un léger doute persiste. Jairzinho a 25 ans, son compteur affiche 46 sélections et 15 buts, et, pour avoir vécu l'échec de 1966 et son ambiance de fin de règne, sa soif de revanche n'a rien de surjoué. Depuis deux ans, pourtant, les blessures ne l'ont pas épargné, l'héritage de Garrincha semble parfois lui peser et, dernièrement, la critique brésilienne ne s'est pas gênée pour l'égratigner. Mario Zagallo, son ancien partenaire mais aussi son entraîneur depuis quatre ans à Botafogo, sait néanmoins de quoi il est capable et comment l'utiliser sous le soleil mexicain. Il lui maintient donc sa confiance : « Il a les qualités et le souffle pour jouer à la fois ailier, milieu ou avant-centre, il est prêt physiquement et je sais qu'il va faire une bonne Coupe du monde. » À une nuance près : contrairement à Pelé, Tostao ou Gerson, Jairzinho ne jouit pas du statut de leader, et pour l'heure, son impact demeure incertain. En creux, personne n'imagine une seconde qu'il puisse marquer sept buts dans ce tournoi, davantage que n'importe quel autre joueur brésilien, ni surtout à chaque match, finale comprise. Alf Ramsey, sélectionneur de l'Angleterre et adversaire de la Seleçao au premier tour, se méfie quand même : « C'est aujourd'hui l'attaquant le plus imprévisible au monde. »

UN FILOU DE PREMIÈRE

Jairzinho est un dribbleur flamboyant et inventif, un joueur rapide et explosif, un accélérateur de particules qui adore prendre l'espace. C'est également le roi de l'esquive, un roublard qui multiplie les feintes et les fausses pistes, un filou de première, capable à la fois d'improviser, de provoquer en un contre un et de faire déjouer l'adversaire. « Le football, dit-il, c'est d'abord de l'émotion, des buts, une équipe qui attaque. C'est aussi jouer avec sa tête et, en même temps, savoir mettre de la folie. » Chose promise, chose due : le Brésil en aura pour son argent. Ses courses et changements de rythme électrisent à présent le jeu de l'équipe. Sa puissance résiste aux charges les plus sévères et dévaste tout sur son passage. Son habileté à dédoubler avec Carlos Alberto et à dézoner, laissant souvent tout le couloir droit à son latéral, affole les défenses.

Il a beau jouer numéro 10 à Botafogo comme Pelé, Tostao, Gerson et Rivelino respectivement à Santos, Cruzeiro, Sao Paulo et au Corinthians, son profil technique, résolument différent du leur, le rend cependant complémentaire. Son flair dans la zone de finition sublime à merveille sa qualité de dernier geste. Et sa disponibilité fait de lui un joueur toujours facile à trouver, a fortiori lorsqu'il attaque la profondeur.

LE DÉCISIF BRÉSIL-ANGLETERRE

Pour le vérifier, il suffit de revisiter ses sept buts, tous marqués du pied droit, tous dans la surface et tous dans la dernière demi-heure, excepté celui de Brésil-Roumanie, et de remonter au point d'origine. Contre la Tchécoslovaquie (4-1), où il réussit un doublé : longue ouverture de Gerson dans l'espace libre, puis passe diagonale de Pelé entre les lignes. Contre l'Angleterre (1-0) : décalage subtil de Pelé. Contre la Roumanie (3-2) : centre au premier poteau de Paulo César. Face au Pérou (4-2) en quarts de finale : passe verticale de Rivelino ajustée dans le dos de la défense. Contre l'Uruguay (3-1) en demies : offrande de Tostao pile dans sa course. Et contre l'Italie en finale : coup-franc de quarante mètres de Gerson, redressé de la tête par Pelé. Sa frappe croisée hyper puissante, celle qui décide de Brésil-Angleterre (1–0), lui dessine alors un nouveau destin. Mais, pour s'envoler dans le money time et breaker à 3-2 contre le Pérou, 1-1 contre l'Uruguay et 2-1 contre l'Italie, c'est à lui aussi que s'en remettra la Seleçao. Au soir du 21 juin, quand la fête bat son plein, la planète entière a mis désormais un nom sur son visage. Accessoirement, Jairzinho y a aussi gagné un surnom pour l'éternité : O furaçao da Copa. L'ouragan de la Coupe du monde.

Patrick Urbini

L'Équipe

La sensation **Jarir**

Buteur surprise face à la RFA, l'attaquant marocain n'a pas vraiment profité de son heure de gloire.

Rareté.
3 juin 1970, RFA-Maroc (2-1). Mohamed Jarir, devant Hannes Löhr (à droite), premier buteur africain depuis l'Égyptien Abdulrahman Fawzi, en 1934.

Agraignée désemparée par le long centre venu de sa droite, Sepp Maier hésite, les appuis flous. Heureusement, son défenseur le couvre et lui remet le ballon de la tête. Brève panique, geste mal maîtrisé, incompréhension entre partenaires, le gardien de la République fédérale d'Allemagne est pris à contre-pied et voit la balle hoqueter devant son but vide. Les 13 000 spectateurs du Estadio Nou Camp de Leon se figent.
À six mètres de la ligne, en embuscade, Mohamed « Houmane » Jarir marque un temps d'arrêt, semble ne pas y croire, puis claque l'offrande au fond des filets. À la 21e minute du premier match de son histoire en phase finale de Coupe du monde, le Maroc mène 1-0 face aux finalistes de l'édition précédente, une armada portée par des champions du calibre de Seeler, Beckenbauer, Overath ou Müller. En ce 3 juin 1970 de fournaise, le buteur au gabarit sec est vite enseveli par ses coéquipiers au maillot rouge, certains se prennent la tête à deux mains. Leurs adversaires, eux, se disent que l'après-midi va être pénible, surtout que le gardien marocain Allal Ben Kassou a déjà stoppé deux franches occasions de Gerd Müller.

« VRAIMENT UN BEAU JOUEUR »

« Tout à coup, dans tout le quartier, une clameur s'est répandue. »
La nuit est bien avancée à Kénitra, au nord de Rabat, la capitale du Maroc, quand Mostafa Badri, 20 ans, apprend l'incroyable nouvelle. Il suit le match en direct à la radio car « seules les familles aisées possédaient un poste de télévision ». Un demi-siècle est passé, le directeur du bi-hebdomadaire de sports *Al Mountakhab* et juré du Ballon d'Or *FF* se plaît à replonger dans ce moment « historique ». Il rappelle que les Lions de l'Atlas sont la première sélection du continent africain à s'être réellement qualifiée pour une Coupe du monde. L'Égypte a bien participé à l'édition de 1934, mais il lui avait juste fallu écarter (7-1, 4-1) la Palestine, alors sous mandat britannique, pour être du voyage en Italie. Pour être présents au Mexique, les Marocains, eux, ont accompli une épopée de trois tours qualificatifs étalés sur une année. Ils ont successivement écartéle le Sénégal (1-0, 1-2, puis 2-0 en match d'appui), la Tunisie (par tirage au sort après trois nuls, 0-0, 0-0, 2-2), et enfin, le Nigeria et le Soudan lors du tour final dans une poule à trois. Un Soudan contre qui « Houmane » Jarir s'était déjà signalé en inscrivant un doublé (3-0). « C'était vraiment un beau joueur, poursuit Mostafa Badri. Il avait ce petit chouia en plus. Un coup d'œil, un sens de l'anticipation, et il savait se placer dans la surface adverse. »

NI ORGUEILLEUX NI FANFARON

Le natif de Casablanca a alors 25 ans bien tassés et évolue en sélection nationale depuis l'automne 1967. D'abord milieu défensif, il a donné une plus large ampleur à son jeu en montant d'un, voire deux crans. Face à la RFA, il évolue comme attaquant. « Houmane » est un produit du Raja Casablanca, dont il fut le capitaine pendant près d'une décennie. Il sera forcé d'arrêter sa carrière vers 31 ans, à la suite d'une sévère blessure à un genou, et sera entraîneur du club deux saisons durant. « Ce n'était pas quelqu'un d'orgueilleux ni un fanfaron, raconte le journaliste. Il a inscrit ce but si important pour le Maroc mais n'a jamais cherché à vivre sur cet exploit. »
Inspecteur de la Sécurité sociale à Casablanca, Jarir avait failli franchir le pas vers le football professionnel avant la Coupe du monde, mais son essai au FC Metz de Pierre Flamion n'avait pas eu de suite. Mohamed « Houmane » Jarir aurait obtenu sans doute un crédit plus durable dans son pays si son camp n'avait pas fini par céder face aux assauts de l'Allemagne de l'Ouest. Uwe Seeler (56e) puis Gerd Müller (80e) eurent raison des espoirs du Maroc qui, ensuite, s'inclinera face au Pérou (0-3) et résistera à la Bulgarie (1-1), but de Mahjoub Ghazouani. Il faudra attendre 1978 pour vivre le premier succès d'une nation africaine en Coupe du monde, lors de Tunisie-Mexique (3-1). Quant au discret héros de Leon, il est décédé le 19 mai 2018 aux États-Unis auprès d'un de ses enfants. **Christophe Larcher**

Volkmar Hoffmann/Picture Alliance/Presse Sports

Le tout-puissant **Müller**

Aligné en attaque avec Seeler, le Bombardier pétarade en inscrivant dix buts.

Des semaines, des mois que Gerd Müller est agacé par ces discussions sans fin. Le Mondial 70 approche et le pays s'interroge : quel avant-centre pour la sélection ? Gerd Müller, le Bombardier du Bayern ? Uwe Seeler, le Vieux Lion de Hambourg ? Il est agacé, car que peut-on lui reprocher, lui qui a inscrit neuf buts durant les éliminatoires ? Lui qui vient d'en planter trente-huit en Championnat – le meilleur total européen – le sacrant pour la troisième saison d'affilée meilleur buteur de Bundesliga ? Pour Helmut Schön, celui qui a débuté en amateurs au Bayern est incontournable.

Mais le sélectionneur doit aussi composer avec la popularité de Seeler dont personne n'a oublié la détresse sur la pelouse de Wembley après la défaite en finale face à l'Angleterre en 1966. Seeler avait pris sa retraite internationale en 1968 avant de de se raviser un an plus tard, motivé à l'idée de disputer un quatrième Mondial, lui qui avait débuté en sélection peu après le triomphe de 1954. Depuis, le débat est ouvert. Entre les deux, aux profils et aux qualités pourtant similaires, Schön a choisi de ne pas choisir : il les alignera ensemble. Mais il lui faut convaincre son jeune joueur : « Tu marqueras et Uwe te fera marquer », lui répète-t-il. Schön leur conseille même de faire chambre commune pour apprendre à se connaître.

LE PARI GAGNANT DE SCHÖN

Quand la compétition démarre, la RFA est donc inquiète. Et le premier match face au Maroc confirme les doutes. Bousculés, menés, Kaiser Franz et ses coéquipiers l'emportent à l'arraché grâce à des buts de… Müller et Seeler (2-1). Face à la Bulgarie, Schön réagit et titularise Libuda sur le côté droit. Bonne pioche. L'ailier de Schalke réalise un numéro irrésistible. Après avoir ouvert le compteur allemand, il offre un premier but à Müller, un deuxième sur penalty après qu'il a été fauché, le troisième d'un coup franc posé sur la tête du Munichois. Et, quand Schön voit Müller sauter de joie après sa passe décisive pour Seeler, il sait qu'il a gagné son pari. Trois jours après, toujours à Leon, Gerd Müller remet ça dans la finale du groupe face au Pérou. La machine à buts est lancée et il inscrit un triplé en vingt minutes, avec une dernière réalisation sur une volée après une tête en retrait de Seeler. Qui pensait que les deux ne pouvaient pas évoluer ensemble ? Cette victoire permet aux Allemands d'éviter le Brésil en quarts et de retrouver les Anglais. Avant le choc, la sélection s'ouvre aux médias. Au bord de la piscine de l'hôtel, Müller est très entouré. Les journalistes de la BBC, de nombreux Sud-Américains le pressent de questions. Comment fait-il pour marquer autant ? Quelle est la circonférence de ces cuisses impressionnantes ? Et l'inévitable : avec sept buts en trois matches, vise-t-il le record de Fontaine (13 en 1958) ? Le taiseux bouscule sa nature, rend hommage à Fontaine dont il assure que le record ne sera jamais battu.

UN BALLON D'OR POUR LE CONSOLER

Entre les deux finalistes de la dernière édition, le sommet met du temps à tenir ses promesses. L'Angleterre mène 2-0 à l'heure de jeu, Müller est éteint par Labone. Le but de Beckenbauer change tout, l'Angleterre recule, la RFA pousse, Müller a une balle d'égalisation à dix minutes de la fin qu'il gâche. La chance est-elle passée ? Seeler, de l'arrière du crâne, change tout à quelques secondes de la fin. Et c'est évidemment Müller qui marque le but de la qualification en prolongation. Dans « le match du siècle », face à l'Italie en demies, der Bomber inscrit deux autres buts durant la prolongation. Mais le parcours allemand s'arrêtera là, comme le total de buts du Bombardier. Dix buts, personne n'a fait mieux depuis. Dix buts sur les 68 qu'il inscrira en 62 sélections ! En fin d'année, au moment du vote du Ballon d'Or, cet exploit revient en force : Müller devient le premier Allemand à décrocher le trophée. **Patrick Sowden**

Couronnes.
14 juin 1970, RFA-Angleterre (3-2 a.p.). Gerd Müller, devant Peter Bonetti, un titre de meilleur buteur avec dix réalisations et un Ballon d'Or *FF*.

L'Équipe

Homérique.
L'Allemand Franz Beckenbauer, le bras en écharpe, clavicule cassée, héros tragique ; le défenseur italien Tarcisio Burgnigh, buteur improbable durant la prolongation ; Gerd Müller irrésistible Bomber et l'explosion de joie finale de Luigi Riva et Roberto Boninsegna : quatre instantanés d'un duel de légende.

RFA-Italie

Le match du siècle

Par sa dramaturgie et son incroyable prolongation, la demi-finale RFA-Italie (4-3 a.p.) reste la rencontre la plus impactante de l'histoire de la Coupe du monde.

Texte **Thierry Marchand**, avec **Alexis Menuge**

Quand vous êtes un gamin de huit ans, que seule votre voisine (et arrière-grand-mère, tout de même !) possède un téléviseur, et que le coup d'envoi d'un match de foot est donné à 23 heures, il est toujours difficile de faire entendre raison à ses parents, même si « y a pas école demain » et que « c'est une demi-finale de Coupe du monde, papa ». Alors, en cette chaude soirée du 17 juin 1970, il a fallu faire le mur, oublier la peur du chien qui garde la cour et se glisser dans la noirceur, tel un voleur, chez la vieille dame susnommée, complice du forfait, pour voir ce qui restera à jamais le « match du siècle », ainsi que le monde entier a renommé ce RFA-Italie de légende.

Un demi-siècle plus tard, quand on revoit la rencontre (sur YouTube, avec les commentaires du direct de la RAI), c'est beaucoup de l'enfance qui revient. Et un constat. Le mythe est indémodable. Bien sûr, les couleurs semblent d'un autre temps, comme les panneaux publicitaires autour du terrain, les tenues des joueurs (Sepp Maier, le gardien allemand, tout en noir), leur attitude (aucune contestation des décisions de l'arbitre, Arturo Yamasaki) et cette insouciance qui fait qu'à deux minutes du coup d'envoi, des dizaines de personnes inconnues traînent encore sur la pelouse. Il y a cet échauffement après les hymnes, cette réalisation qui n'offre ni ralenti (ou quasi), ni score, ni chronomètre avant la seconde période de la prolongation. Car, prolongation il y aura. Et on frémit à l'idée que si Gianni Rivera n'avait pas marqué le but du 4-3 à la 111e minute, cette incroyable dramatique au scénario hitchcockien se serait jouée à pile ou face, au lancer de la pièce comme on disait à l'époque quand on arrivait au bout des cent vingt minutes sans vainqueur et que les tirs au but n'existaient pas encore.

« Le fait que je me sacrifie a contribué à ma célébrité partout dans le monde. »

Franz Beckenbauer

MAZZOLA OU RIVERA ?

Revoir la rencontre, c'est se confronter à un risque : celui de la vérité entre la part du mythe et celle de la réalité. Mais, dans le cas présent, l'un et l'autre se confondent. Dans le four du magnifique stade Azteca (102 000 spectateurs), dont le cadre amplifie la légende, Boninsegna a ouvert le score à la 7e minute pour l'Italie, qui va préserver son avantage jusqu'à la 93e.

La Squadra Azzurra de Ferruccio Valcareggi, championne d'Europe deux ans plus tôt, s'est remontée le moral en quarts en étrillant le Mexique (4-1). Mais elle a sérieusement ramé en poules, où elle n'a convaincu personne, pas plus contre la Suède (1-0) que contre l'Uruguay et Israël (deux fois 0-0). Cette Italie-là traîne avec elle le boulet du non-choix. Celui d'un sélectionneur qui n'arrive pas à préférer le

L'Équipe

Milanais Gianni Rivera, Ballon d'Or *FF* 1969, à l'Interiste Sandro Mazzola pour mener le jeu. Mazzola a joué les deux premiers matches. Au troisième, Valcareggi instaure cette absurde « staffetta » qui consiste à titulariser Mazzola et à faire entrer Rivera à la mi-temps. La tactique a marché en quarts.

Ce sera encore le cas en demies. Mais, pour l'heure, les Azzurri, soutenus par 30 millions de téléspectateurs (plus de la moitié de l'Italie), inspirent surtout le doute. D'autant qu'en face, l'Allemagne de l'Ouest a régalé depuis le début de la compétition, inscrivant treize buts en quatre matches. Au contraire de Valcareggi, Helmut Schön, lui, a tranché. D'un problème, il a fait une solution. Entre la légende vieillissante de Hambourg, Uwe Seeler (quatrième Coupe du monde) et Gerd Müller, le bombardier du Bayern, il a choisi de ne pas choisir. Non seulement Schön place les deux avants-centres rivaux dans la même chambre d'hôtel, mais il les associe sur le terrain, Müller en pointe, Seeler derrière lui. Et ça marche. Jusqu'à ce 17 juin.

L'AGRESSION DE CERA, L'ÉPAULE DE BECKENBAUER

65e minute. La RFA n'en finit plus d'attaquer, l'Italie de gérer et contrer. Sur trente mètres, Franz Beckenbauer, alors véritable meneur de jeu, perce plein axe et s'écroule à l'entrée de la surface de réparation après une agression de Cera. En dehors, dit l'arbitre mexicain d'origine péruviano-japonaise, qui refuse l'évident penalty. Le Kaiser se relève, clavicule brisée. Le temps de s'en rendre compte, il est trop tard. Schön vient de faire son deuxième (et dernier) changement avec la rentrée de Siggi Held. Héroïque, Beckenbauer finira la rencontre avec le bras en écharpe. « J'avais très mal, nous confie aujourd'hui l'ancien joueur du Bayern. Les dernières minutes du temps réglementaire ont même été quasiment insoutenables, avant qu'on me pose un bandage pour jouer la prolongation. Mais le fait que je me sacrifie de la sorte a certainement contribué à ma célébrité un peu partout dans le monde. »

Cinq buts marqués en dix-sept minutes lors de la prolongation.

Dans toutes les tragédies, il faut un héros. Cette fois, ils seront cinq. L'improbable Karl-Heinz Schnellinger d'abord, défenseur allemand du Milan AC, qui vient placer son plat du pied droit sur un centre de Jürgen Grabowski au bout des arrêts de jeu (1-1, 90e + 3). Le seul but de sa carrière internationale. Prolongation. Une avalanche, un maelstrom, un match de boxe où chaque but résonne comme un K.-O. Gerd Müller profite d'une mésentente entre Enrico Albertosi et Mario Bertini (2-1, 94e). Alors que le commentateur italien parle d'une Squadra « psychologiquement atteinte », Tarcisio Burgnich, défenseur impitoyable, égalise en position d'avant-centre (2-2, 98e). Gigi Riva, d'un tir croisé du gauche, replace l'Italie devant (3-2, 104e), mais Müller inscrit son dixième but du tournoi (3-3, 110e). Sur la remise en jeu, Gianni Rivera reprend un centre en retrait de Roberto Boninsegna pour qualifier l'Italie (4-3)

.

« LES ITALIENS ÉTAIENT PLUS FRAIS »

« Les Italiens ont su se montrer réalistes en convertissant quasiment chacune de leurs actions, soupire aujourd'hui Beckenbauer. Je pense aussi qu'ils étaient plus frais. » Exténuée physiquement et mentalement, la RFA, qui a livré une épuisante prolongation contre l'Angleterre dans la fournaise de Leon trois jours plus tôt, capitule. « Ça restera pour moi la défaite la plus difficile à digérer de toute ma carrière, même si elle nous a rendu sympathiques auprès du public et qu'elle a sensibilisé nos femmes sur l'engouement que pouvait créer le football, conclut Franz Beckenbauer. Mais, avec le recul, c'est aussi celle qui nous a permis ensuite de gagner l'Euro 1972, puis la Coupe du monde 1974 à domicile. Elle nous a soudés et donné cette rage de vaincre qui nous avait manqué en 1970. » RFA-Italie, dont une stèle commémore le souvenir au stade Azteca, reste le seul match dans l'histoire de la Coupe du monde où cinq buts ont été marqués dans la prolongation, en seulement dix-sept minutes. À 2 heures du matin, le 18 juin 1970, un petit garçon de huit ans s'est endormi des étoiles plein les yeux.

La fiche

RFA-Italie : 3-4 a.p. (0-1 ; 1-1)
Buts : Schnellinger (90e), Müller (94e, 110e) pour la RFA ; Boninsegna (7e), Burgnich (98e), Riva (104e), Rivera (111e) pour l'Italie. **Spectateurs :** 102 000. **Arbitre :** M. Yamasaki (MEX). Mercredi 17 juin 1970, à Mexico City (stade Azteca). **Avertissements :** Overath (53e), G. Müller (66e) pour la RFA ; Rosato (38e), Albertosi (73e), De Sisti (103e), Domenghini (113e) pour l'Italie.
RFA : Maier - Schnellinger - Vogts, Schulz, Patzke (Held, 66e) - Beckenbauer, Seeler (c), Overath - Grabowski, G. Müller, Löhr (Libuda, 52e). **Entr. :** Schön.
Italie : Albertosi - Cera - Burgnich, Rosato (Poletti, 91e), Facchetti (c) - De Sisti , Bertini, Mazzola (Rivera, 46e) - Domenghini, Boninsegna, Riva. **Entr. :** Valcareggi.

L'Équipe

Michel Drhey

« La première fois que j'ai vu une ola »

Il avait 26 ans et commentait sa première Coupe du monde pour la télévision française. Il se souvient avec enthousiasme et émotion de cette aventure professionnelle et de la ferveur des Mexicains. Texte **Patrick Sowden**

Au bout du fil, la voix n'a pas changé, reconnaissable immédiatement pour ceux qui n'ont pas oublié les rencontres de Coupe Davis et les matches de Coupe du monde qu'il commentait derrière le micro. Confiné avec la « chance d'avoir un jardin », Michel Drhey (75 ans) ne rate pas l'occasion de raviver des souvenirs qui ne demandaient qu'à s'échapper. « Parce que ç'avait été un Mondial fantastique… » La mémoire est bonne, mais le soir, Michel Drhey a pris soin de rappeler l'autre Michel, Drucker, son acolyte lors du Mondial mexicain. « J'y ai repensé toute la soirée avant de me coucher. Je devais vérifier certaines choses. J'ai laissé un message à Michel qui m'a rappelé aussitôt. Et on a passé une demi-heure à rigoler de tous ces souvenirs et à revivre ensemble les gestes de génie du roi Pelé », précise-t-il en nous repassant un coup de fil le lendemain.

« Pour la finale, Michel *(Drucker)* a fait la première mi-temps, moi la seconde. »

« Il y a cinquante ans, vous vous apprêtiez à partir au Mexique pour y suivre le Mondial. Une sacrée aventure ?

Un souvenir inoubliable ! Ma première Coupe du monde ! Ma première compétition ! J'étais jeune et on m'envoyait voir Pelé, Yachine, Beckenbauer, Riva, Jairzinho et tant d'autres… Nous sommes partis à trois, Michel *(NDLR : Drucker),* Pierre Loctin qui était rédacteur en chef aux sports et allait s'occuper de toute la partie technique, et moi.

Trois pour commenter tous les matches, c'est vraiment une autre époque…

Oui, quand on compare avec les équipes envoyées aujourd'hui, journalistes, consultants, techniciens… La télévision française pour ce tournoi, c'était nous trois, seulement nous trois, et on n'a connu aucun problème technique. Pierre a réalisé des miracles. Avec Michel, on commentait chacun notre match jusqu'à la finale où nous nous sommes retrouvés au stade Azteca. À l'époque, les duos de commentateurs n'existaient pas, pas plus que les consultants, et Raymond Marcillac, le directeur des sports, nous a demandé de commenter chacun une mi-temps : Michel a fait la première, moi la seconde. Trois heures de direct. Et jamais un problème d'image ou de son.

Comment deux "gamins" comme vous se sont-ils retrouvés seuls envoyés spéciaux de la télé française pour une telle compétition ?

On était dans l'après-68. Il y avait eu des grèves à l'ORTF et De Gaulle avait demandé de virer tout le monde. Les *(Robert)* Chapatte, *(Thierry)* Roland, *(Roger)* Couderc, *(Jo)* Choupin ont tous été virés et les jeunes sont restés. Moi, à mes débuts, je coupais les dépêches pour les JT de Léon Zitrone, entre autres. Un jour, on m'a demandé de remplacer au pied levé un journaliste absent pour commenter un sujet sur un incendie. J'ai dit que je n'avais jamais fait d'antenne et on m'a juste répondu : "Pas grave, écris ton texte et va en cabine." C'était parti !

Et peu de temps après, voilà les deux Tintin au Mexique !

On a profité de cette chance. Mais Michel et moi avions déjà commenté un peu de football. Moi, j'ai découvert le foot et le sport en général en accompagnant mon frère Adolphe *(réalisateur et cinéaste)* lors de reportages au Stade de Reims, au Racing, un peu partout, et c'est ce qui m'a inoculé cette passion. Avec Michel, on était jeunes, célibataires, c'était la fête du football dans un pays en fête et on a vécu des moments qu'on ne peut pas publier. *(Rires.)* On a d'ailleurs prolongé notre séjour par quelques jours de vacances. On a pris une voiture et on est allés à Acapulco. À l'hôtel *Las Brisas.* C'est drôle comme les noms des hôtels, tous ces détails reviennent si longtemps après. Avec Michel, on a gardé ce lien.

L'Équipe

Plaisirs.
Des buts, des stades pleins et colorés comme ici le stade Azteca , du soleil, des matches de légende et des joueurs de légende, « la fête du football dans un pays en fête » pour Michel Drhey.

Vous ne commentiez que les rencontres ? Pas de reportages ?

On n'avait pas le temps pour faire autre chose. Chaque jour, on partait chacun de notre côté, la plupart du temps en avion, pour notre match. On était logés à Mexico, à l'hôtel *Camino Real,* un véritable palace où l'on croisait le gratin de la FIFA et autres personnalités. On arrivait au stade au moins deux heures avant le coup d'envoi et on révisait nos fiches. Il n'y avait pas de cabines commentateurs. Souvent on s'est retrouvés en plein soleil. Je devais perdre deux litres d'eau à chaque retransmission tellement il faisait chaud. Le soir, on se retrouvait à l'hôtel, parfois avec les copains de la presse écrite, quand on avait le temps.

Vous aviez des retours depuis la France ?

Peu. On faisait bien sûr le point avec Raymond Marcillac. Je me souviens avoir lu une critique négative de mes commentaires dans *L'Équipe.* Et, dans le même temps, on a dit du bien de mes interventions sur RTL. De ce jour, je me suis dit qu'il ne fallait pas trop faire attention à tout ça, qu'on ne pouvait pas plaire à tout le monde.

La France n'était pas qualifiée pour cette phase finale, mais aviez-vous des relations avec les autres sélections ?

Impossible puisque on se déplaçait sans cesse. Mais on bossait, on préparait nos matches, on recevait les articles de *L'Équipe,* de *France Football,* les dépêches de l'AFP.

« Même si j'ai vu jouer Maradona, Platini, Zidane, Pelé reste le roi. »

La France absente, mon équipe de cœur était le Maroc car j'y suis né *(à Meknès).* Et, surtout, on s'est régalés avec des matches et des joueurs exceptionnels. Avec Michel, on n'oubliera jamais qu'on a vu Pelé sur un terrain. Aujourd'hui encore, même si j'ai vu jouer Maradona, Platini, Zidane et d'autres immenses joueurs, Pelé reste le roi. J'ai le souvenir de gestes incroyables, notamment d'une tentative de lob depuis le milieu du terrain sur un dégagement du gardien tchécoslovaque ou sa passe aveugle pour Carlos Alberto en finale *(qui amène le quatrième but brésilien).* C'était sa dernière Coupe du monde et il était au sommet de son génie. Et il y avait tant d'autres talents dans ce Mondial... Toute l'équipe du Brésil était exceptionnelle.

Beaucoup estiment que c'est la plus belle Coupe du monde de l'histoire. Vous partagez cet avis ?

J'ai fait sept Coupes du monde. Le Mexique était la première et celle de 1998 la dernière. J'ai d'ailleurs commenté la finale France-Brésil en différé sur France Télévisions pendant que Thierry *(Roland)* et Jean-Michel *(Larqué)* le faisaient pour TF1. Pour moi, ce sont les deux plus belles. C'est difficile de juger du jeu cinquante ans après car il a tellement changé. Aujourd'hui, un Mbappé va trois fois plus vite que les joueurs de l'époque. Mais il y a eu des matches avec une émotion et une qualité incroyables, ceux du Brésil, du Pérou ou du Mexique, ceux de la RFA contre l'Angleterre et l'Italie. Un spectacle exceptionnel. Je me souviens avoir gagné 300 dollars en donnant le bon score, 4-3, de cette fabuleuse demi-finale entre Allemands et Italiens car il y avait un jeu de pronostics avec les journalistes du monde entier. Et, surtout, il régnait une incroyable passion populaire dans les tribunes et dans les rues de tout le pays. C'est la première fois que j'ai vu une ola dans un stade. En allant vers le stade Azteca, on apercevait les immenses bidonvilles de Mexico et partout des antennes de télé. Tout le pays a vécu passionnément cet événement. Et nous avec lui. »

L'Équipe

Artiste.
Alessandro Mazzola (à droite), une si élégante conduite de balle qui n'a pourtant pas suffi à contrarier les Brésiliens Gerson et Piazza (numéro 3), vainqueurs 4-1 des Transalpins.

Mazzola-Tostao

« Évidemment la plus belle ! »

Cinquante ans après, nous avons réuni, virtuellement, deux des protagonistes de la finale, l'Italien Alessandro Mazzola (77 ans) et le Brésilien Tostao (73 ans) pour leur faire revivre ce tournoi de rêve.

Texte **Éric Frosio** et **Valentin Pauluzzi**

L'Équipe

Adaptation.
Les Azzurri Roberto Rosato et Mario Bertini ne peuvent contrer Tostao. Lui, l'avant-centre de métier, s'est mué en un faux numéro 9 pour mieux surprendre les adversaires.

« Tostao, dans quelle mesure le changement de sélectionneur juste avant le tournoi *(Mario Zagallo a remplacé Joao Saldanha, considéré moins proche du pouvoir),* a-t-il pesé sur la préparation de la Coupe du monde ?

Tostao : Ça n'a rien changé sur la programmation. On a suivi le plan : trois mois de stage au Brésil, puis vingt et un jours en altitude, au Mexique, à Guadalajara. C'était l'idéal pour nous adapter aux conditions de jeu. On avait aussi axé le travail sur la préparation physique. Après le fiasco de 1966 *(NDLR : élimination dès la phase de poules),* il fallait rectifier le tir. On s'est entraînés comme si on était à l'armée, avec discipline et rigueur. Coutinho et Parreira, nos préparateurs physiques, étaient aux manettes . Ils nous ont fait souffrir. C'est pour cela que je dis que notre préparation a été révolutionnaire. Pour le Brésil, c'était nouveau d'axer la préparation sur le travail physique. Finalement, on a bien géré l'altitude, mieux que les autres sélections.

Et vous Alessandro, comment s'est déroulée la préparation ?

Alessandro Mazzola : En 1967, j'étais parti en tournée au Mexique avec l'Inter, on avait joué à Toluca à 2 500 m d'altitude et on avait été terrassés physiquement. On courait dix mètres et on était presque contraints de s'arrêter deux, trois minutes pour respirer (…) Lors du dernier match amical *(contre le Portugal),* quelques jours avant le début du Mondial, je n'étais pas parmi les titulaires. Quand je suis entré en seconde période, j'avais dit à mes coéquipiers de jouer "à la brésilienne", calmement, un jeu court fait de nombreuses passes. Ils m'ont regardé de façon étrange mais ils ont compris que ça fonctionnait. C'est devenu notre nouveau style. On a alors abandonné le jeu à l'italienne qui se basait sur de longs ballons et de rapides contre-attaques.

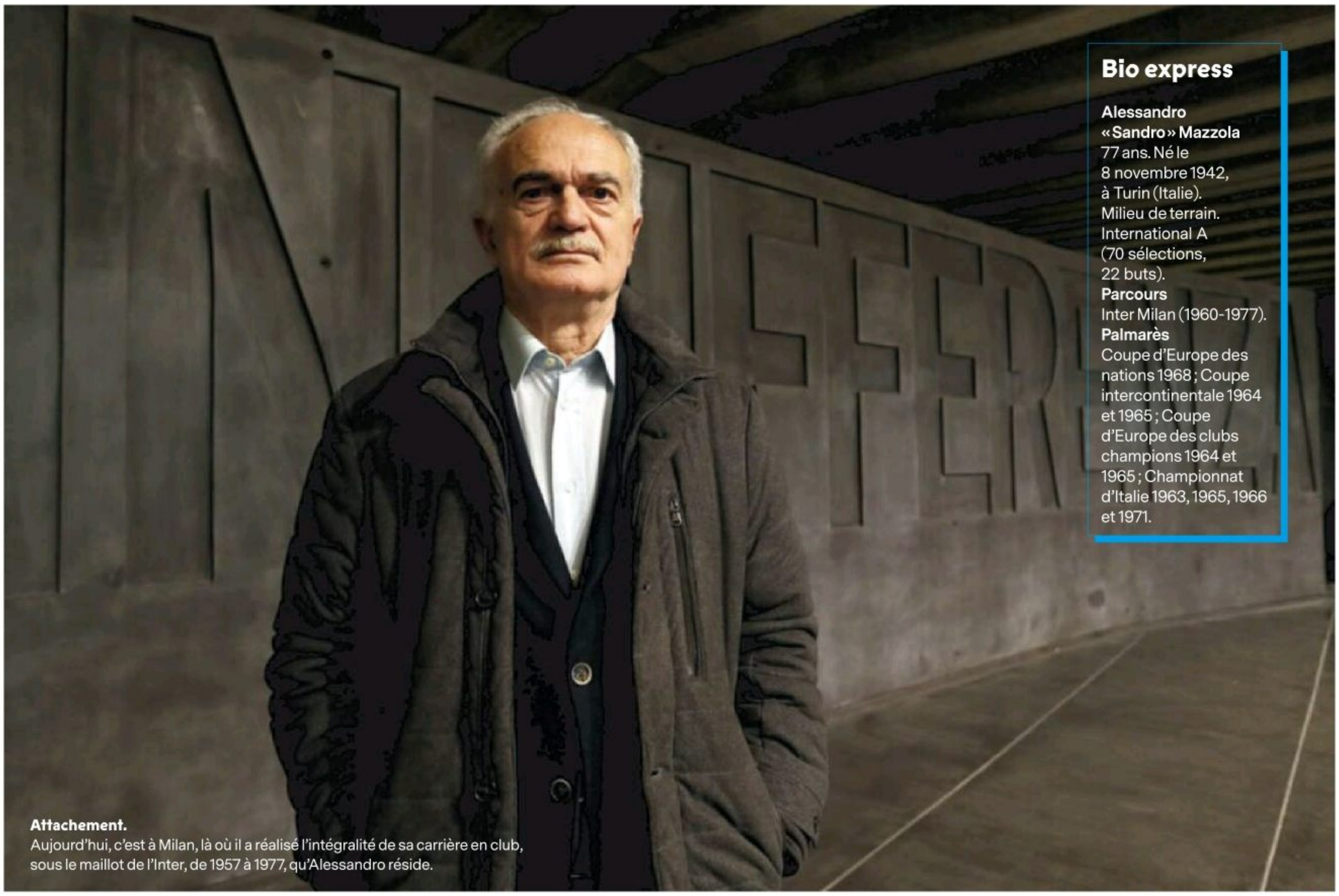
Tostao, vous non plus vous n'étiez pas vraiment destiné à être titulaire à l'entame du tournoi…

Tostao : Zagallo était plus prudent que Saldanha. Lui, il aimait jouer l'attaque à outrance, comme lors des éliminatoires au cours desquels la Seleçao avait brillé. Il jouait avec deux attaquants sur les côtés, Jairzinho et Edu, plus Pelé et moi dans l'axe. Quand Zagallo est arrivé, il a dit que le 4-2-4 n'était pas adapté pour gagner la Coupe du monde et qu'il ne pouvait pas jouer en même temps avec Pelé et moi. Autant dire que je devenais remplaçant. *(Sourires.)* Il a sorti Edu et a mis un trio au milieu avec Rivelino, Clodoaldo et Gerson. Il voulait plus de marquage. Comme il venait de Botafogo, il a voulu recréer le duo Jairzinho-Roberto en attaque. Mais ce dernier a éprouvé du mal à trouver des automatismes avec Gerson et Pelé. C'est à ce moment que Zagallo m'a testé en attaque avec Pelé. Heureusement, j'ai répondu présent et j'ai finalement débuté le tournoi comme titulaire.

Et vous avez même été décisif dès le deuxième match, contre l'Angleterre (1-0), qui était le favori de la compétition.

Tostao : Les Anglais avaient une très belle équipe, presque la même qui avait été sacrée quatre ans plus tôt. Ils étaient très bien organisés tactiquement, ce sont eux qui ont inventé le 4-4-2. C'était une formation très compacte, difficile à manœuvrer. Le match a longtemps été équilibré, il n'y avait pas beaucoup d'espaces et le but est finalement venu après une action que j'ai initiée, en dribblant deux-trois joueurs sur la gauche avant de servir Pelé qui a transmis à Jairzinho. Peu de gens le savent, mais, avant ce but, j'ai jeté un œil vers le banc de touche et j'ai vu que Roberto se préparait à me remplacer. Ça m'a poussé à tenter une action individuelle. Je me suis dit : "Avant de sortir, je vais essayer quelque chose." Grâce à Dieu, j'ai réussi mon

L'Équipe



Attachement.
Aujourd'hui, c'est à Milan, là où il a réalisé l'intégralité de sa carrière en club, sous le maillot de l'Inter, de 1957 à 1977, qu'Alessandro réside.

Bio express

Alessandro «Sandro» Mazzola
77 ans. Né le 8 novembre 1942, à Turin (Italie).
Milieu de terrain.
International A (70 sélections, 22 buts).
Parcours
Inter Milan (1960-1977).
Palmarès
Coupe d'Europe des nations 1968 ; Coupe intercontinentale 1964 et 1965 ; Coupe d'Europe des clubs champions 1964 et 1965 ; Championnat d'Italie 1963, 1965, 1966 et 1971.

débordement et Jairzinho a marqué ! Ça ne m'a pas empêché de sortir car le changement avait déjà été demandé. Mais ce but m'a sauvé ! C'est là que Zagallo a vu qu'il ne pouvait pas se passer de moi comme titulaire. *(Rires.)*

L'Italie a, quant à elle, traversé une première phase beaucoup plus laborieuse avec une victoire 1-0 contre la Suède et deux nuls vierges, contre l'Uruguay et Israël…

Mazzola : Il nous a fallu du temps pour nous adapter aux conditions climatiques particulières. Gigi Riva, qui était notre buteur, a souffert plus que d'autres parce que son style était fait de longues courses. Il partait balle au pied sur quarante mètres, s'arrêtait à la limite de la surface et dribblait à nouveau un autre joueur. Quand le coach nous a dit de jouer à la brésilienne, beaucoup se sont mis à rigoler car les Brésiliens avaient une technique supérieure à la nôtre, mais on a réussi à reproduire en match ce qu'on faisait à l'entraînement. Il y a eu aussi un élément déclencheur lorsqu'un coéquipier a appris que nos dirigeants avaient acheté les billets retour pour rentrer en Italie juste après le premier tour. On s'est concertés pour décider quoi faire. Il y en a même un qui a proposé de les appeler pour les frapper ! Finalement, on a décidé de faire semblant de ne rien savoir, mais, après le nul contre Israël, synonyme de qualification pour les quarts, on les a attendus dans le vestiaire et on les a insultés. *(Rires.)* Cela a soudé le groupe.

Et en quarts de finale, vous retrouvez le Mexique, pays organisateur, à Toluca.

« Après le fiasco de 1966, on s'est entraînés comme si on était à l'armée. »

Tostao

Mazzola : On a constaté que certaines sélections avaient des difficultés avec l'altitude. On s'est regardés en se disant : "Y a peut-être moyen de rouler tout le monde." Contre le Mexique, la différence physique ne s'est pas vue car on avait eu le temps de s'acclimater. Mais l'arrivée au stade nous a coupé le souffle. Dans le vestiaire, on entendait les 100 000 personnes qui tapaient des pieds sur le ciment. On s'est dit : "Mamma mia, que se passe-t-il ?" On a démarré le match très doucement, toujours en faisant "semblant" d'être brésiliens. On prenait le ballon, on repassait derrière et tout fonctionnait bien. On a tranquillement remonté le score et on s'est imposés facilement, 4-1.

Tostao, en quarts contre le Pérou (4-2), le Brésil s'impose aisément et vous inscrivez un doublé, vos seuls buts de la compétition…

Tostao : Durant cette Coupe du monde, j'étais surtout un attaquant organisateur, celui qui devait faciliter le travail de Pelé et de Jairzinho. Mon rôle n'était pas vraiment d'inscrire des buts. Mais un attaquant ne peut pas rester sans marquer. J'étais donc content de trouver la faille et d'aider mon équipe à se qualifier pour les demi-finales. Aujourd'hui, les gens ne se souviennent pas trop de ces deux buts. Ils me rappellent surtout mes passes contre

Marco Luzzani/FC Internazionale via Getty Images

Réglages.
3 juin 1970, pour leur entrée en lice, l'Italie et Alessandro Mazzola ont éprouvé bien des difficultés à venir à bout de la Suède d'Ove Grahn (de dos, 1-0).

l'Angleterre *(but de Jairzinho)* et contre l'Uruguay, qui ont abouti à des buts de Clodoaldo et de Jairzinho.

L'émotion n'était-elle pas plus forte quand vous marquiez ?

Tostao : Pas vraiment. Je crois que je suis même plus fier de mes passes décisives que de mes deux buts. Les passes étaient plus difficiles à trouver. Elles ont été précises et précieuses. Au Cruzeiro, je jouais un peu comme Pelé. Je venais d'un peu plus loin et je finalisais. Là, je n'étais pas dans ma zone de confort. Mais je devais m'adapter si je voulais jouer devant. Je me sentais un peu prisonnier des défenses adverses. Je n'avais pas beaucoup d'espaces pour m'exprimer et je n'ai pas réussi énormément d'actions décisives. Heureusement, celles qui ont fonctionné ont souvent été capitales.

Alessandro, en demi-finales, vous disputez le "match du siècle" contre l'Allemagne de l'Ouest avec cinq buts durant la prolongation (4-3). Que reste-t-il de ce match légendaire ?

Mazzola : Le coach avait instauré l'alternance avec Gianni Rivera. Je jouais la première mi-temps, il disputait la seconde. On a souffert de cela tous les deux. Nous, les Italiens, sommes spéciaux. Quand le Brésil alignait cinq numéros 10, nous n'étions pas capables d'en aligner deux. Je suis sorti à la mi-temps, on menait 1-0 et le match était assez ennuyeux jusqu'à l'égalisation in extremis des Allemands. J'ai ensuite assisté à la folle prolongation depuis le banc. C'était un ascenseur émotionnel, on exultait, puis on se réasseyait, on tremblait. Je n'ai plus jamais vécu un tel match. Le soir, nous étions en extase même si, sur le moment, nous n'avions pas franchement l'impression d'écrire l'histoire.

« On courait dix mètres et on était presque contraints de s'arrêter deux-trois minutes pour respirer »

Alessandro Mazzola

Avant la demi-finale Brésil-Uruguay, sentiez-vous la pression liée au traumatisme de 1950 et du Maracanazo* ?

Tostao : La veille du match, les questions des journalistes ne tournaient qu'autour de ça ! Vingt ans s'étaient écoulés mais ils ne parlaient que du Mondial 50. Je ne dirai pas que cela nous a perturbés mais cela nous a interpellés. Et peut-être qu'on a redoublé de vigilance et de motivation pour ne pas retomber dans le panneau.

Comment aviez-vous préparé la finale ?

Tostao : La veille du match, lors de la réunion, on a mis en place un plan. Parreira, qui était à la fois préparateur physique et observateur des adversaires, avait assisté au match entre l'Italie et l'Allemagne. Il avait remarqué que l'Italie faisait du marquage individuel et jouait avec un libero. On a défini deux stratégies. 1. Quand Jairzinho allait de la droite vers l'axe, ce qu'il faisait régulièrement, Fachetti le suivait, et Carlos Alberto en profitait pour s'infiltrer et prendre l'espace. C'est ce qui s'est produit sur le

L'Équipe

Lecture.
Trouver le partenaire pour délivrer une passe, la zone libre pour faire le bon appel ou ouvrir les espaces pour ses compères d'attaque, tel était le credo de Tostao en Seleçao.

quatrième et dernier but. 2. On avait décidé que je me positionnerai entre la défense de quatre et le libero, afin de l'obliger à me marquer. C'est ce qui s'est produit sur le deuxième but, celui de Gerson. Il *(Bertini)* aurait dû sortir et intervenir,

« Un coéquipier a appris que nos dirigeants avaient acheté les billets retour pour rentrer en Italie juste après le premier tour. »

Alessandro Mazzola

mais il n'a pas pu car il me marquait. Ça démontre que nous étions prêts tactiquement. Le Brésil avait réussi à s'adapter.

Mazzola : La prolongation de la demie nous avaient tués. Nous étions très fatigués, nous avions joué à plus de 2 000 m d'altitude, tandis que les Brésiliens avaient toujours évolué au niveau de la mer et c'est un fait qui nous avait énervés. Nous nous disions que le Brésil était toujours aidé, alors qu'ils étaient juste plus forts que nous. Valcareggi avait aligné la même formation que celle de la demie, et, de toute façon, changer le onze de départ n'aurait pas été une très bonne idée puisque ceux qui n'étaient pas titulaires ne s'entraînaient pas bien, ils étaient un peu à part.

Pourquoi la Seleçao, après une première période accrochée, s'est-elle montrée si dominatrice en seconde mi-temps ?

Tostao : Je crois que c'est le physique qui, d'abord, a fait la différence. On était l'équipe la mieux préparée à ce niveau-là. L'Italie avait mis en place un marquage individuel sur tous les joueurs : Pelé, Gerson, Jairzinho... C'était plus fatiguant pour eux. À la mi-temps, on s'est rendu compte qu'ils avaient du mal à tenir le rythme. Ils étaient déjà fatigués. Je me souviens qu'on s'est dit à la mi-temps : "Ils sont morts, ils vont bientôt craquer, ça va être plus facile en seconde période..." C'est ce qui s'est produit.

Mazzola : Moi, j'étais certain de sortir à la mi-temps comme c'était convenu, j'avais même commencé à dénouer les lacets de mes chaussures mais Valcareggi m'a hurlé dessus : "Mais qu'est-ce que tu fous, tu retournes sur le terrain !" Nos jambes nous ont ensuite abandonnés. Nous nous sommes écroulés après le second but, peu après l'heure de jeu. Le coach a finalement fait entrer Rivera très tard, à la 84e, mais je ne sais pas si cela aurait changé quelque chose, sincèrement. Le Brésil était tellement plus frais.

Après le coup de sifflet final, la pelouse a été envahie et vous avez été submergé par la foule...

Tostao : Et je me suis retrouvé en slip. *(Rires.)* Ils m'ont enlevé mon maillot, mon short, mes chaussures et, quand ils ont commencé à m'enlever le short, j'ai vraiment eu peur de finir tout nu. J'ai vraiment eu un moment de panique. C'est la police qui m'a sauvé et protégé.

Avez-vous le sentiment d'avoir participé à la plus belle Coupe du monde de l'histoire ?

Tostao : Pour nous qui l'avons gagnée, c'est évidemment la plus belle de l'histoire. *(Rires.)*

L'Équipe

Bio express

Eduardo Gonçalves de Andrade, dit Tostao
73 ans. Né le 25 janvier 1947, à Belo Horizonte (Brésil). Attaquant. International A (54 sélections, 32 buts).
Parcours
America (1962-1963), Cruzeiro (1964-1971), Vasco da Gama (1972-1973).
Palmarès
Coupe du monde 1970 ; Championnat de l'État du Minas Gerais 1965, 1966, 1967, 1968 et 1969 ; Coupe de l'Indépendance 1972 ; Copa Rio Branco 1967 ; Coupe du Brésil 1966.

Passion.
Le champion du monde 1970 porte toujours un regard aiguisé sur les choses du football. N'a-t-il pas régulièrement publié des chroniques dans les quotidiens brésiliens ?

Gagner contre l'Italie sur un tel score en finale *(4-1)* a aussi fait dire à beaucoup d'observateurs qu'il s'agissait de la plus belle équipe du Brésil. C'est une récompense de plus, qui nous rend encore plus fiers, évidemment. On avait une sélection brillante individuellement, et spectaculaire collectivement. Les Brésiliens ont dit que l'équipe était tellement bonne qu'elle n'avait pas besoin d'entraîneur. C'est exagéré… Je continue de penser qu'on avait une équipe révolutionnaire, capable d'être compacte, solide défensivement, avec le pouvoir de jouer en contre-attaque. Pour couronner le tout, on était très bien préparés physiquement. Tous les ingrédients étaient réunis.

Mazzola : Jusqu'à il y a peu, quand on se croisait avec mes anciens coéquipiers, c'est ce qu'on se disait : "On a participé à la plus belle Coupe du monde de l'histoire." Le fait d'avoir été protagonistes joue beaucoup, mais il n'y a pas que ça. On avait regardé plein de matches en cachette, à l'insu de Valcareggi qui ne voulait pas, et on avait pu admirer le niveau élevé de nombreuses sélections. J'ai notamment un souvenir du quart Allemagne-Angleterre *(3-2)*, un sacré match, mais aussi d'autres sélections comme l'URSS, la Belgique ou la Suède.

« Je me souviens qu'on s'est dit à la mi-temps : "Ils sont morts, ils vont bientôt craquer." C'est ce qui s'est produit. »

Tostao

Comment s'est déroulé votre retour au pays ?

Mazzola : Au moment d'atterrir, on a vu qu'énormément de monde était venus se masser à l'aéroport. On pensait que les supporters étaient là pour nous applaudir, mais, après, on a vu la police et, là, on a compris que ce n'était pas le cas : ils étaient venus pour nous insulter ! Pourtant, l'Italie n'avait pas atteint une finale de Coupe du monde depuis 1938, mais, je vous l'ai dit, les Italiens sont spéciaux.

Le retour triomphal à Brasilia, puis à Rio, a aussi donné du crédit au régime militaire de Medici. Cela ne vous a-t-il pas gêné ?

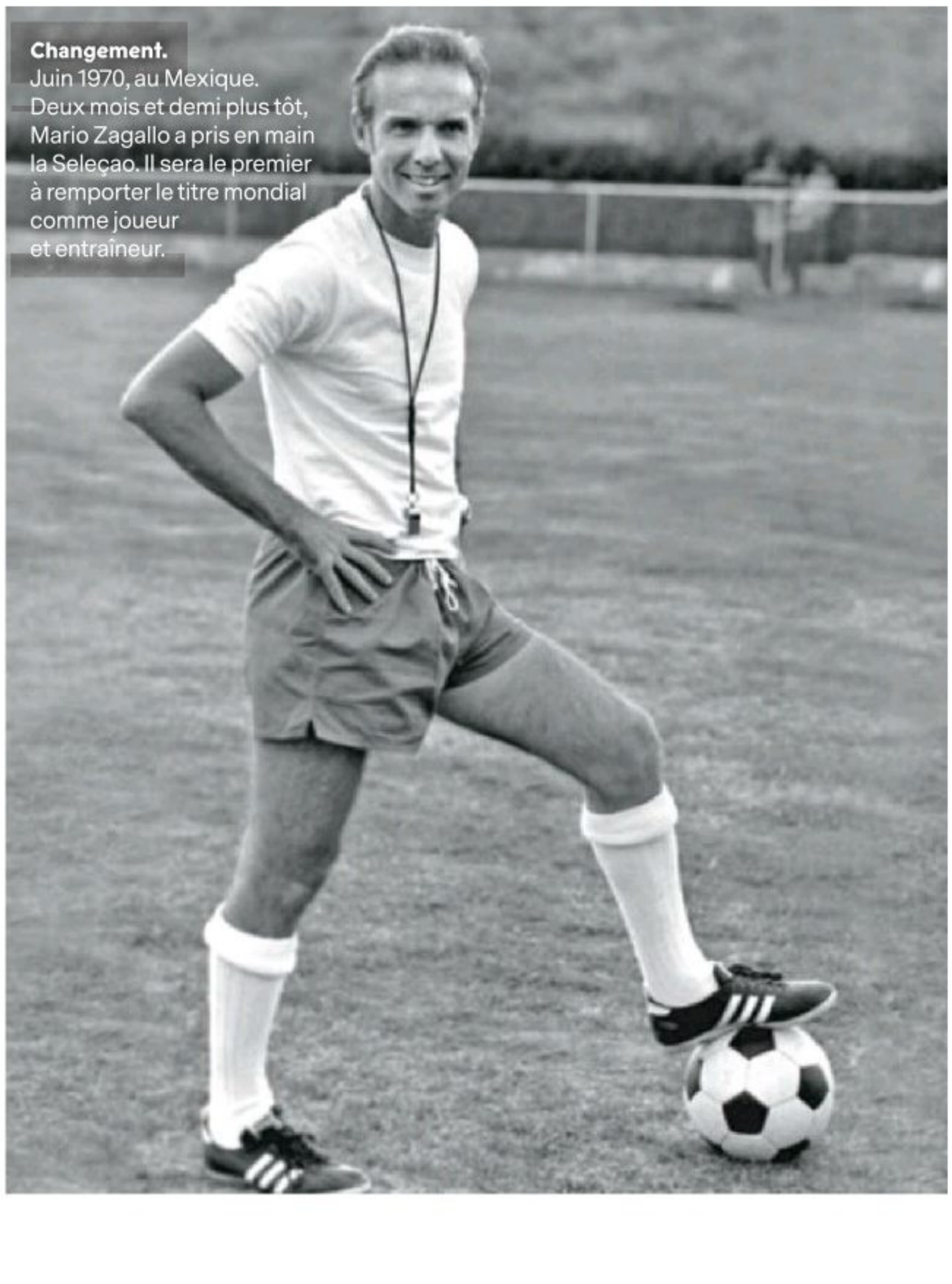
Tostao : Si, mais pas au point d'altérer la joie qui était la nôtre. Moi, j'étais contre la dictature, je l'avais signalé plusieurs fois, publiquement. J'avais conscience que le Brésil vivait un moment terrible de son histoire mais on s'est concentrés sur la Coupe du monde. Pour moi et pour la plupart d'entre nous, c'était notre moment de gloire. Le pic de notre carrière. Au départ, quand on est rentrés au Brésil, je ne voulais pas vraiment aller à Brasilia pour être célébré par le régime militaire. Mais, bon, je me suis rendu compte que j'allais être le seul à ne pas y aller, alors, j'ai reculé. Dans notre esprit, le sport et la politique étaient deux choses séparées. » **É. F.** et **V. P.**

**Les Brésiliens s'inclinent 2-1, au Maracana, face à l'Uruguay lors de la dernière rencontre de poules faisant office de finale pour l'attribution du titre mondial alors qu'un nul suffisait à la Seleçao pour être sacrée.*

Eduardo Knapp/Folhapress

Acquittement.
25 mai 1970, à Bogota. Bobby Moore (en blanc) sort d'un commissariat, Soupçonné de vol, le capitaine de la sélection anglaise sera relaxé par la justice colombienne.

Renversement.
2 juin 1970, à Leon. Le défenseur bulgare Ivan Davidov ne peut rien devant l'attaquant péruvien Hugo Sotil (à gauche). Menés 0-2, les Incas s'imposent finalement 3-2.



Changement.
Juin 1970, au Mexique. Deux mois et demi plus tôt, Mario Zagallo a pris en main la Seleçao. Il sera le premier à remporter le titre mondial comme joueur et entraîneur.

Dénouement.
28 juin 1969, à Mexico City. Les joueurs du Salvador posent avant le match d'appui face au rival hondurien. Vainqueurs 3-2, ils sont en route pour leur première phase finale.

Kent Gavin/Daily Mirror/Mirrorix/Presse Sports - L'Équipe - AFP - Sven Simon/Picture Alliance/Presse Sports

Ça s'est passé juste avant...

À plus d'un titre, les jours et semaines qui ont précédé le Mundial ont été agités pour ses protagonistes. Texte **Thierry Marchand**

L'affaire Bobby Moore

Pour peaufiner sa préparation en altitude, l'Angleterre, tenante du titre, fait une halte en Colombie pour y affronter les Cafeteros, la sélection locale. Le 18 mai, elle s'installe à l'hôtel *Tequendama* de Bogota. À 18 h 30, Bobby Charlton et Bobby Moore se rendent dans une bijouterie voisine pour acheter un cadeau à l'épouse du premier. Et ressortent sans rien. Une heure plus tard, une employée du magasin les accuse d'avoir dérobé un bracelet. Émois et explications. Les deux joueurs sont blanchis, l'Angleterre balaye la Colombie (4-0) et s'envole vers l'Équateur pour un deuxième match amical. Au retour de Quito, elle transite par Bogota, et retourne, pour quelques heures, à l'hôtel *Tequendama*. Mauvaise idée. Sur la foi d'un nouveau témoin, la police vient y cueillir Moore, arrêté et emprisonné pour le vol du bracelet. Afin d'éviter l'humiliation, Moore est détenu dans la maison d'Alfonso Senor, président des Millonarios et de la Fédération colombienne. L'ambassade de Grande-Bretagne intervient. Harold Wilson, le Premier ministre, également. Le 28 mai, quatre jours avant son premier match face à la Roumanie, Moore est déféré devant un juge, qui le relaxe. L'employée qui avait affirmé l'avoir vu mettre le bracelet dans la poche gauche de son veston a été confondue. Le veston n'avait pas de poche. Le 2 juin, Moore foule la pelouse du stade de Guadalajara. L'Angleterre gagne 1-0.

Tremblement de terre au Pérou

Le séisme, d'une magnitude de 8 sur l'échelle de Richter, a duré quarante-cinq secondes. Même si son épicentre est situé sur la côte nord du pays, il a touché tout le Pérou. Nous sommes le 31 mai, il est 15 h 23. À Leon, où la sélection dirigée par Didi va débuter dans deux jours, face à la Bulgarie, plus personne ne parle de foot. À Lima, on évoque 70 000 morts, un million de sans-abri. Une catastrophe de plus pour une équipe qui a subi plusieurs désagréments lors des éliminatoires, dont celui d'un arbitre corrompu (le Vénézuélien Sergio Chechelev) lors d'un match perdu en Bolivie (2-1). L'homme en noir reconnaîtra plus tard avoir été payé par la Fédération argentine (rival du Pérou pour la qualification) pour truquer le match et annuler un but des Incas valable. À une époque où les communications internationales réclament de la persévérance, tout le monde tremble à Leon. Joueurs et staff sont sans nouvelles des leurs. Les Incas, traumatisés, décident quand même de s'aligner face à la Bulgarie. Mais leur tête est ailleurs. Après cinquante minutes, la Bulgarie mène 2-0. Didi fait entrer Hugo Sotil, futur Barcelonais. Et ça change tout. En vingt-cinq minutes, le Pérou renverse la situation et s'impose 3-2, redonnant un peu de sourire à tout un pays. Emmené par un Cubillas éblouissant, il ne sera éliminé qu'en quarts par l'immense Brésil (2-4).

Le Brésil fait sa révolution...

Quand, début 1969, il est intronisé sélectionneur par le tout-puissant Joao Havelange, président de la Fédération brésilienne et bientôt de la FIFA, Joao Saldanha croit son heure de gloire arrivée. Qu'importe si ce journaliste communiste a été nommé pour calmer les critiques de ses anciens collègues. Il n'est qu'une caution, mais investi des pleins pouvoirs. Le parcours sans faute du Brésil en qualification, six succès en six matches, lui donne du crédit. Soutenu par le peuple et par le jeu spectaculaire de sa Seleçao, Saldanha se sent pousser des ailes. Cet intellectuel bon vivant et ouvert d'esprit, dialecticien révolutionnaire dans l'âme, s'envole pour l'Europe, où il assiste à des rencontres internationales, s'entretient avec Alf Ramsey, le sélectionneur anglais, et revient au Brésil transformé. Désormais, Saldanha n'écoutera plus personne. En novembre 1969, il annonce qu'il se passera de Felix, le gardien, et d'Everaldo, le latéral gauche, pour entamer la préparation en février. Des conflits avec le groupe voient le jour, nourris par le revers à domicile contre l'Argentine (0-2) lors du premier match amical, le 4 mars 1970. Quatre jours plus tard, à nouveau face à l'Argentine, au Maracana, Saldanha commet l'irréparable. Il critique Pelé et parle de le mettre sur le banc si celui-ci ne se plie pas à l'effort défensif. La ligne jaune est franchie. Une semaine plus tard, à deux mois et demi du début du Mondial, il est débarqué au profit de Mario Zagallo, son ancien protégé à Botafogo. La révolution est en route. Zagallo installe Rivelino sur l'aile gauche et Clodoaldo au milieu, titularise à nouveau Felix, le gardien de Fluminense, et transforme la préparation en camp retranché où la presse est à peine tolérée. Le 22 mars, pour son premier match en tant que sélectionneur, son Brésil exécute le Chili (5-0) avec un doublé de Pelé. Le 21 juin, il est champion du monde.

... et le Salvador la guerre

Quand, le 8 juin 1969, le Honduras reçoit le Salvador pour les demi-finales des barrages qualificatifs pour Mexico 70, la tension est à son comble. Les deux voisins d'Amérique centrale se tolèrent davantage qu'ils ne s'aiment, pour des raisons sociales et économiques (20 % de la population hondurienne est issue du Salvador). Mais c'est le foot qui va mettre le feu aux poudres. Battus à l'aller (1-0), les Salvadoriens enflamment l'avant-match du retour à coups de polémique (les joueurs ont passé une nuit blanche à cause du bruit sous les fenêtres de leur hôtel) et de relents racistes concernant les footballeurs noirs du Honduras. L'atmosphère est tellement hostile que les Honduriens annulent leur entraînement, la veille du match, pour se réfugier dans leur hôtel. Ils y sont accueillis par des jets de pierre, des rats morts et même une bombe dans une chambre. Les fans salvadoriens tentent de mettre le feu à la bâtisse. La police intervient, c'est l'émeute. La rencontre, remportée 3-0 par le Salvador, n'est qu'une parodie, les Honduriens ne pensant qu'à sauver leur peau. Un match d'appui est nécessaire (à l'époque, seul le résultat comptait, pas le score). Il a lieu à Mexico, sous une pluie tropicale, où le Salvador se qualifie (3-2 a.p.). L'incident n'en reste pourtant pas là, d'autant qu'au Honduras, les boutiques des Salvadoriens sont mises à sac. Le 14 juillet, l'armée salvadorienne, soutenue par son aviation, envahit le Honduras. C'est la « guerre du football ». Elle durera officiellement quatre jours (les troupes salvadoriennes ne se retireront effectivement qu'en août) – même si le traité de paix ne sera signé qu'en... octobre 1980 – faisant 5 000 morts et 15 000 blessés. C'est un pays meurtri et exsangue qui se pointera au Mexique, après avoir battu Haïti en finale des barrages.

Le **Brésil** au sommet de son art

La Seleçao championne du monde en 1970 demeure un monument du jeu d'attaque. Portrait d'une équipe hyper bien préparée, organisée et efficace, où cohabitaient talent, intelligence, réflexion, intuition et audace.

Texte **Patrick Urbini**

La plus belle équipe entre toutes ? La plus inventive et en même temps la plus spectaculaire ? La première, en tout cas, à réunir autant d'intelligences sur un terrain et à faire cohabiter quatre numéros 10 aussi fascinants que Pelé, Tostao, Gerson et Rivelino, cinq si l'on ajoute Jairzinho qui estimait faire partie de la famille. Celle, également, qui conjuguait le mieux conservation de balle avec changement de rythme et vitesse d'accélération, passes courtes et jeu long, largeur et profondeur, mouvement et précision, esthétisme et efficacité, intuition pure et souci du détail, talent collectif et technique individuelle.

Pour « ceux qui n'ont pas vu cette équipe et n'en reverront jamais d'autre comme elle », ironisait Gerson, le Brésil de 1970 fut tout ça à la fois, oui, et davantage encore : un idéal de jeu, un pur chef-d'œuvre chorégraphique, voire « un absolu en termes d'inspiration, de créativité et de virtuosité » tel qu'il demeure gravé dans le souvenir de Mircea Lucescu, capitaine de la Roumanie et adversaire de la Seleçao au premier tour. Un onze de rêve, donc, mais pas que.

PHYSIQUEMENT, IL N'Y AVAIT PAS PHOTO

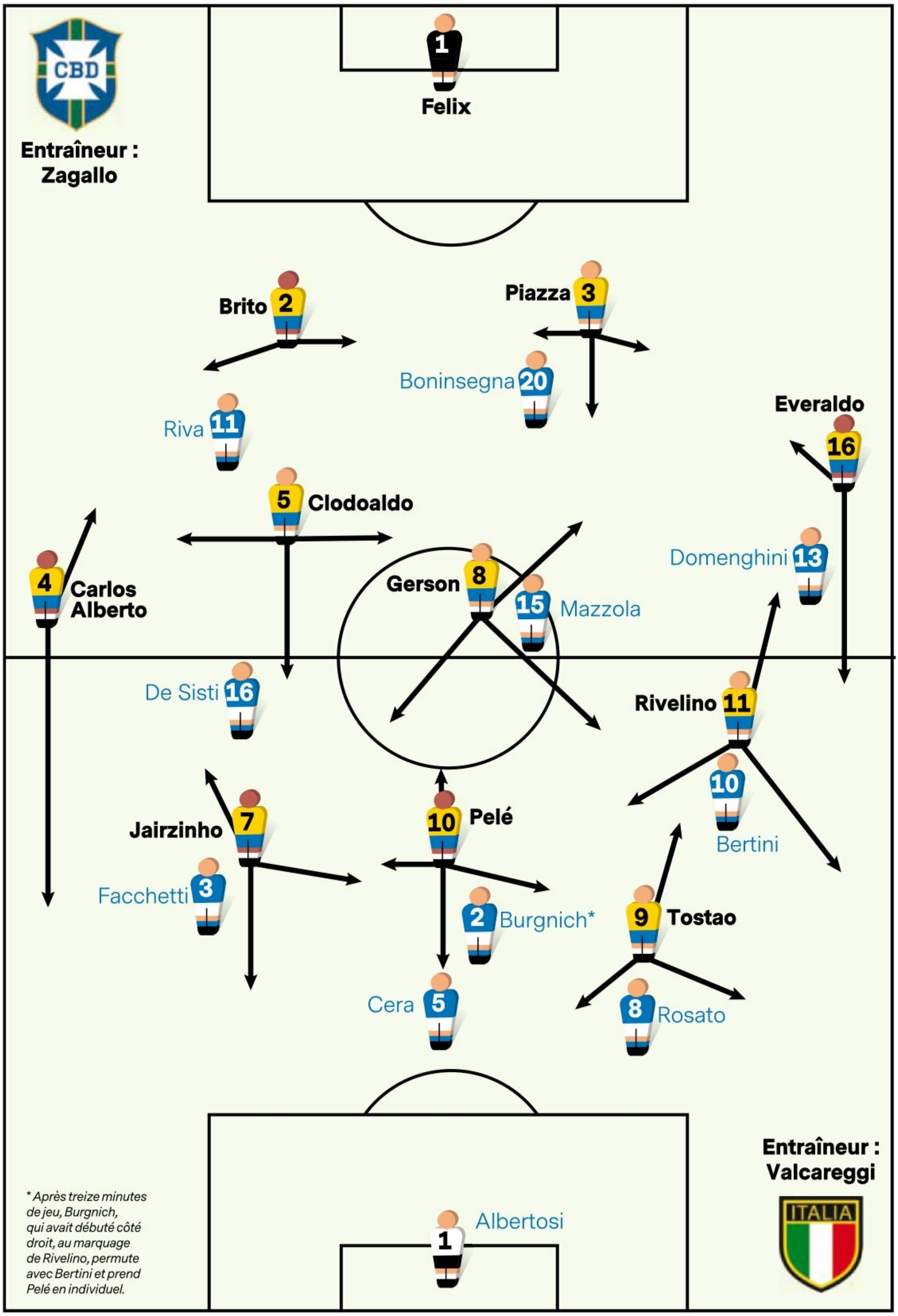
Ne retenir de cette génération d'exception qu'une idée parfois trop fantasmée et ne la regarder qu'à travers le seul prisme plastique ferait, en effet, perdre de vue un préalable essentiel : ce Brésil-là était d'abord le mieux préparé physiquement pour relever le défi et le mieux organisé pour pouvoir ensuite improviser à sa guise. En somme, le mieux adapté pour affronter les exigences atypiques de cette Coupe du monde (horaires avancés à 12 heures ou 16 heures, chaleur, humidité, altitude, récupération maximale de trois-quatre jours entre chaque match jusqu'à la finale). La planification imaginée en amont n'avait ainsi rien laissé au hasard : trois mois et demi de stage et de vie commune avant le début du tournoi final, quatre semaines d'adaptation à l'altitude à Guadalajara, puis Guanajuato, dix matches de préparation et, au total, près de deux cents séances d'entraînement. Un travail quasi scientifique, donc, et hyper minutieux pour bien doser la charge de travail et fignoler chaque combinaison. Mais aussi une organisation ultra-sophistiquée pour l'époque avec, par exemple, un staff technique de douze personnes et une cellule analyse déjà très pointue pour qu'aucun adversaire potentiel ne dissimule le moindre secret.

Malgré tout, beaucoup d'interrogations étaient restées en suspens tout au long du printemps, a fortiori une fois le sélectionneur Joao Saldanha destitué et remplacé au pied levé par Mario Zagallo, dix semaines avant le début de la phase finale. Pêle-mêle : Pelé et Tostao peuvent-ils jouer ensemble ? Quel avant-centre pour l'équipe, un pur finisseur, style Dario ou Roberto Miranda, ou bien un faux 9 ? Plutôt Paulo César, « le meilleur ailier gauche que j'ai vu dans ma carrière », confessa un jour Zagallo, ou plutôt Rivelino, comme troisième milieu ? Quel gardien, Felix, Ado ou alors Leao, aucun ne faisant l'unanimité ? Quel rôle aussi pour Wilson Piazza, l'un des leaders du groupe, au milieu ou en charnière centrale ? Quel latéral gauche, Everaldo, plus efficace dans les duels et la récupération, ou Marco Antonio, meilleur contre-attaquant ? Accessoirement aussi, quel capitaine, Carlos Alberto, Piazza ou pourquoi pas Gerson ? Enfin, quelle animation offensive ? Un débat enflammé semble-t-il tranché pour de bon après une réunion dans la chambre de Pelé à laquelle participèrent Tostao, Rivelino, Gerson et Clodoaldo à la veille du Brésil-Autriche amical le 29 avril. Une certitude : le onze de départ qui débuta la compétition le 3 juin contre la Tchécoslovaquie, le même que celui aligné en demi-finales et en finale, n'avait jamais joué ensemble auparavant.

Trois mois et demi de stage et de vie commune avant le début du tournoi final.

L'IDÉE ? UN JEU TECHNIQUE, ÉCONOME ET RATIONNEL

Le plan de jeu du Brésil 1970 peut se résumer simplement. Avec le ballon ? Créer partout la supériorité numérique pour se ménager un minimum de temps et d'espace, donc, et faire la différence techniquement par la passe – mais attention, une variété de passes incroyable ! – le dribble et le mouvement. Éclairage de Rivelino : « En mettant des numéros 10 à chaque coin du terrain, Zagallo savait que l'espace serait ainsi intelligemment occupé et que la circulation du ballon serait bonne. » Cet autre, de Gerson : « L'idée, c'était d'être constamment en mouvement et que toutes les zones soient toujours occupées en situation d'attaque. » Et sans le ballon ? Chercher aussitôt à reconstituer un bloc très compact à la perte en position médiane ou basse afin de ralentir la progression adverse, réduire les distances entre les lignes, dominer le milieu grâce à une densité supérieure et continuer à contrôler le match. Mode d'emploi livré par Zagallo, lui-même : « Pour ne pas offrir de possibilités de contre à l'adversaire et surtout ne pas gaspiller d'énergie en pressant haut, le principe était de se replacer



Le dimanche 21 juin 1970, à Mexico (stade Azteca). **Brésil-Italie : 4-1 (1-1)**
Buts : Pelé (18e), Gerson (66e), Jairzinho (71e), Carlos Alberto (87e) pour le Brésil ; Boninsegna (37e) pour l'Italie.
Spectateurs : 107 412. Arbitre : M. Glockner (RDA).
Remplacements : Bertini (Juliano, 75e), Boninsegna (Rivera, 84e) pour l'Italie.
Avertissements : Rivelino (44e) pour le Brésil ; Burgnich (27e) pour l'Italie

Roi.
Pelé avait gardé le meilleur pour la fin : un but, deux passes décisives et une finale survolée contre l'Italie de Roberto Rosato et Giancarlo De Sisti.

derrière la ligne du ballon, de défendre en zone et de bien couvrir l'espace. »
D'où un jeu fait de fulgurances et d'accélérations, de décalages et de renversements soudain à l'opposé (77 % de passes réussies vers les trente derniers mètres) et sinon, patient, élaboré (55 % de possession et 383 passes réussies en moyenne par match, plus que n'importe quelle autre équipe), voire même parfois prudent et très discipliné. Zagallo dira ainsi de Brésil-Angleterre (1-0, phase de groupes) qu'il fut « le meilleur match du tournoi » mais qu'il ressembla aussi à « une partie d'échecs de très haut niveau ». En creux, une tactique destinée d'abord à user ou aspirer l'adversaire, que Jozef Marko, le sélectionneur tchécoslovaque, avait apparemment mal appréciée avant le premier match : « Le Brésil ne joue pas un foot moderne. Son jeu est lent, il manque d'agressivité et son nombre de passes pour progresser d'un camp à l'autre frôle parfois le ridicule. »
À cette cruelle erreur de jugement, on peut aussi opposer l'anecdote racontée par Everaldo : « Un quart d'heure après la fin de chaque match, on avait l'impression de pouvoir en rejouer un autre. Certains d'entre nous ne demandèrent même pas une seule fois à boire pendant les matches. À l'inverse, quatre jours après avoir disputé une prolongation en demi-finales, l'Italie, elle, avait explosé physiquement contre nous en début de seconde période. » Une stat pour illustrer cette stratégie assumée : c'est dans la dernière demi-heure que le Brésil marquera la moitié de ses buts et construira deux tiers de ses victoires (Tchécoslovaquie, Angleterre, Uruguay et Italie). Une autre encore pour souligner la pertinence de l'option retenue : le futur champion du monde ne sera mené au score que trente-huit minutes sur l'ensemble du tournoi, treize contre la Tchécoslovaquie, vingt-cinq contre l'Uruguay, et seulement rejoint une fois lorsqu'il menait, à 1-0 face à l'Italie en finale.

« Un quart d'heure après chaque match, on avait l'impression de pouvoir en rejouer un autre. »

Everaldo.

LIBERTÉ TOTALE AVEC LE BALLON, 4-4-2 À LA PERTE

En théorie, l'animation défensive de la Seleçao s'articulait autour d'un 4-4-2, avec deux lignes de quatre resserrées, une défense bien meilleure dans les duels et le jeu aérien que la légende le suggère et un milieu Jairzinho-Clodoaldo-Gerson-Rivelino plus habile qu'on le soupçonne dans la récupération. Pas de libero et

LEmyr Martin/Revista Placar

La trouvaille du siècle ? Avoir associé Pelé et Tostao en attaque.

encore moins de marquage individuel, donc, à l'inverse du modèle allemand ou italien, mais compensations et couvertures mutuelles partout. Son animation offensive, elle, ressemblait à un 4-3-3, avec trois attaquants dans l'axe proches l'un de l'autre (Jairzinho-Pelé-Tostao), mais une fois le ballon récupéré, la liberté était alors totale. Autrement dit, entre les montées de Carlos Alberto susceptibles d'offrir toujours une solution de passe côté droit, les incursions de Gerson vers la zone de finition et les déplacements de Rivelino, tantôt à l'intérieur, tantôt plus bas, tantôt couloir gauche, la structure se déformait en permanence.

En pratique, la démarche se voulait beaucoup plus complexe et supposait déjà d'agréger des joueurs respirant la même sensibilité de jeu, la même perception de l'espace et la même mentalité collective, seule condition nécessaire et absolue pour pouvoir interpréter chaque situation. Et notamment des milieux et des attaquants qui partagent avec Pelé la même philosophie, le même instinct et la même rapidité d'analyse pour lui mâcher le travail et le soulager d'un marquage individuel en règle (Mullery contre l'Angleterre, Montero contre l'Uruguay, Bertini puis Burgnich contre l'Italie). La trouvaille du siècle, brevetée par Zagallo ? Avoir associé Pelé et Tostao en attaque, en positionnant ce dernier le plus en pointe, même si le numéro 10 de Cruzeiro avait l'habitude de jouer face au jeu et moins en remise. Dans une interview donnée au magazine brésilien *Placar*, quelques semaines après la victoire, Pelé avait souligné ceci : « En plus de sa maîtrise technique, de son intelligence et de sa vitesse de réflexe, Tostao est aussi très fort dans le jeu sans ballon et très habile pour se démarquer. Entre nous, un regard suffit parfois pour se comprendre. » Moyennant quoi, Pelé sera directement impliqué dans plus de la moitié des buts marqués par la Seleçao (4 buts et 6 passes décisives). La deuxième idée de génie, héritée des derniers jours de l'ère Saldanha ? Installer pour de bon Clodoaldo au cœur du système, un jeune milieu de 21 ans capable à la fois d'équilibrer l'équipe, de protéger la défense, d'assurer une première relance propre, d'éliminer en un contre un et de se projeter vers l'avant. Sauf que le vrai cerveau de la bande s'appelait Gerson, celui dont Zagallo disait qu'il était « le joueur auquel je faisais le plus confiance ». Celui, surtout, qui décidait en réalité du rythme du match, de l'orientation du jeu et des différents travaux d'approche.

UN REGISTRE DE COUPS RICHE ET VARIÉ

La supériorité de cette équipe, où le danger venait de partout, d'un contre brutal comme d'une attaque placée (9 passes et trente-quatre secondes précédant le quatrième but marqué en finale), et où la prise de risque n'avait aucune limite (24 tirs et 9 frappes cadrées en moyenne par match), tenait donc essentiellement à l'étendue et à la variété de son registre. Capacité à déplacer à volonté le jeu sur la largeur ou à le verticaliser, c'est selon, grâce à la justesse de passes longues de Gerson, Clodoaldo ou Carlos Alberto. Aptitude à déstabiliser l'adversaire par l'explosivité de Jairzinho dans les petits périmètres (47 dribbles réussis en six matches) ; à le surprendre par une frappe de loin de Rivelino ou Gerson, et à le dérouter par le jeu à une touche de Pelé ou les fausses pistes de Tostao. Faculté également à le mettre soudainement hors de position par un dédoublement de Carlos Alberto et une simple anticipation de Piazza ou d'Everaldo (41 interceptions cumulées pour ces deux-là). Habileté, enfin, à faire la différence sur coup de pied arrêté, une notion pourtant secondaire à l'époque. S'il ne correspond pas à l'image qu'on se fait du Brésil 1970, tout en finesse technique et en fantaisie, le chiffre n'a en effet rien d'anodin : un tiers de ses buts sera inscrit ainsi, à la suite de deux coups francs directs de Rivelino et de Pelé pour débloquer Brésil-Tchécoslovaquie et Brésil-Roumanie, de deux corners joués à deux (Carlos Alberto-Jairzinho côté droit contre la Roumanie, Tosto-Rivelino côté gauche contre le Pérou), mais aussi d'une touche de Tostao et d'un coup franc indirect de Gerson face à l'Italie en finale.

On peut toujours trouver à redire, pointer du doigt, par exemple, quelques ballons bêtement perdus ici ou là et ressortir certaines erreurs individuelles, largement responsables des neuf buts encaissés par la Seleçao au Mexique. Au hasard celles de Brito contre la Tchécoslovaquie et l'Uruguay, celle de Felix contre le Pérou ou celle encore de Clodoaldo contre l'Italie. Rien cependant qui ne pèse bien lourd au final dans la balance et n'efface le souvenir d'une équipe hors du commun. La vérité : aucun autre vainqueur de la Coupe du monde, qu'il soit brésilien ou non, n'aura dégagé une telle maîtrise de l'événement, une telle joie de jouer ni une telle force offensive. **P. U.**

La Seleçao 1970 en bref
Un carton plein

Le Brésil champion du monde, ce fut six matches, six victoires, 19 buts marqués, mais aussi un onze de départ quasiment inchangé.

Le parcours
Premier tour
Brésil-Tchécoslovaquie : 4-1
(Rivelino, Pelé, Jairzinho 2).
Brésil-Angleterre : 1-0 (Jairzinho).
Brésil-Roumanie : 3-2 (Pelé 2, Jairzinho).
Quarts de finale
Brésil-Pérou : 4-2
(Rivelino, Tostao 2, Jairzinho).
Demi-finales
Brésil-Uruguay : 3-1
(Clodoaldo, Jairzinho, Rivelino).
Finale
Brésil-Italie : 4-1
(Pelé, Gerson, Jairzinho, Carlos Alberto).

Les 16 joueurs utilisés
6 matches : Brito, Carlos Alberto, Clodoaldo, Felix, Jairzinho, Pelé, Piazza et Tostao.
5 matches : Everaldo, Rivelino.
4 matches : Gerson, Paulo César (2 titularisations et 2 remplacements).
2 matches : Marco Antonio (1 titularisation et 1 remplacement), Roberto (2 remplacements).
1 match : Fontana, Edu (1 remplacement).
Non utilisés : Ado et Leao (gardiens), Baldochi, Joel, Zé Maria (défenseurs), Dario (attaquant).

Les buteurs
7 buts : Jairzinho.
4 buts : Pelé.
3 buts : Rivelino.
2 buts : Tostao.
1 but : Carlos Alberto, Clodoaldo et Gerson.

Les passeurs
6 passes : Pelé.
4 passes : Tostao.
3 passes : Rivelino.
2 passes : Gerson.
1 passe : Jairzinho et Paulo César.

L'Équipe

Ligue 1

Confusion chez les confinés

À l'arrêt forcé depuis la mi-mars, tous les acteurs de la L1 ne vivent pas la situation de la même manière. Un joueur, un entraîneur et un président racontent leur étrange période.

Texte **Christophe Larcher** et **Thomas Simon**

Thomasson « Ce satané virus renforce mon amour pour le jeu »

Le milieu de terrain de Strasbourg vit un confinement actif et introspectif.

Son quotidien

« J'ai appris la belote »

« Je suis confiné à Bourg-Saint-Maurice *(Savoie)* dans la maison de mon enfance. Je m'y trouvais quand le confinement a été déclenché car le club nous avait donné quelques jours de repos. Nous sommes cinq personnes, dont ma mère et ma copine Nahid. Chaque jour, je lis *L'Équipe* sur mon ordinateur. En revanche, je suis beaucoup moins les infos sur la pandémie. Une fois par jour, ça suffit. Ça ne sert à rien d'écouter des gens qui parlent sans savoir. On est tellement dans l'inconnu. Je n'ai vraiment pas le temps de m'ennuyer. On organise des tournois de ping-pong, de volley et de pétanque. Je viens aussi d'apprendre à jouer à la belote, ça me plaît beaucoup. Côté distraction, j'ai apprécié la série *Validé (Canal +)* consacrée au rap français et le film *Prisoners (avec Hugh Jackman et Jake Gyllenhaal)*. Je lis aussi des biographies, dont celle du fondateur de Nike, Philip Knight. J'ai adoré celles de Tony Parker (*Au-delà de tous mes rêves,* avec David Loriot) et de Zinédine Zidane *(par Frédéric Hermel)*. Lui je pensais bien le connaître mais j'ai appris des choses sur ses débuts difficiles au Real, ses liens familiaux, son caractère méfiant… »

Son entretien physique

« En meilleure forme que pendant la saison »

« J'ai mis en place une journée type. Je me lève plus tard que d'habitude, vers 10 heures,et j'enchaîne par un footing à jeun, de trente à quarante-cinq minutes, sur les sentiers alentour, dans la forêt. Nous sommes à 900 m d'altitude, c'est bon pour le souffle et les globules rouges. J'avoue que je dépasse parfois le kilomètre autorisé, mais je ne croise personne. J'enchaîne par un brunch en terrasse, c'est agréable car, depuis un mois, le temps est magnifique. En fin d'après-midi, je consacre une heure au renforcement musculaire. Au début, je me rentrais pas mal dedans mais j'ai levé un peu le pied depuis une semaine. Je suis en contact avec le club pour le suivi physique. C'est paradoxal, après plus d'un mois sans match, je me sens en meilleure forme que pendant la saison. Mon corps réagit très bien aux efforts, il bénéficie de la phase de récupération forcée. Comme j'ai beaucoup joué cette saison *(29 matches, toutes compétitions confondues)*, il ne pouvait pas se régénérer totalement. Côté alimentation, je mange moins car mon corps a, de fait, besoin de moins de carburant. Mais, comme je n'ai pas une morphologie à grossir, je me fais quelques plaisirs. Pour Pâques, il y a eu du chocolat… »

Son rapport au football

« La voix du coach me manque »

« Cette période si particulière me pousse à réfléchir. Depuis une dizaine d'années, je vis pour le foot, c'est ma passion. Et, là, j'en suis privé ! La voix du coach *(Thierry Laurey)* me manque, les échanges avec Dimitri Liénard et Ludovic Ajorque, mes voisins de vestiaire, aussi, tout comme le plaisir de s'entraîner. Cette crise me sort de mon cocon de footballeur professionnel et me fait réaliser combien j'aime mon métier. Je réfléchis beaucoup, je fais un point sur moi-même. Ce satané virus renforce mon amour pour le jeu. Je n'ai que vingt-six

Bertrand Desprez/L'Équipe

Activité.
Confiné à Bourg-Saint-Maurice, en Savoie, Adrien Thomasson fait des exercices de renforcement musculaire une heure par jour pour se maintenir en forme.

ans, mais cette inactivité me pousse à cogiter sur mon après-carrière. C'est certain, je resterai dans ce milieu, comme entraîneur ou directeur sportif. En revanche, regarder des matches à la télé ne me manque pas. Je n'aime pas revoir les rencontres dont je connais le résultat.
Fin mars, j'ai juste visionné le France-Brésil du Mondial 86 sur la chaîne L'Équipe. J'ai été surpris par le manque de rythme et de dimension athlétique. En revanche, sur le plan technique, c'était du haut niveau. Jean Tigana m'a impressionné. »

Le retour à la compétition

« Le huis clos comme un sacrifice »

« Comme je suis de nature positive et active, je ne ressens pas de coup de blues. Je me sens capable de tenir encore un mois, surtout qu'il y a la perspective de rejouer vers la mi-juin. Il faudra reprendre l'entraînement trois-quatre semaines avant car, ensuite, le rythme va être élevé, à raison d'un match tous les trois jours jusqu'à la fin juillet. Strasbourg est classé en milieu de tableau *(11e avec un match en moins)* mais nous allons affronter des adversaires qui ont des objectifs. Il n'y aura pas de matches de rodage. L'idée de jouer à huis clos me rend triste car nous pratiquons ce sport pour donner des émotions aux supporters. Ce sera un sacrifice, mais j'y suis prêt pour assurer l'équité sportive et la fin du Championnat. Bien entendu, la reprise dépend de la situation sanitaire. Si l'État décide de tout arrêter pour la sécurité de tous les citoyens, il faudra l'accepter. »

La solidarité des sportifs

« 1000 euros pour mon maillot »

« J'ai répondu à l'initiative de Cyril Dumoulin *(gardien international de handball)*, que j'ai connu à Nantes. Il fallait mettre un maillot aux enchères afin de venir en aide au personnel soignant de la région nantaise. Le mien a été acheté 1000 € par Jonas Martin, un ancien coéquipier. Au total, plus de 60 000 € ont été récoltés. Ça me fait plaisir de voir tous les sportifs, connus ou pas du tout, dans le monde entier, qui montrent leur solidarité. Chacun doit participer à l'effort à sa façon. »

L'avenir

« Le mercato va être calme »

« Quand je vois le sort des serveurs, des artistes, des patrons de petites PME et autres qui se retrouvent sans revenus, je les plains. Nous, footballeurs, nous sommes des nantis, avec de l'argent sur notre compte en banque. Beaucoup de joueurs, dont moi, se retrouvent à un an de la fin de leur contrat.
Des négociations avaient été entamées, mais ce serait indécent de dire "je veux partir" ou "je veux prolonger". Tout est à l'arrêt, le sport est mis de côté et c'est normal. D'ailleurs, en raison du manque d'argent, je pense que le prochain mercato va être calme. Tant dans le jeu que dans les statistiques, j'accomplis la meilleure saison de ma carrière. J'atteins ma maturité. Quand la Ligue 1 a dû s'arrêter, au début, je l'ai mal vécu puis j'ai relativisé. Il sera temps de parler de mon contrat après la reprise de la compétition. Quand le Championnat repartira, tout reprendra son fil, je n'ai pas de doutes là-dessus. » **C. L.**

Instagram adrien_thomasson26

Der Zakarian
« Certains ont un peu le blues »

Le coach de Montpellier passe beaucoup de temps à s'interroger et – un peu moins – à se projeter.

Fataliste. L'entraîneur du MHSC a du mal à envisager la fin de saison.

Christophe Négrel/L'Équipe - DR

« Le football, on y pensera plus tard. » Michel Der Zakarian l'a mis en suspens. Avant, il y avait le foot et, le plus souvent uniquement lui, ce dictateur du temps et dévoreur des mondes qui ne sont pas les siens. Aujourd'hui, le technicien doit composer avec cette suspension temporelle. Une période qui procure bien d'autres frustrations. « On devait fêter l'anniversaire de mon fils fin mars, mes deux enfants sont d'ailleurs de mars, mais on n'a pas pu le faire avec eux, raconte l'entraîneur de Montpellier. Bon, avec le foot, on était rarement avec eux car je ne suis pas disponible. On est toujours sur la brèche. Quand la saison est en cours, c'est difficile. Mais, même là, dans une période d'arrêt forcé, on ne peut pas... Ma fille est sur Nantes, mon fils à Paris. On maintient le lien par téléphone. Même s'ils sont grands maintenant, on a envie de les voir. Tous les jours on leur parle, ça fait énormément de bien. »

Les liens téléphoniques tissent les toiles de journées qui se répètent au ralenti. « Je ne suis pas en relation quotidienne avec mon président mais on s'appelle une fois par semaine, minimum. Les joueurs, je les appelle également

« Comme c'est parti, ce sera compliqué de terminer le Championnat. »

tous une fois pour voir comment ils vont, si la famille va bien aussi. Ils vont bien, ils ont le moral aussi, même si certains ont un peu le blues, ont envie de reprendre. La situation perdure. Comme c'est parti, ce sera compliqué de terminer le Championnat. La priorité, aujourd'hui, est la santé. Comme tout le monde, on subit les événements, on est obligés d'attendre... »

BOULETTES ARMÉNIENNES, RENFO' ET LOUIS DE FUNÈS

Der Zakarian trouve une issue dans la réflexion. Sur son métier et son milieu : « Je ne sais pas comment va évoluer le foot, mais peut-être qu'on va revenir à des normes plus classiques, comme lorsque j'étais joueur, par exemple. Je ne sais pas... Je m'interroge. Peut-être que ça arrivera. On verra... Au niveau économique, beaucoup de personnes seront en difficulté, beaucoup d'entreprises également. Pas que dans le foot, partout. » Sur la condition humaine et ses précipices : « Dans tous les domaines, ça va trop vite. On veut aller trop vite, répète-t-il. C'est bien beau toutes les nouveautés, la technologie qui va très vite. Aujourd'hui, c'est ce virus, peut-être que demain ce sera autre chose. Quand je vois tout ce qu'on balance dans la mer, partout sur la Terre, la pollution... À un moment donné, les choses se remettent dans l'ordre. » Il se pose des questions mais n'a pas les réponses. Il a la lucidité de dire qu'il ne sait pas

Relation.
Michel Der Zakarian n'a évidemment pas coupé les ponts avec son président Laurent Nicollin, qu'il a au téléphone au moins une fois par semaine.

et ce n'est pas si courant dans une période où les incertitudes devraient suggérer davantage de réserve. « C'est la première fois qu'on vit un moment, une situation comme on est en train de vivre. Mais je pense que c'était encore plus compliqué pendant la guerre. Ce devait être terrible et ça n'a rien à voir. Là, en tant que citoyen, on doit juste rester chez nous, patienter, pour se protéger et protéger les autres. » À plusieurs reprises, le coach du MHSC cherche ses mots, les présente, puis semble les reprendre, pour les laisser en suspension. Mais

Les supporters ne veulent pas d'« un simulacre »

La semaine dernière, quarante-cinq groupes de supporters ont dit « non à une reprise prématurée et à huis clos » du football professionnel français. En parallèle de leurs actions de solidarité menées en faveur du personnel soignant, notamment, ces associations estiment qu'il est « urgent d'attendre » alors que le pays traverse une crise sanitaire considérable. « Il y a plusieurs choses, précise Romain Gaudin, porte-parole de la Brigade Loire, principal groupe de supporters du FC Nantes. La première est de dire que le contexte fait qu'on n'aurait pas dû entendre certains discours, comme aller au chevet du football pour sauver des clubs, reprendre à tout prix. La deuxième est de dire que cette situation est liée à une trop grosse importance des droits télé dans les budgets des clubs. Pour faire rentrer cet argent, ils sont prêts à fermer les yeux sur tout le reste et là, en l'occurrence, sur un contexte sanitaire très compliqué. » Florian Brunet, porte-parole des Ultramarines Bordeaux 87, autre groupe signataire, appuie le propos : « Ce manque de pudeur des dirigeants français qui font des plans sur la comète à tort et à travers alors que la situation sanitaire est désastreuse, c'est indécent. Des gens meurent, d'autres perdent tout. Et eux sont en train d'essayer de sauver leurs fesses, tous, à cause d'un système qu'ils ont choisi. Quand la gamelle était bonne, tout le monde croquait allègrement. Maintenant qu'il n'y a plus de gamelle... on ne va pas pleurer pour eux. » Troisième et dernier point principal abordé dans le communiqué, « l'importance primordiale du public, poursuit le capo du groupe nantais. Dans leurs réflexions, ils doivent prendre ça en compte. Même si on n'est pas dupes et qu'on sait que les matches vont reprendre dans un premier temps à huis clos. » Ce foot professionnel sans supporters, ni spectateurs, « n'a plus aucun sens, ajoute Brunet. On ne veut pas d'un simulacre de football. Vous avez inventé un système qui n'est pas capable de résister à une crise, c'est votre problème, mais ce que vous vendez là, on n'en veut pas ». Et ils appellent les instances à « penser l'avenir » et à « profiter de ce temps de pause et de confinement pour se repenser ». ⓕⓕ **T. S.**

Revendications.
Dans leur communiqué, les groupes de supporters mettent en avant, entre autres, qu'un match sans spectateurs « n'a plus aucun sens ».

Nicolas Luttiau/L'Équipe - Stéphane Mantey/L'Équipe

il insiste. « Il faut s'interroger sur nos comportements... » Le silence reprend sa place. « J'en discute avec ma femme. » Elle partage son quotidien et ses pensées, sa pleine disponibilité et ses activités, culinaires – « j'ai fait des boulettes arméniennes, on les a préparées et je les ai mises à la plancha » – et sportives – « une fois par jour, on fait du travail de renfo' ensemble ». À intervalle régulier, en début de matinée, il prend l'air ailleurs, seul, et change temporairement de décor. « Je suis dans un petit village en dehors du centre de Montpellier et, derrière chez moi, il y a l'étang de l'or... Il n'y a personne, je vais courir une petite heure et je rentre. » D'autres occupations, plus ou moins répétées, suivent. « Je nettoie aussi un peu la piscine, j'enlève les feuilles, un peu toutes les merdouilles. Sinon, je bouquine, je regarde de vieux films, ceux avec Louis de Funès, au moins je rigole, ça permet de s'aérer l'esprit. Et puis je visionne des vidéos de joueurs sur l'ordinateur... Mon directeur sportif me cite des noms et je regarde les joueurs qui pourraient éventuellement m'intéresser pour le futur à Montpellier. » Déclassé au rang des préoccupations qui ne sont plus prioritaires, le football s'est écarté mais reste présent car il y aura un après. **T. S.**

« Je regarde de vieux films, avec Louis de Funès. »

Olivier Delcourt
« Le mieux possible, pas le plus vite possible »

Le président de Dijon prône la patience et la prudence pour la reprise de la L1. Et s'interroge aussi sur l'après...

« Êtes-vous inquiet ?

Je ne vais pas dire que je ne le suis pas. Les rares fois où je suis sorti, j'ai essayé de tout respecter mais je n'étais pas serein. Oui, je peux être inquiet, avoir certaines peurs. Celui qui dit que ça ne lui fait rien est un inconscient ou un imbécile. Il faut respecter toutes les mesures qui sont prises.

Et en tant que président, êtes-vous inquiet pour votre club ?

Aujourd'hui, pas du tout. Bien sûr, je m'en soucie. Mais ce phénomène est mondial. On est tous au même niveau, les clubs, les entreprises. Il n'y a pas de raisons qu'on ne trouve pas de solutions pour repartir. Les clubs qui étaient en bonne santé s'en sortiront, ce sera peut-être plus compliqué pour ceux qui étaient déjà dans la difficulté. Je souhaite qu'on reparte tous le mieux possible. Mais pas le plus vite possible. Laissons le temps au temps. Vouloir aller trop vite, on pourrait le regretter.

Le DFCO est en bonne santé ?

Oui. C'est un club qui, financièrement, se porte plutôt bien. On a toujours une gestion de bon père de famille. On ne dépense pas l'argent qu'on n'a pas. Et, lorsqu'on a eu des années un peu exceptionnelles, on a mis de côté. Mais, dans le foot, on sait que ça peut aller très vite ; une année difficile sportivement, des recrues qui ne vont pas... Ce Covid-19, nul ne pouvait l'imaginer. Mais on se relèvera tous ensemble, en étant solidaires, y compris les clubs de foot. Il faut arrêter de penser chacun de son côté, qu'on soit uni et qu'on donne une bonne image.

Donc pas de souci, vous dormez bien la nuit ?

Je dors très bien. Le club, comme mon entreprise spécialisée dans les travaux ferroviaires qui travaille pour la SNCF et qui est d'astreinte pour des travaux d'urgence, tiennent très bien la route financièrement. Heureusement, car quand vous avez ça qui vous tombe dessus... Après, c'est sûr que si la situation durait six mois, un an, deux ans, ce serait plus que compliqué. Mais bon, je ne l'imagine pas, même s'il faudra être patient car les effets seront durables.

Que pensez-vous d'une possible reprise de la L1 le 17 juin ?

C'est évoqué, mais les décisions ne sont pas prises. Les choses évoluent au jour le jour. Un calendrier a été défini et c'est une très bonne initiative d'avoir une date de reprise pour la saison prochaine *(NDLR : le dimanche 23 août)* et de partir à l'envers. Pour l'actuelle, la date de reprise évoluera en fonction du virus. Ça n'empêche pas d'envisager des scénarios en mettant des dates *(3 juin ou 17 juin)*. Mais ça peut être plus tard aussi, ou pas du tout. Maintenant, on sait tous que la reprise, si elle doit avoir lieu, se fera à huis clos. Ça ne fait pas rêver grand monde, les joueurs, moi, tous les amoureux du foot. Et puis vouloir finir à tout prix avec un match tous les trois jours, à un rythme soutenu, avec des risques de blessures importants, enclencher une nouvelle saison dans la foulée...

Ce n'est pas raisonnable ?

Honnêtement, ça me semble compliqué. Des discussions sont actuellement en cours, on verra. Il y a quand même des sports où les saisons sont carrément arrêtées.

Votre point de vue est minoritaire chez les présidents de L1 ?

Peu importe, chacun a le sien. Comme le président de Brest *(Denis Le Saint)*, qui a dit que pour lui la saison était terminée. Aujourd'hui, je ne dis pas ça. Mais je dis que les possibilités qu'elle s'achève plus vite que prévu augmentent de jour en jour.

Vous pensez davantage à la prochaine saison qu'à l'actuelle ?

Est-ce qu'il ne vaut mieux pas privilégier le futur Championnat dans de bonnes conditions, en sachant que cette saison est de toute façon déjà très largement perturbée ? Après, je ne crache pas dans la soupe non plus. Les droits télé sont importants. Pour un club comme Dijon, c'est 50 % de notre budget.

« Finir à tout prix, avec un match tous les trois jours, ça me semble compliqué. »

Alex Martin/L'Équipe

Philosophe.
Le président du DFCO espère que le monde du football se servira de cette épreuve pour continuer à grandir et rester uni.

DR

Au club, vous travaillez activement sur la saison prochaine ?

Pour l'instant, c'est en stand-by complet. On ne sait pas si la saison reprendra, et, si elle reprend, comment elle se terminera. Pour nous, il y avait quand même l'incertitude du maintien *(Dijon est 16e)*. Le coach, je l'ai au téléphone tous les deux-trois jours. La cellule de recrutement continue de regarder quelques vidéos, je pense. Mais, en ce moment, tout est à l'arrêt.

Et vous le comprenez ?

Oui. Comment voulez-vous anticiper des choses que vous ne connaissez pas ? On ne sait pas de quoi l'avenir sera fait. Le mercato va sûrement être décalé. Quand ? Sur quelle durée ? On ne sait pas. Et puis la fin du Championnat, c'est quand ? Fin du mois de juillet ? Ça veut dire prolonger des joueurs en prêt, ceux en fin de contrat ? Mais on fait comment ? Il y a beaucoup de questions et pas de réponses. On y travaille tous. Au fur et à mesure, on va trouver les réponses et les solutions. Mais tant que la maladie est là… On aimerait retrouver le stade, le public, notre équipe sur le terrain. Mais, pour l'instant, il est juste urgent d'attendre…

Certains joueurs de votre effectif vous ont fait part d'inquiétudes sur le plan salarial, contractuel ?

Je n'ai pas eu de questions là-dessus, ni d'inquiétudes. Les joueurs sont chez eux, leur souci principal est la santé de leurs proches, de leur famille. Certains sont seuls, ce n'est pas simple. Ils sont tous au chômage partiel. Ils avaient l'habitude de me voir tous les jours, ils savent qu'ils peuvent compter sur moi comme je peux compter sur eux. C'est important cette proximité.

« J'espère que la solidarité perdurera. »

Vos employés, salariés, staff, joueurs, vous manquent ?

Bien sûr qu'ils me manquent. Le téléphone ne remplace pas le contact physique. Chaque semaine, j'appelle tous les salariés du club, les joueurs, le staff, pour prendre des nouvelles. Ils vont tous bien, certains trouvent le temps long, mais ils sont en bonne santé et c'est le principal. J'ai hâte de les retrouver, mais j'ai surtout hâte qu'on arrive à vaincre ce sale virus.

Pensez-vous que l'après sera différent de l'avant dans le football professionnel ?

Je le souhaite. J'espère que la solidarité perdurera et qu'on n'oubliera jamais cette période.

Le football ne doit plus fonctionner de la même façon ?

Il doit continuer à grandir. On doit tous ensemble continuer à grandir et se servir de ce qui se passe, se serrer les coudes et être uni.

Ce sont ses excès financiers qui ont rendu le football d'élite si fragile ?

C'est le modèle économique du football qui est comme ça aujourd'hui. Il y a des droits télé importants, c'est une chance et, en même temps, ce n'en est pas une. Parce que quand vous bâtissez tout sur un modèle économique et qu'il se passe un imprévu, ça peut se compliquer. Certains avaient un peu anticipé les droits télé de la saison prochaine et ça peut poser quelques soucis. C'est comme quand vous prévoyez de finir dans les cinq premiers et que vous terminez quinzième, ça peut faire mal.

Cette période doit-elle être mise à profit pour repenser ce système économique ?

La période qu'on traverse tous nous servira. Il faut voir un côté positif dans les épreuves, s'en servir pour ne pas reproduire les mêmes erreurs, et repartir ensemble d'un bon pied. » **T. S.**

Un calendrier en sprint massif

Finir, absolument finir cette saison stoppée le 13 mars à cause du surgissement d'un maudit virus… Clubs et LFP se sont entendus la semaine passée pour reprendre la compétition courant juin, l'option du mardi 16 (L2) et du mercredi 17 (L1) tenant la corde. L'idée du 3 juin reste envisagée mais les délais semblent trop courts. Comme il reste dix journées, la clôture des Championnats interviendrait le 25 juillet, à raison d'un match tous les trois jours. Il resterait ensuite une semaine pour finaliser play-offs et barrages. La finale de Coupe de la Ligue PSG-OL est programmée le 27 juin ; celle de Coupe de France, PSG-ASSE, samedi 11 juillet. L'incertitude (classement final, relégations, accessions) demeure si, pour des raisons sanitaires et de sécurité publique, L1 et L2 ne pouvaient aller à terme. La reprise pour l'exercice 2020-21 est fixée au 23 août, deux semaines plus tard que la date originelle. Ce calendrier dépendra aussi des décisions de l'UEFA au sujet des derniers tours de C1 et Ligue Europa. **C. L**

Florian Maurice

La bonne recrue rennaise

Celui qui s'est forgé une solide réputation dans le recrutement s'en va au Stade Rennais pour endosser ce costard de directeur sportif qu'il ambitionnait à Lyon. Texte **Cédric Chapuis**

Ils sont nombreux à louer sa passion, sa fidélité, son humilité et son éthique de travail. Nombreux, aussi, à s'étonner d'employer le passé pour évoquer son parcours à l'OL. Nombreux, enfin, à ignorer jusqu'à ces derniers jours où s'écrirait l'avenir de Florian Maurice, alors que *L'Équipe* l'annonçait en partance pour le Stade Rennais depuis plus de trois semaines. Il faut dire que ce Gone pur jus, né il y a quarante-six ans à Sainte-Foy-lès-Lyon, sait cultiver sa discrétion légendaire, malgré ses onze ans d'ancienneté à la tête de la cellule de recrutement du club rhodanien. « Ce n'est pas quelqu'un qui apparaît dans les médias sans arrêt, mais il fait un boulot pas possible, dans l'ombre, décrit Armand Garrido, ancien formateur, puis recruteur à l'OL. Il avale des kilomètres, en voiture comme en avion, pour voir des matches, analyse des heures de vidéos... Il n'est pas souvent à la maison, c'est un travail très astreignant. » Qui le conduit à observer, en moyenne, plus de 200 matches par an aux quatre coins de l'Europe, d'un tournoi U16 à une rencontre de Ligue des champions. Parce qu'il ne veut rien rater. Et parce qu'il adore ça, aussi. « Il mérite d'être connu et reconnu à sa juste valeur, estime Gérard Bonneau, un autre ancien recruteur lyonnais aujourd'hui au Servette de Genève. Il a très vite compris que ce n'est pas parce qu'on a été un grand joueur qu'on sera un grand recruteur, entraîneur ou autre. Quoi qu'on fasse dans la vie, il faut du travail. Et lui, c'est un travailleur acharné, mais aussi un passionné. Il passe son temps à regarder des matches, des joueurs... Quand il est dans l'avion, il ne dort pas, il ouvre son ordinateur et il regarde des matches. Il est infernal ! »

Divorce.
La nomination l'été dernier de Juninho au poste de directeur sportif a rendu inéluctable la séparation entre le président de l'OL Jean-Michel Aulas (à gauche) et Florian Maurice.

« C'EST UNE ENCYCLOPÉDIE CE TYPE ! »

Au départ, en 2009, Florian Maurice était à la tête d'une cellule qui totalisait... un membre. Puis son équipe s'est étoffée au fil du temps, tout comme sa réputation et son influence au sein du club où il avait été formé, avant d'y inscrire plus de 50 buts entre 1992 et 1997. « Ce n'était pas l'avant-centre le plus rapide, ni le plus costaud, mais c'est souvent lui qui passait devant les défenseurs, rappelle son ancien partenaire à Lyon, puis à Marseille, Éric Roy. Parce qu'il sentait le jeu, il anticipait tout. C'est un trait de personnalité qu'il a conservé et qui lui sert toujours. » « L'anticipation, c'est sa principale qualité, confirme Yvan Le Mée, agent de Martin Terrier ou Ferland Mendy. Les joueurs qu'il a pris ces dernières années étaient suivis par beaucoup de clubs, mais il est allé plus vite que les autres. » Au point de devenir, dans le milieu, une référence à son poste. « Quand tu parles de n'importe quel joueur avec lui, il maîtrise son sujet, apprécie un proche du vestiaire lyonnais. Il est impressionnant, c'est une encyclopédie ce type ! Il est extrêmement compétent, il traîne sur tous les terrains, connaît tous les Championnats... Il est au parfum de tout, et possède un vrai réseau à l'échelle européenne. » Qui lui a permis, en vrac, d'attirer Dejan Lovren, Memphis Depay, Mariano Diaz, mais aussi Ferland Mendy, Tanguy Ndombele ou Jeff Reine-Adélaïde. Avec un taux d'échec très faible, même si la première saison d'un de ses derniers coups de cœur, Joachim Andersen, a pu faire grincer quelques dents.

L'AMBIGUÏTÉ DE SA POSITION À L'OL.

« Chaque fois qu'il m'a parlé d'un joueur, il a tapé juste », appréciait Bruno Genesio en février 2019, quelques jours après que Jean-Michel Aulas eut placé Florian Maurice dans la lumière après une victoire face au PSG en Championnat au cours de laquelle Léo

Alex Martin/L'Équipe

Alex Martin/L'Équipe

Pointure.
Les onze années à prospecter pour l'Olympique Lyonnais ont fait de l'ancien attaquant international une référence dans le milieu.

Dubois, Jason Denayer et Moussa Dembélé avaient brillé : « Quand on engage trois recrues de ce niveau-là, qui réussissent systématiquement dans les grands matches, vous pouvez vous dire que celui qui les a recrutés et qui fait pratiquement office de directeur sportif est un super recruteur. » Un hommage sincère, teinté a posteriori d'une certaine maladresse de la part du boss. Recruteur audacieux, directeur sportif officieux, Maurice a longtemps attendu sa promotion. Elle n'est jamais venue, puisqu'une autre figure historique, Juninho en l'occurrence, a été intronisée en grande pompe l'été dernier. « Flo travaillait déjà comme un directeur sportif à Lyon, l'ambiguïté vient de là, souffle Gérard Bonneau. Parce que c'est un directeur sportif ! Il maîtrise tous les aspects du poste. Sa capacité, c'est d'aller chercher des talents, jeunes ou moins jeunes, qui vont apporter quelque chose au club sur le plan sportif mais aussi financier. Il a rapidement eu toute la panoplie. » « Mais, quand tu fais partie des meubles, on a parfois tendance à aller chercher ailleurs ce qu'on a sous la main », regrette Éric Roy. L'intéressé, lui, avait fait bonne figure lors d'une des ses rares apparitions médiatiques, il y a quelques semaines sur BFM Lyon : « On ne peut pas toujours être sur la même longueur d'onde, mais, pour l'instant, ça se passe plutôt très bien. » Dans les faits, son champ d'action, son influence – et son ego, malgré tout – avaient pourtant bel et bien été impactés par l'arrivée de l'ancienne idole brésilienne de Gerland. « Ça l'a peut-être heurté, blessé, lâche-t-on dans l'entourage du club. Parce qu'il est quand même ambitieux et qu'en termes de compétences pures… Il semblait plus de taille à affronter ce rôle, il a beaucoup plus d'expérience que Juninho. Le président a pris ses distances, alors qu'après dix ans dans un club, tu as quand même envie d'évoluer. »

« Chaque fois qu'il m'a parlé d'un joueur, il a tapé juste. »

Bruno Genesio, entraîneur de l'OL de 2015 à 2019

LE CADEAU D'ADIEU D'AULAS

Ce ne sera donc pas à Lyon, mais à Rennes, dans un projet naissant et avec des moyens (un peu) moins ronflants que Florian Maurice devra faire ses preuves. Pour de bon. Ceux qui l'ont côtoyé ont peu de doutes sur sa réussite future. « Il est fait pour ça », assure-t-on en coulisses. Travailleur humble et malin, le futur homme fort du club breton devrait aussi faire apprécier une facette plus méconnue de sa personnalité. « Il a un caractère entraînant, on a envie de travailler avec lui et pour lui, s'enflamme Armand Garrido. Ceux qui le côtoient croient en lui et ont confiance en lui. Oui, c'est un vrai leader ! » Un leader parfois « surprenant » pour ceux qui ne connaissent que la face émergée de l'iceberg Maurice, selon Gérard Bonneau : « Il sait être directif, déterminé. Il a toujours eu du caractère, qu'il ne montre pas par la voix, mais par les actes. Il a observé, écouté, et il a appris les rouages du métier. Flo, il n'a pas besoin de crier ni de se faire voir, ou d'aller trente-cinq fois à la télé : lui va au charbon et les résultats suivent. » La raison pour laquelle, sans doute, Jean-Michel Aulas lui a adressé ce message d'adieu, en forme d'épitaphe, dans les colonnes du *Progrès* : « Pour lui, j'avais imaginé Paris, Barcelone ou autre. C'est Rennes. Il faudra espérer pour lui que Rennes devienne un très grand club. »

C'est peu dire que la crise sanitaire unique vécue par la planète entière a des incidences majeures dans tous les pans de l'activité humaine, y compris bien évidemment le football. Très vite, la décision de reporter l'Euro d'une année est apparue comme une évidence. Pour dégager des dates afin de pouvoir éventuellement terminer les compétitions en cours (Championnats et Coupes d'Europe, notamment) mais aussi parce que tout indique qu'il était hautement improbable qu'il puisse tout simplement se tenir. Il n'empêche, aussi évidente et sage que soit cette décision, elle n'est pas sans conséquences pour un certain nombre d'acteurs du ballon rond. Avec plus ou moins de bonheur. Si certains peuvent clairement regretter ce décalage d'une année, d'autres ne voient peut-être pas ça d'un si mauvais œil. Petite revue de détail de ceux qui peuvent se réjouir et de ceux qui peuvent maudire ces nouvelles dates de l'Euro : du 11 juin au 11 juillet 2021.

Les gagnants

Les **Pays-Bas**, du délai pour soigner

C'était la grande hype de la saison dernière. Les Pays-Bas par-ci, l'Ajax Amsterdam par-là, le plus beau jeu d'Europe, la nostalgie des années Cruyff, et on en oublie certainement. C'est ainsi avec les Néerlandais, il y a toujours une mystique qui les escorte, entre magie et nostalgie. Grands absents des deux dernières phases finales internationales (Euro 2016 et Mondial 2018), les Bataves étaient revenus en force l'an passé et s'annonçaient comme des prétendants très crédibles à cet Euro 2020. Mais, ces derniers mois, la belle orange mécanique semblait s'être enrayée entre la longue blessure de Depay *(voir par ailleurs)*, la saison plus compliquée de l'Ajax et les difficultés rencontrées par les deux grands exilés, Frenkie de Jong au Barça et Matthijs de Ligt à la Juve.
En clair, les Pays-Bas naviguaient en eaux plus troubles. Et il y a fort à parier que cette année supplémentaire pour préparer la seule compétition remportée par le pays (en 1988) peut finalement servir les intérêts de Ronald Koeman, le sélectionneur de cette équipe tellement séduisante que l'on a envie de la voir au maximum de son potentiel en phase finale.

Franck Faugère/L'Équipe

Rallonge.
Blessé le 16 décembre 2019 aux ligaments croisés du genou gauche, le Néerlandais Memphis Depay envisage désormais plus sereinement sa participation au rendez-vous continental de 2021.

Euro 2020

À qui profite le **report ?**

L'Euro 2020 aura donc lieu en 2021, quasiment aux mêmes dates. Un ajournement qui fait les affaires de certains et qui en contrarie d'autres.

Texte **Dave Appadoo**

Erling Haaland, du temps pour progresser

Il y a quelques semaines à peine, on n'en avait que pour cet Erling Braut Haaland qui pulvérisait tous les temps de passage en ringardisant presque Kylian Mbappé himself. Mais voilà, avant même d'être mis au repos forcé par le confinement quasi général, le jeune attaquant norvégien du Borussia Dortmund avait quelque peu perdu de sa superbe et de ce sentiment que même un mur ne suffirait pas à le stopper. Muet contre Fribourg, puis à Mönchengladbach, le prodige de 19 ans fut même fantomatique face au PSG (0-2) lors du huitième de finale retour disputé à huis clos au Parc des Princes le 11 mars dernier. Évidemment, personne ne dira que « EBH » est rentré dans le rang. Mais il est bien possible que le natif de Leeds ait besoin de souffler et de digérer sa folle ascension éclair. Le temps aussi sans doute d'étoffer encore un peu son jeu, qui est désormais scruté à la loupe. Bien entendu, la Norvège n'a pas encore composté son billet pour l'Euro (barrage à disputer face à la Serbie), mais cette année supplémentaire pourrait lui permettre d'être encore plus dangereux en compagnie de l'autre joyau scandinave, Martin Odegaard, actuellement prêté par le Real Madrid à la Real Sociedad. Oui, si les deux continuent de progresser à cette vitesse, en juin 2021, la Norvège pourrait être l'une des équipes à suivre…

Ces derniers mois, la belle orange mécanique semblait s'être enrayée.

Les **Bleus**, du sursis pour se requinquer

On n'ira pas jusqu'à dire qu'une fois de plus Didier Deschamps a convoqué son légendaire félidé de compagnie. La situation mondiale est trop critique pour évoquer cela. Mais, si l'on reste sur un plan strictement sportif, franchement cette saison ressemblait à un long chemin de croix pour un certain nombre

Attente.
Cristiano Ronaldo espérait disputer cet été son cinquième Euro. Ce n'est que partie remise... si le physique suit.

d'internationaux tricolores. Entre les longues blessures des uns (Ousmane Dembélé, Paul Pogba, Lucas Hernandez, Moussa Sissoko, Florian Thauvin, N'Golo Kanté...) et la situation compliquée en club pour d'autres (Antoine Griezmann, Corentin Tolisso, Olivier Giroud, Tanguy Ndombele, Thomas Lemar, Alphonse Areola...), « DD » devait commencer à se demander dans quel état il allait récupérer son groupe. Bon, les choses étant ce qu'elles sont, le sélectionneur va pouvoir bénéficier du retour des grands blessés qui auront le temps de redevenir compétitifs, alors que d'autres auront une chance supplémentaire de voir leur situation sportive s'améliorer sensiblement. Assez en tout cas pour arriver sans ambiguïté avec le seul statut qui sied à des champions du monde : celui de favori.

Les **grands blessés**, des mois pour revenir

C'est tout le paradoxe de la situation actuelle : certaines graves blessures vont être « soulagées » par un terrible virus. Qui l'eût cru ? En effet, cette saison, quelques illustres stars du ballon rond ont été mises hors jeu à la suite de très grosses blessures qui mettaient en péril leur participation à l'Euro (le Néerlandais Memphis Depay, l'Anglais Marcus Rashford, voire son compatriote Harry Kane) quand elles ne les avaient pas carrément mis hors de combat. On pense tout particulièrement à l'attaquant français Ousmane Dembélé.

Touché en février à la cuisse droite, le jeune Barcelonais (22 ans) avait vu le terrible verdict tomber : rupture du tendon proximal du biceps fémoral. Soit six mois d'arrêt après l'opération qui avait eu lieu dans la foulée. Bien sûr, compte tenu de sa fragilité persistante, il faudra croiser les doigts et quelques orteils pour qu'il n'y ait pas de rechute au mauvais moment. Mais avec le changement de calendrier, le champion du monde peut encore rêver de conquérir l'Europe. Et ses rivaux compagnons d'infirmerie de l'en empêcher.

Deschamps devait se demander dans quel état il allait récupérer son groupe.

Franck Faugère/L'Équipe

Les perdants

Les **Diables Rouges**, patienter pour se venger

Ils ronchonnaient encore un peu sur cette demi-finale de Coupe du monde perdue face aux Bleus (0-1) le 10 juillet 2018. Oui, la Belgique avait envie d'en découdre, de prendre sa revanche et de glaner enfin ce premier titre international qui semble promis à cette génération dorée. Sauf que l'heure tourne et que certains éléments majeurs de cette formation ne sont plus tout jeunes. Vincent Kompany a passé la main, Jan Vertonghen et Toby Alderweireld ont allègrement dépassé la trentaine, tout comme Axel Witsel et Dries Mertens. Disons-le, certains commencent à faire leur âge. Surtout, compte tenu des incertitudes planant sur la France, les Pays-Bas, l'Angleterre ou même l'Allemagne encore en reconstruction, les Diables Rouges faisaient quasiment office de premiers favoris au titre. En sera-t-il de même dans un an ?

Les **vétérans**, s'entretenir pour figurer

C'est une famille désormais incapable de voir bien au-delà de la saison en cours. Oui, passé l'âge de 33 ou 34 ans, il est difficile de se projeter très loin, faute de savoir à quel moment le déclin pointera le bout de sa truffe. Même pour le meilleur d'entre eux, Cristiano Ronaldo, dont les quelques difficultés avec la Juve interrogent forcément un peu. Car à l'Euro, l'an prochain, le quintuple Ballon d'Or *France Football* facturera 36 ans. Olivier Giroud, lui, n'aura pas encore soufflé ses 35 ans, mais les difficultés de plus en plus grandes qui escortent ses saisons instillent forcément le doute sur sa capacité à être présent pour ce qui devait être son dernier grand rendez-vous avec l'équipe de France. Si sa victime en finale du Mondial, Luka Modric, devrait être de la partie, le Ballon d'Or 2018 n'est plus le somptueux footballeur d'il y a deux ans. Alors qu'en sera-t-il la saison prochaine quand il s'avancera vers ses 36 printemps ? Oui, pour tout ce petit monde et bien d'autres, le report de l'Euro figure forcément un challenge très périlleux dans la compétition la plus difficile du monde : le match face au temps.

L'an prochain, Cristiano Ronaldo facturera 36 ans.

Le nouveau **Mondial des clubs**, repousser pour engranger

Gianni Infantino se gratte le crâne. Pas seulement à cause des révélations indiquant que le président de la FIFA aurait cherché à obtenir des informations concernant Michel Platini et Sepp Blatter juste avant d'annoncer sa candidature à l'automne 2015. Mais parce que le report de l'Euro repousse de facto sa dernière grande idée : un Mondial des clubs à 24 équipes (au lieu de 7 actuellement) qui devait se dérouler à Shanghai du 17 juin au 4 juillet 2021. Une véritable machine à cash pour le dirigeant italo-suisse qui tablait même sur des revenus à hauteur de presque 50 milliards d'euros. Et avec la Coupe du monde au Qatar en 2022, cela pourrait repousser très loin le dernier joujou de l'instance mondiale du football.

L'**Euro féminin 2021**, décaler pour exister

C'est sans doute le gros coup dur de ce report : celui de l'Euro féminin, qui devait se dérouler en Angleterre du 7 juillet au 1er août 2021. Tout porte à croire que la compétition sera déplacée en 2022, vraisemblablement à la même période puisque le Mondial des hommes se jouera du 21 novembre au 18 décembre. Il n'empêche, pour un football encore en développement et dont la vitrine principale reste les compétitions internationales (Mondial, Euro et JO), ces reports sont autant de freins à l'essor de la discipline, qui a besoin d'enchaîner les gros événements pour ne pas laisser le soufflé retomber. ⓕ **D. A.**

Mbappé Un impact sur les négociations ?

Dans le casse-tête du calendrier du foot mondial, celui du PSG comporte un volet supplémentaire : les négociations avec Kylian Mbappé. Le club de la capitale ne cache pas sa volonté farouche de prolonger son attaquant sous contrat jusqu'en juin 2022. D'abord, pour s'inscrire dans la durée avec son jeune prodige, mais aussi pour ne pas se trouver sous pression la saison prochaine à un an du terme de son contrat. De son côté, Mbappé souhaitait voir comment la saison actuelle du PSG allait tourner pour prendre sa décision, lui qui est notamment convoité par le Real Madrid. Or, la crise actuelle pourrait avoir une réelle incidence sur le rythme des négociations. Si celles-ci devaient se prolonger dans le courant de la saison prochaine, Paris, qui avait fait savoir qu'il ne souhaitait pas que son joyau (tout comme Neymar d'ailleurs) participe aux JO, devrait peut-être revoir sa position car c'est Mbappé qui serait alors en position de force dans son avant-dernière année de contrat. Et qui pourrait peut-être alors négocier l'une de ses envies majeures : participer aux Jeux de Tokyo, du 23 juillet au 8 août 2021. ⓕ **D. A.**

Interrogation. Sous contrat jusqu'en 2022, Kylian Mbappé souhaitait s'appuyer sur l'exercice 2019-20 pour décider de son avenir.

Franck Faugère/L'Équipe

Le jour où…

Jérémy Ménez

« J'aurais pu être moins con »

Il a joué à Monaco, Rome, Paris, Milan, mais aussi en Turquie et au Mexique. Aujourd'hui au Paris FC, en Ligue 2, l'ancien attaquant international s'est replongé dans une carrière riche de souvenirs.

Texte **Olivier Bossard**

Le jour où… **vous devenez le plus jeune pro du football français**

« J'ai 16 ans, je suis au centre de formation de Sochaux. Le jour de la signature *(NDLR : en mars 2004),* je pars au stade Bonal avec mes parents et mon frère. Mon agent est là aussi. C'est un jour particulier, j'entre dans la cour des grands. Quand tu intègres le centre de formation, tu n'es pas conscient que tu peux faire carrière. Et puis, tu es éloigné de tes parents, tu mûris plus vite que les autres. Cette signature est une vraie fierté. Toute ma famille est contente, surtout qu'à l'école, ce n'était pas trop ça. Mais je sais aussi que le plus dur arrive. »

Le jour où… **un joueur vous subjugue**

« Il y en a plusieurs. Mais je vais dire Francesco Totti. J'arrive à la Roma à 21 ans *(en 2008),* je vois Francesco Totti, le joueur que je regardais à *L'Équipe du Dimanche*, le roi de la Ville éternelle. Je découvre quelqu'un de très classe humainement, de très simple. Il m'aimait beaucoup et m'a pris sous son aile, ses parents aussi. On nourrissait une vraie relation. Il me faisait trop rire. Il m'a tout de suite mis à l'aise, c'était quelqu'un de très ouvert. On jouait tout le temps au poker avec l'équipe. Et au foot, il voyait que je touchais un peu, il aimait bien jouer avec moi. Sur le terrain, il était très impressionnant. Il te mettait des remises en une touche, des frappes, il n'y avait que lui qui possédait ce style de jeu. Je n'oublie pas, non plus, Zlatan, Thiago Silva ou Verratti. »

Le jour où… **vous recevez une offre improbable**

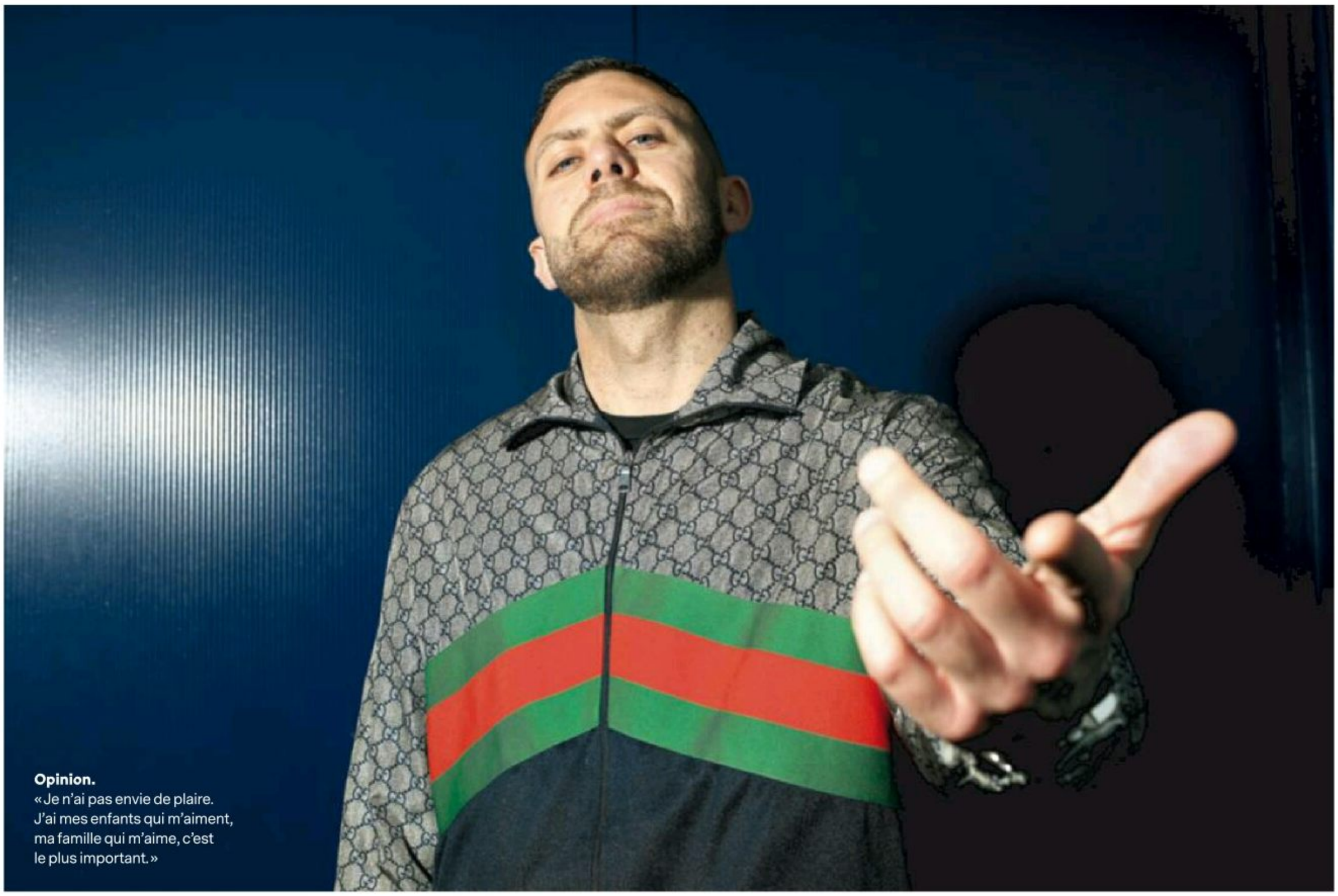
« De Manchester United, quand j'avais 16 ans. Alex Ferguson était venu chez mes parents pour me voir. Ensuite, je suis parti là-bas avec mon frère. Il nous a invités pour nous montrer comment tout se passait sur place. On a vu un match, un entraînement et il nous a fait une proposition. Ç'a été dur de refuser, mais c'était le mieux à faire. À l'époque, quelques jeunes étaient partis tôt à l'étranger et s'étaient cassé la gueule. Je préférais la sécurité et être auprès des miens. »

Le jour où… **l'arbitre Tony Chapron vous fracasse dans son bouquin**

« Il y a des joueurs qui ne comprennent rien, et Jérémy Ménez est de ceux-là », dans Enfin libre !*)* « *(Ironique.)* C'est bien, au moins, j'apparais dans un livre. Je sais reconnaître mes erreurs, mais beaucoup d'arbitres sont devenus arrogants. Même mon père ne s'adressait pas à moi comme certains arbitres ont pu le faire. Ils ont de la chance, on ne peut pas les entendre. Peut-être que je suis émotif, mais parfois, ils te parlent comme à des chiens. Je n'ai pas peur de le dire. C'est trop facile de toujours parler des joueurs. S'ils prenaient le temps d'écouter, d'échanger, s'ils avaient plus de tact, ça irait. À un moment donné, il faut savoir se remettre en question. Je ne suis pas le premier à dire ça. »

Novice. 19 novembre 2004, Monaco-Sochaux (1-3, 15e journée de Ligue 1), le jeune Jérémy Ménez (17 ans) ouvre le score pour les Doubistes et inscrit là son premier but en Championnat de France.

Bruno Fablet/L'Équipe



Opinion.
« Je n'ai pas envie de plaire. J'ai mes enfants qui m'aiment, ma famille qui m'aime, c'est le plus important. »

Le jour où… **vous en avez eu marre qu'on parle de votre image de bad boy**

« Tout le temps. Ce n'est pas que ça me saoule, mais ce sont toujours les mêmes choses qui reviennent et qui sont souvent fausses. Après, je peux comprendre que, de l'extérieur, on puisse penser que je laisse transparaître des choses. Mais, encore une fois, on juge sans me connaître. Il peut m'arriver de ne pas aimer un mec sans le connaître, mais ce n'est pas pour autant que je vais aller crier sur tous les toits que c'est un con. Je n'ai pas envie de plaire. J'ai mes enfants qui m'aiment, ma famille qui m'aime, c'est le plus important. Finalement, je m'en fous. Mais peut-être que c'est moi qui ai donné le bâton pour me faire battre. Je ne sais pas. »

Le jour où… **vous marquez trois buts en sept minutes**

« Un souvenir de fou. C'était mon soir. Avec Sochaux contre Bordeaux *(le 22 janvier 2005, 22e journée de L1, 4-0)*. La grosse équipe en plus. Ils jouent à dix. Le premier, c'est une frappe croisée du gauche un peu déviée. Le deuxième, on me met le ballon dans la profondeur, je contrôle et je croise du droit. Le troisième, c'est une pichenette. C'est la première et dernière fois que j'ai planté un triplé. Derrière, je savais qu'on m'attendrait au tournant. J'avais seulement 17 ans. Par la suite, il y a eu plein de papiers. À cette époque-là, j'étais très timide, je préférais être dans mon coin, tranquille. La starification, ce n'est pas mon truc. Mais je veux bien marquer à nouveau un triplé. »

« Totti voyait que je touchais un peu, il aimait bien jouer avec moi. »

Le jour où… **un coach vous a marqué**

« J'aime beaucoup Carlo Ancelotti. J'adore son côté humain. C'est limite plus important que la tactique. Quand tu sais gérer un groupe, que tu l'as avec toi, t'as tout gagné. Lui, il a ça. Quand Ancelotti vient à tes barbecues, discute avec tout le monde et commence à chanter devant tout le groupe, c'est beau. Il existe une frontière avec lui, il reste le coach, mais il sait la faire glisser. Et toi, t'as pas envie de la dépasser. J'ai adoré travailler avec lui. »

Le jour où… **vous perdez un morceau d'oreille sur un terrain**

« Ah ça… Contre Lorient, avec Bordeaux *(le 3 août 2016)*. C'était le premier match amical, je fais un sombrero sur un joueur *(Didier Ndong)*, il me rattrape, je tombe, il marche sur mon oreille et l'écrase. Une douleur… Ça pissait le sang. Mon oreille pendait. Finalement, je pars à l'hôpital, on me recoud. Mon aventure avec Bordeaux ne partait déjà pas très bien. »

Le jour où… **le foot vous a saoulé**

« Pendant deux ans, à partir de Bordeaux *(2016)*. J'étais là sans être là. J'avais des problèmes dans ma vie privée. Je n'avais plus le goût au travail.

Alain Mounic/L'Équipe

Décisif.
12 mai 2013, Lyon - Paris-SG (0-1, 36e journée de Ligue 1). Jérémy Ménez trompe Anthony Lopes et offre le premier titre de champion de France aux dirigeants qataris du PSG.

J'en avais marre du monde du foot, des gens faux, des mecs qui font semblant d'être amis... Moi, ça, je ne pouvais plus. Mes performances étaient nulles et je perdais mon temps. Mais au bout d'un moment, tu te dis : "Éclate-toi, les autres, t'en n'as rien à cirer. Quand tout sera terminé, il sera trop tard." »

Le jour où... **vous décidez de partir au Mexique**

« J'étais à Antalyaspor *(L1 turque en 2017-18)*. Le club ne nous payait plus. Je voulais partir. Il y a eu cette offre, je me suis dit que partir loin pouvait me faire du bien. J'avais l'exemple de Gignac qui marchait super bien *(aux Tigres UANL)*. Le Club América me voulait, et c'était vraiment un club de fou *(il s'engage le 5 janvier 2018)*. Finalement, même si je me suis blessé *(une rupture des ligaments croisés le 7 juillet 2018)*, j'ai kiffé mon expérience, les joueurs, la mentalité. Le foot est très fort là-bas. »

Le jour où... **un entraîneur vous a passé une soufflante**

« Guy Lacombe à Sochaux m'a bien engueulé *(2004)*. Il faisait ça pour mon bien. Il venait souvent voir les jeunes et moi, j'étais nul, je ne foutais pas grand-chose. Il a remarqué que je m'ennuyais et il a dit à mes coaches qu'il fallait que je vienne vite avec les pros. Guy Lacombe était un sanguin. J'ai pris des grosses soufflantes. Mais il m'a beaucoup apporté. »

Le jour où... **la presse a été trop sévère avec vous**

« Très souvent. Mais j'ai peut-être aussi aidé la presse à être méchante avec moi. J'aurais pu être un peu plus ouvert, moins con. Parfois, j'ai été con, avec mon caractère de con. Je me suis fermé à des gens alors qu'ils ne m'avaient peut-être pas fait de mal. J'ai horreur de l'injustice et j'ai lu plein de choses fausses sur moi. Mais la presse fait juste son travail, c'est comme ça. Moi, je sais qui je suis. C'est le principal. »

Le jour où... **David Beckham a fait votre éloge**

« S'il avait réussi à se canaliser un peu plus, il aurait été l'un des cinq meilleurs joueurs du monde. »

« Ça m'a fait très plaisir. Surtout venant d'un mec comme lui, qui a tout connu, qui a joué avec les meilleurs joueurs du monde. Qu'il sorte ça, c'est beau. Encore une fois, ça ferme un peu la bouche à ceux qui ne parlent que de mon caractère. Beckham est tellement accessible... *(Les deux joueurs ont évolué ensemble au PSG de janvier à juin 2013.)* Souvent, les plus grands sont les plus simples. Il venait à nos barbecues, il a tout fait avec nous. Le top du top. »

« Quand Ancelotti vient à tes barbecues, c'est beau. »

Le jour où... **vous acceptez de signer en Ligue 2**

« J'avais décidé de rentrer du Mexique, quitte à arrêter. Je voulais être près de mes enfants. J'avais des propositions en MLS, au Qatar, bien plus importantes en termes de salaire, mais je ne me sentais pas de repartir loin. Et le Paris FC est arrivé. Je rencontre le président *(Pierre Ferracci)*, je réfléchis plusieurs jours et je décide d'y aller *(en septembre 2019)*. C'est un beau défi. Et puis, je suis à Paris, à côté de mes enfants, tout est réuni. Je suis très content d'avoir fait ce choix. J'avais envie de retrouver mon niveau, physique, mental, tout simplement. Au début, ç'a été dur, mais aujourd'hui je me sens bien. Je retrouve le footballeur Jérémy Ménez. »

Le jour où... **le football a failli vous faire pleurer**

« J'ai du mal à lâcher des larmes. Pourtant, je peux avoir un côté sensible. De là à pleurer pour une défaite, non. Mais ce que j'ai ressenti l'année où on est champions avec Paris pour la première fois *(2013)* reste quand même unique. Ç'a été comme une délivrance. On gagne le titre à Lyon, où je marque *(12 mai 2013, succès 1-0 lors de la 36e journée)*. Au coup de sifflet final, tu cours partout, tu te dis : "Enfin !" C'était magnifique. Mais je n'ai pas pleuré. »

Le jour... **que vous aimeriez oublier**

« Oublier, c'est un grand mot. Ça voudrait dire que j'éprouve des regrets, or, je n'en ai pas. Mais je vais dire le jour où je me fais les croisés au Mexique. Une douleur atroce... J'avais fait une super préparation et, à la dernière seconde d'un match amical, je me fais les croisés et là, j'enchaîne une année sans jouer avec des galères de fou. Je me souviens de l'action : l'adversaire a la balle, fait une passe à son coéquipier, je veux changer de direction, et là, le genou lâche. Je sens tout de suite que c'est grave. Derrière, je rentre en France, je me fais opérer, mais je contracte une infection. Donc, nouvelle opération et des galères pendant cinq, six mois. J'avais repris le goût au travail, le goût de faire des efforts, de jouer au foot. Et, comme par hasard, je me fais les croisés. »

Le jour où... **vous arrêterez le football**

« Je n'ai pas peur de ce jour-là, au contraire. Je kiffe ma vie, je reprends goût au foot, mais je n'aime pas les à-côtés du foot. J'aimerais être footballeur, mais que personne ne me reconnaisse. Le côté positif, c'est qu'on m'arrête moins. Je ne suis plus le Jérémy Ménez du PSG. Ce n'est pas que je n'aime pas, mais je me sens mieux dans l'anonymat. Pour l'instant, je n'y pense pas du tout. J'aurai 33 ans au mois de mai *(le 7)*. Je me sens en forme. Donc, no limit. On verra. Ceux qui flippent sont ceux qui ont besoin de lumière. Ce n'est pas mon cas. » **O. B.**

Alex Martin/L'Équipe

Arrêt.
C'est désormais morne plaine dans les stades des clubs amateurs dont les compétitons ont été officiellement stoppées par la FFF.

Amateurs
La peur du lendemain

La saison est terminée pour 15 000 clubs amateurs et plus de deux millions de licenciés. Avec, pour beaucoup, une crainte : celle de devoir repartir sans ressources après la crise sanitaire. Texte **Frank Simon**

Elle était attendue et même redoutée. La décision, tombée jeudi dernier, n'a surpris personne. La FFF a sonné officiellement la fin des compétitions à partir du National 2 et jusque dans les districts*, le National étant, pour l'instant, épargné, en raison des montées en L2 et du passage au statut pro**. Avec elle, surgit son lot d'inquiétudes et d'incertitudes pour le devenir d'un football amateur en souffrance. Depuis le 12 mars et l'annonce par la Fédération du report des compétitions, rassemblements et entraînements, la base de la pyramide du football français – 15 000 clubs et plus de deux millions de licenciés – tremblait au quotidien pour son avenir immédiat. Dès le 1er avril, quelques clubs (Bergerac Périgord, le FC Marmande 47, le Stade Montois, le FCE Mérignac Arlac et le FC PE2M) s'étaient d'ailleurs fendus d'un courrier adressé à l'instance fédérale pour réclamer une saison blanche, sans montées ni relégations. Une missive restée sans réponse. Très vite aussi, l'Association Française du Football Amateur (AFFA) créée en 2010 et présidée par Éric Thomas, ancien candidat à la présidence de la FFF, s'est manifestée auprès de la FFF***.

UN FONDS D'URGENCE INSUFFISANT

« Nous avons écrit au président de la Fédération à deux reprises pour demander une saison blanche, explique ce dernier. Sans réponse. Aujourd'hui, nous comptons plus de deux mille signatures de soutien, un chiffre qui augmente chaque jour. Notre crainte, c'est celle d'une catastrophe économique et sociale. L'écosystème du football amateur est très fragile. Quatre mille clubs ont déjà disparu lors des quatre dernières saisons. On a le sentiment qu'il n'y a aucune reconnaissance de la part de la Fédération. Pourtant, le foot pro ne peut pas vivre sans le foot amateur. Nos clubs sont asphyxiés, et beaucoup vont certainement s'arrêter. Pourtant, chaque saison, le foot amateur génère 150 M€. Mais on ne nous renvoie pas d'argent ! Après cette crise, il faudra revenir à une gestion plus respectueuse et transparente de notre football. On parle d'un fonds d'urgence de 12 à 15 M€ pour 15 000 clubs quand la Fédération française de rugby propose 35 M€ pour ses 1 900 clubs. La FFF ne peut pas allouer trois fois moins d'aide pour huit fois plus de clubs ! »

DES RÉPERCUSSIONS SOCIALES

À Saint-Priest, dans la banlieue de Lyon, Patrick Gonzalez, le président du club qui évoluait en National 2** cette saison, peste évidemment contre la décision rendue, lui qui figurait au premier rang des soutiens de l'AFFA : « Ici, on est 650 personnes, dont 550 licenciés et une trentaine d'équipes engagées. Au moment où les Championnats ont été arrêtés, nous étions quatorzièmes sur seize. Le président Le Graët a décidé de s'en tenir au dernier classement au lieu d'annoncer une saison blanche.

«Nos clubs sont asphyxiés et beaucoup vont certainement s'arrêter.»

Éric Thomas, président de l'Association Française du Football amateur

L'institution va être attaquée, moi en tête. Il y a des enjeux économiques et sociaux avec des conséquences terribles ! Sur le plan budgétaire, il va nous manquer 200 000 €. Nos partenaires doivent préserver leurs sociétés et sauvegarder des emplois. Du coup, on repartira avec un budget anémié, avec moins de joueurs, moins de moyens. Et il ne faut pas oublier les répercussions dans la ville : le club est très ancré dans le tissu social. Un club comme le nôtre, c'est une vraie entreprise, avec vingt salariés fixes pour le faire fonctionner. Nos frais de déplacement nous coûtent une blinde ! À notre niveau, on a tous les inconvénients d'un club amateur et aucun avantage d'un club pro. Il n'y a pas de droits télé, par exemple… Malgré tout, la saison prochaine, on a décidé de ne pas augmenter les cotisations. »

SUBVENTIONS, COTISATIONS, MÉCÉNAT…

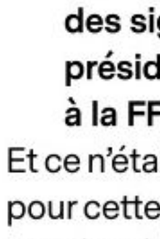
Alors, quelles solutions s'offriront à ces milliers de clubs, à l'issue du déconfinement total dans quelques mois, quand l'activité sportive aura à nouveau été autorisée ? Qu'est-ce qui pourra sauver ceux déjà durement éprouvés entre amendes et frais de déplacement qui ont grevé leurs budgets ? La majorité espère que les subventions municipales seront maintenues. Mais ils n'ont aucune certitude, ni promesses à ce sujet. Beaucoup espèrent pouvoir fonctionner en augmentant les cotisations et les licences. D'autres rêvent d'un mécénat engagé afin de les aider à lutter contre les difficultés qui surgiront forcément lors de l'exercice 2020-21. Certains devront peut-être se regrouper pour lutter sur le plan économique. On devrait donc voir surgir de nombreuses « ententes sportives » notamment en zones rurales, afin de maintenir l'activité, surtout chez les plus jeunes. La solidarité, constatée en ces temps de crise, devrait encore jouer, pour quelque temps du moins. D'ores et déjà, beaucoup de clubs ont tiré un trait, la mort dans l'âme, sur les tournois de printemps et de début d'été, les loteries et fêtes de fin de saison mais aussi les finales de districts et de ligues qui auraient apporté un revenu supplémentaire, sans parler des buvettes qui génèrent une trésorerie appréciable quand reviennent les beaux jours. Bref, la peur du lendemain ne quitte plus le football amateur, pourtant ciment social d'une France meurtrie et qui aura bien besoin de se réinventer dans quelques mois. **F. S.**

**Les classements sont fixés selon le quotient nombre de points obtenus / nombre de matches joués afin de neutraliser l'effet des matches reportés et les descentes sont limitées à une par poule.*
***Les quatre clubs promus en National sont : le SC Bastia, le FC Sète, le Stade Briochin et le FC Annecy.*
****Les quatre propositions de l'AFFA : annulation pure et simple du premier prélèvement automatique sur les licences, pour tous les clubs amateurs ; mise en œuvre d'un fonds de secours et d'urgence en faveur du football amateur d'au moins 300 M€ ; création d'une vraie Ligue du football amateur (alter ego de la LFP) disposant d'un budget autonome ; organisation, dès que possible, dans toutes les ligues, des « États généraux du football ».*

Descente.
Vincent Juaneda et Mérignac Arlac (en vert), devant Brendan Lebas de la réserve de Bordeaux, risque la relégation en Régionaux 1.

Jean-Jacques Darroman
« Un profond sentiment d'injustice »

Le président du FCE Mérignac Arlac (National 3), qui devrait être relégué, s'inquiète pour la santé économique de son club.



« Quels dangers guettent un club comme le vôtre, qui évolue en National 3 ?
Nous sommes le club le plus important en Nouvelle-Aquitaine, avec 870 licenciés et 43 équipes engagées, pour un budget de 550 000 €. Compte tenu de la crise sanitaire qui dure, je m'interroge : va-t-on conserver ou perdre nos sponsors la saison prochaine ? Les entreprises qui nous accompagnaient devront faire des arbitrages ; naturellement, elles soutiendront leurs salariés. Je le sais, nous allons souffrir.

Quelle(s) solution(s) alors pour survivre ?
Nous allons certainement être amenés à légèrement augmenter le tarif des licences. C'est le seul moyen de s'en sortir. On n'aura probablement pas d'autres ressources. Heureusement, nous avons de bonnes relations avec le maire de Mérignac qui nous a assurés de son soutien. On espère que la subvention ne sera pas réduite…

Le 1er avril, vous aviez fait partie des signataires – avec cinq autres présidents – d'un courrier adressé à la FFF réclamant une saison blanche…
Et ce n'était pas un poisson d'avril. On militait pour cette solution. Au pire, pour qu'il n'y ait pas de relégation. On n'a pas été écoutés.

Justement, quelles sont les premières conséquences de cette décision de fixer les classements en l'état ?
Malheureusement, sur le plan sportif, nous sommes relégués *(NDLR : il restait neuf matches à disputer et Mérignac Arlac étai ttreizième sur quatorze équipes).*
Nous ressentons un profond sentiment d'injustice, notre coach ne décolère pas.
En National 3, nous étions compensés pour nos déplacements à hauteur de 15 000 €.
En Régionaux 1, nous ne toucherons plus rien. Par ailleurs, nous espérions dégager 30 000 € en fin de saison entre les tournois et les finales de District.
Ce ne sera plus le cas… » **F. S.**

FCE Mérignac Arlac

Incertitudes. « C'est la période la plus improbable de ma présidence, la plus difficile aussi tant il est impossible de se projeter au milieu de cette guerre sanitaire », confie Bernard Laporte-Fray.

Les combats de « BLF »

Bernard Laporte-Fray, aux commandes du Pau FC, leader d'un National à l'arrêt, est aussi président de deux EHPAD.

À Pau, l'hiver avait pris les contours d'un rêve : un huitième de finale en Coupe de France et une prise de pouvoir en National. Le printemps promettait d'être intense avec le sprint final pour une inédite accession en Ligue 2, rêve absolu de Bernard Laporte-Fray depuis son arrivée à la tête du Pau FC en 1995. Intense, il l'est, mais sur un autre terrain. La loge présidentielle du Nouste Camp est désertée depuis plusieurs semaines, les bureaux silencieux. Le stress, ce n'est plus de sa place en tribune que Laporte-Fray l'affronte mais à domicile en cette période de confinement. Surtout, ce n'est plus de football dont il s'agit mais d'une question de vie et de mort. L'autre vie professionnelle de Bernard Laporte-Fray est aussi une question de présidence : celle de deux EHPAD. Avec la crise sanitaire, c'est un sommet de responsabilités. À distance, il doit veiller à tout et surtout à la santé et morale de ses 147 pensionnaires et de son personnel. « Le football est le cadet de mes soucis », glisse-t-il.

Il sait les dégâts causés par le COVID-19, s'inquiète également de ce qui pourrait se passer là où les services de réanimation sont moins bien lotis, comme au Sénégal, son second pays où il s'était installé à la fin des années 2000. La disparition de Pape Diouf fut déjà un choc. Un tourbillon de sentiments forcément pour celui qui depuis vingt-cinq ans se bat pour inscrire son club sur la carte du football pro. « C'est la période la plus improbable de ma présidence, la plus difficile aussi tant il est impossible de se projeter au milieu de cette guerre sanitaire », résume-t-il.

« JE CROYAIS AVOIR TOUT CONNU À LA PRÉSIDENCE… »

Mais, si le football est au second plan, il ne laisse pas sans préoccupation, prix à payer d'une saison aboutie avec une première place qui pourrait être synonyme d'accession. Le Championnat est toujours suspendu donc l'avenir est incertain : Ligue 2 ou National. Et l'incertitude empêche de se projeter même si l'état-major du club anticipe déjà les exigences éventuelles en cas d'accession, dont celles du stade. Le parcours réussi en Coupe de France assure le club d'un bilan équilibré en juin. Seulement la suite n'est qu'un point d'interrogation. « On ne sait pas pour quelle compétition il nous faut préparer un budget », glisse Laporte-Fray. En Ligue 2, les droits télé faciliteraient la tâche.

En National, en revanche, il s'attendrait à un casse-tête avec la crise économique. « Les entreprises souffrent. Et les collectivités locales répondront-elles à 100 % de ce qu'elles font aujourd'hui ? »

Du destin du club dépendra aussi l'identité de l'entraîneur : Bruno Irles est en fin de contrat. « Il devrait rester en cas d'accession. Mais il pourrait être sollicité en Ligue 1 ou en Ligue 2 avec un salaire plus conséquent », s'inquiète le dirigeant béarnais. Quant au recrutement, il faudra envisager des plans B dans un club qui avait fait de la filière sénégalaise le secret de sa réussite. Un voyage prévu en janvier avait été reporté au mois d'avril pour cause de Coupe de France et in fine annulé pour cause de crise sanitaire. Désormais les frontières sont fermées. Et Bernard Laporte-Fray de lâcher avec un petit sourire pour tenir : « En vingt-cinq ans, je croyais avoir tout connu à la présidence du Pau FC… » **Grégory Letort**, à Pau

Le Deodic David/Sud Ouest/MAXPPP

Voltigeur.
Saint-Étienne - Brest (1-1), 18 août 2019, 2e journée. L'international gabonais de l'ASSE, Denis Bouanga, inscrit son premier but de la saison à Geoffroy-Guichard, et égalise dans les dernières minutes de jeu face à Brest. Ça méritait bien un beau salto avant pour l'attaquant des Verts.

Y avait d'la joie...

C'était il n'y a pas si longtemps même si ça ressemble à une éternité. En Ligue 1, on célébrait les buts et les buteurs. À chacun son style !

Texte **Laurent Babusiaux**

Jérôme Prévost/L'Équipe

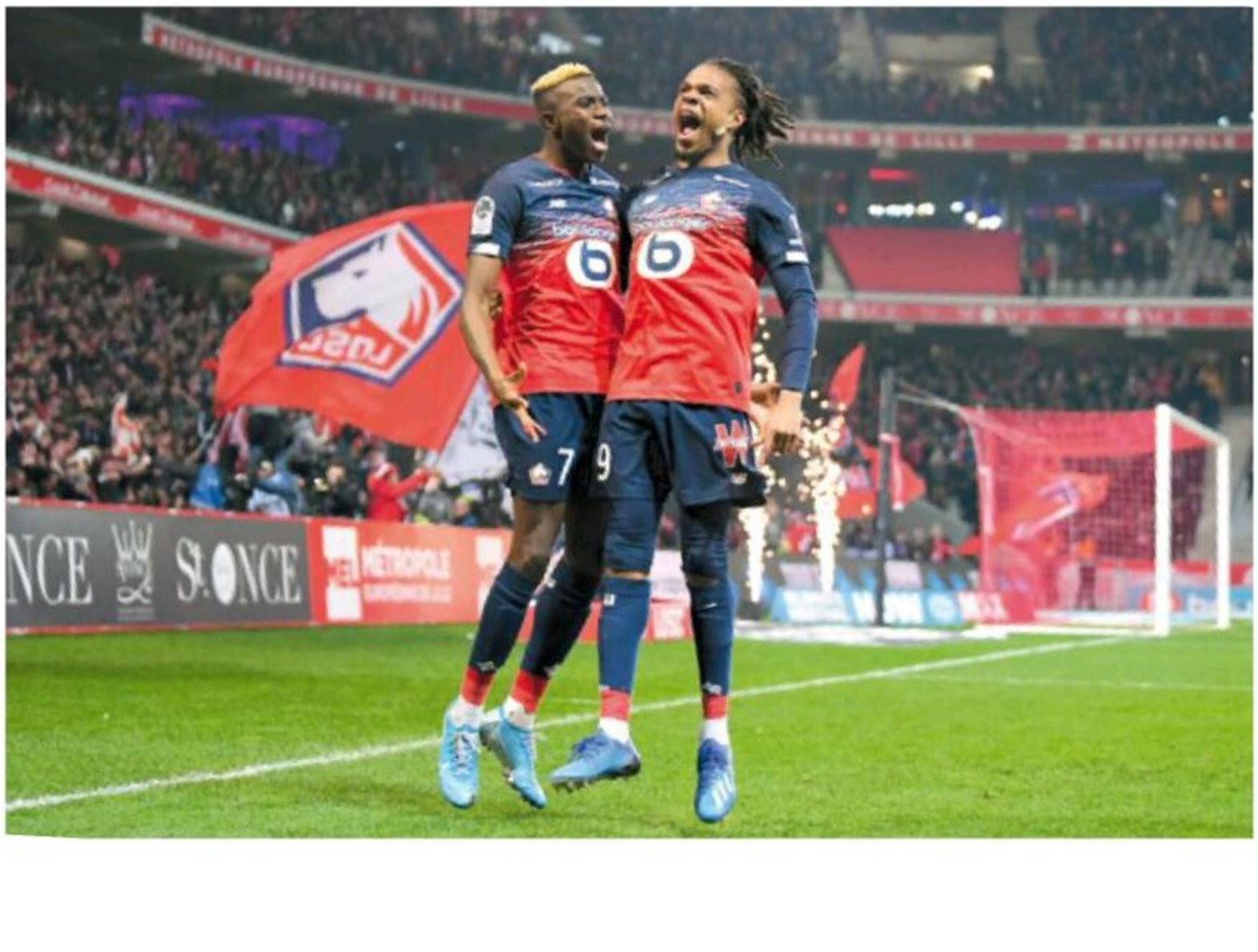
Foi.
Strasbourg-Monaco (2-2), 1er septembre 2019, 4e journée. Arrivé en Principauté l'été dernier, l'Algérien Islam Slimani enchaîne les bonnes performances depuis le début de la saison, avec son compère de l'attaque monégasque, Wissam Ben Yedder. L'ancien joueur de Fenerbahçe inscrit ici un doublé chez les Alsaciensdu Racing et célèbre cette réussite, agenouillé au sol, en effectuant une prière.

Cadeau.
Marseille-Nîmes (3-1), 21 décembre 2019, 19e journée. À trois jours du réveillon, Dimitri Payet joue les Père Noël, bonnet vissé sur la tête, pour les supporters du Vélodrome en marquant le troisième but marseillais. Celui-ci scelle la victoire des siens contre les Crocos de Nîmes et permet à l'OM de conforter sa place de dauphin au classement de L1.

Acrobate.
Amiens - Paris-SG (4-4), 15 février 2020, 25e journée. 40e minute de jeu : l'attaquant amiénois Fousseni Diabaté marque d'un tir croisé du gauche et son équipe mène déjà 3-0 face à l'ogre parisien, leader incontesté de L1. Le Franco-Malien manifeste alors son allégresse en réalisant une belle cabriole. Mais le stade de la Licorne va vite déchanter : le PSG arrachera finalement un nul dans cette rencontre spectaculaire.

Étienne Garnier/L'Équipe - Franck Faugère/L'Équipe - Alexis Réau/L'Équipe

Procuration.
Rennes-Marseille (0-1), 10 janvier 2020, 20e journée. Le défenseur olympien Alvaro Gonzalez, bras levés et poings fermés, n'a pas incrit de but, mais c'est tout comme. En effet, l'OM, par l'intermédiaire de Kevin Strootman, vient de faire le trou au classement en battant son concurrent direct, Rennes, pour la place qualificative en Ligue des champions. On peut lire sur le visage de l'Espagnol à quel point cette victoire sur la pelouse du Roazhon Park est précieuse.



Complices.
Lille-Marseille (1-2), 16 février 2020, 25e journée. Dans cettre rencontre de prestige, devant plus de 47000 spectateurs présents au stade Pierre-Mauroy, les Lillois doivent s'imposer pour monter sur le podium de la L1. Et tout semble bien parti pour la formation nordiste lorsque l'intenable Victor Osimhen (à gauche) ouvre le score et hurle sa joie avec son coéquipier Loïc Rémy. Le Nigérian en est alors à 13 réalisations en 24 apparitions avec le LOSC. Une ivresse de courte durée puisque les Marseillais finiront par s'imposer.

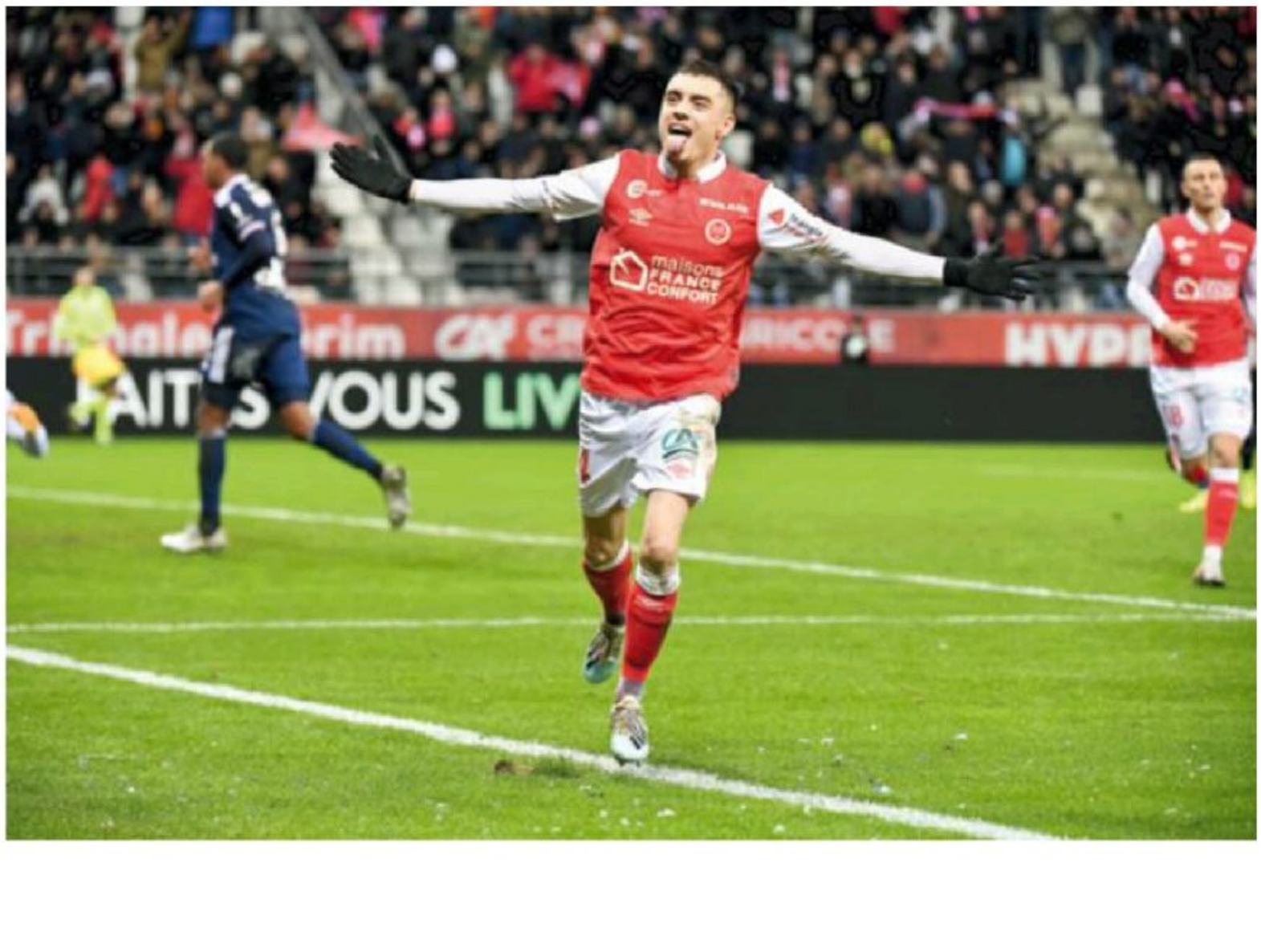
Franck Faugère/L'Équipe - Alexis Réau/L'Équipe

Inséparables.
Montpellier - Paris-SG (1-3), 7 décembre 2019, 17e journée. Malmenés par des Héraulais très bien organisés à la Mosson, les Parisiens ont dû – encore – s'en remettre à leurs deux génies de l'attaque. Auteur d'un magnifique coup franc qui permet au PSG de revenir au score, le Brésilien Neymar a partagé sa joie avec son compère, sur et hors des terrains, Kylian Mbappé. Des gestes dont eux seuls ont le secret et connaissent la signification, mais qui donnent le sourire. Le Français s'illustrera deux minutes plus tard, servi par... Neymar !

Blindé.
Bordeaux-Dijon (2-2), 15 février 2020, 25e journée. Englué dans le ventre mou de la L1, Bordeaux peine à faire le spectacle sur le terrain. Et à domicile, seuls 13 700 spectateurs sont venus assiter au match contre Dijon. Dans ce contexte particulier, où les supporters girondins sont en conflit avec la direction du club, l'attaquant Jimmy Briand, auteur ici du second but bordelais et de sa 99e réalisation en Ligue 1, semble vouloir faire passer un message... malgré sa main placée devant la bouche. L'ancien Rennais, le doigt sur la tempe, possède un mental d'acier.

Alain Mounic/L'Équipe - Romain Perrocheau/L'Équipe

Euphorique.
Nice-Amiens (2-1), 10 août 2019, 1re journée. Nice est accroché à domicile par de vaillants Picards qui viennent d'égaliser à la 81e minute. Les Aiglons poussent, puis trouvent la faille sur un corner et une tête croisée de Dante, leur capitaine, qui délivre les siens au bout du temps additionnel. Exalté, le défenseur brésilien retire son maillot, court sur le terrain, torse nu, félicité par ses partenaires.



Espiègle.
Reims-Lyon (1-1), 21 décembre 2019, 19e journée. Auteur d'un très bon début de saison qui l'a vu s'imposer au Parc des Princes le 25 septembre dernier (2-1), Reims poursuit sur sa lancée. Les Champenois (6es) accueillent l'OL – mal en point au classement (8e) – sans complexe. Et, malgré l'ouverture du score du Lyonnais Lucas Tousart, les Rémois ont vite réagi en égalisant sur penalty grâce à Mathieu Cafaro qui exulte en tirant la langue, tel un enfant qui vient de jouer un mauvais tour à son adversaire du jour.

Frédéric Porcu/L'Équipe - Pierre Lahalle/L'Équipe

Naissance.
Marseille-Lille (2-1), 2 novembre 2019, 12e journée. Pour son premier but de la saison en Championnat, le milieu de terrain marseillais Morgan Sanson a tenu à annoncer au public du Vélodrome qu'il allait à nouveau devenir papa en plaçant le ballon sous son maillot et en mettant son pouce dans la bouche. Une heureuse nouvelle qui s'est accompagnée d'une victoire face au LOSC.

Collectif.
Nîmes-Brest (3-0), 31 août 2019, 4e journée. À Nîmes, l'esprit de groupe et la solidarité l'emportent sur tout le reste. Et c'est donc tout naturellement que lorsque les Crocos ouvrent le score face au promu brestois, par le biais de leur numéro 10 Zinédine Ferhat (au premier plan), tous les joueurs se dirigent vers les tribunes du stade des Costières. Pour communier avec leurs supporters mais également pour montrer que la star ici, c'est avant tout l'équipe.

Stéphane Mantey/L'Équipe - Frédéric Porcu/L'Équipe

Ruben Amorim

Le coach qui valait 10 millions

Début mars, ce technicien portugais de 35 ans est devenu le troisième entraîneur le plus cher de l'histoire du football mondial ! Dingue quand on sait qu'en septembre, il officiait en Troisième Division.

Texte **Rémi Dendani**

De 0 à 10 M€ en 7 mois ! À la « Bourse des entraîneurs », Ruben Amorim a connu une flambée inattendue, et plus encore inédite. Une drôle de trajectoire qui épouse celle de l'un des « trois grands » du pays, le Sporting Portugal. Ce club historique et respecté, qui n'a plus ressenti les saveurs du titre national depuis 2002, est plongé dans une crise sportive et économique inéluctable.

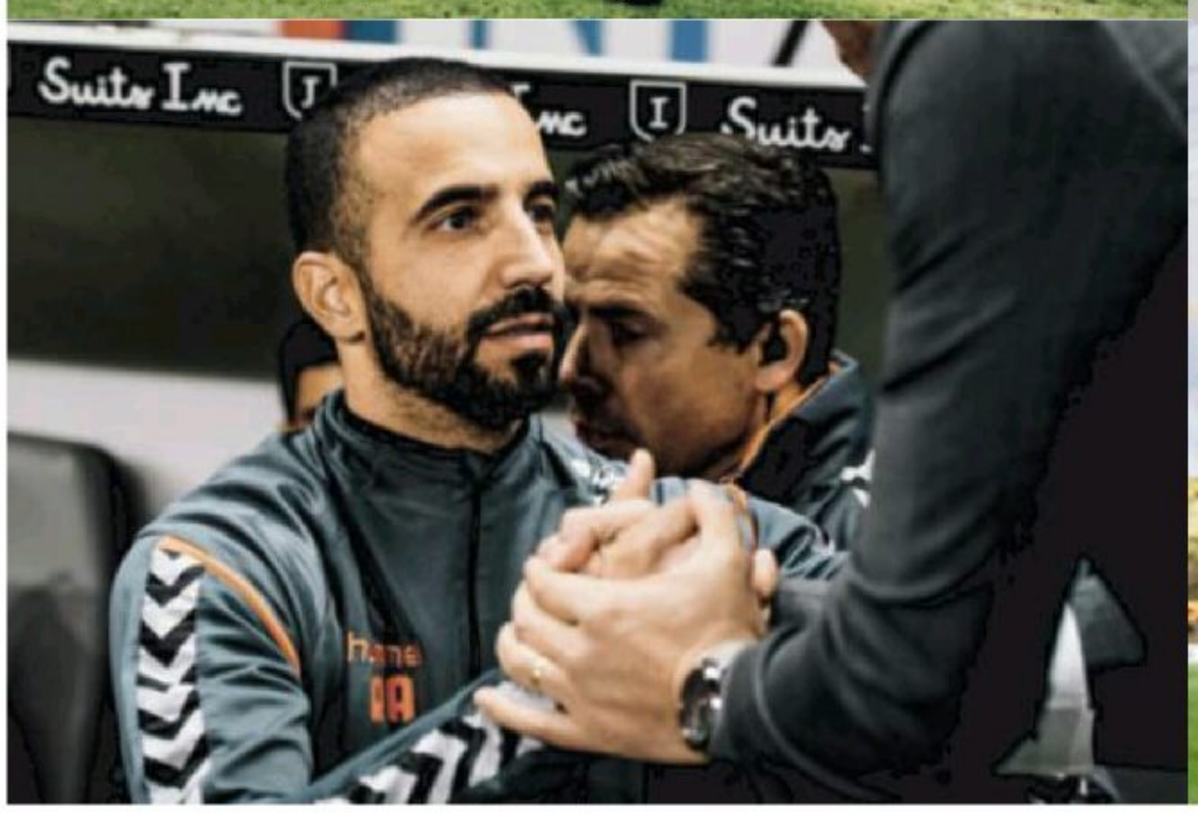
Alors, en dernier recours, après une longue quête nourrie à coups de dizaines d'espoirs déçus et déchus, de montagnes russes, d'échecs, le Sporting a consenti à payer la clause libératoire, fixée à 10 M€, de l'entraîneur qui monte en Liga NOS, la Première Division portugaise. Ce qui vaut aujourd'hui à Amorim d'apparaître à la deuxième ligne des transferts les plus chers de l'histoire du Sporting, joueurs compris, plus que des cracks comme Bruno Fernandes ou Raphinha. Et à l'échelle mondiale, d'être le troisième entraîneur le plus cher de l'histoire après André Villas-Boas (15 M€ en 2011 du FC Porto à Chelsea) et Brendan Rodgers (10,9 M€ en 2019 du Celtic Glasgow à Leicester) si l'on s'en tient aux indemnités de transferts. Une folie pour un coach de… 35 ans !

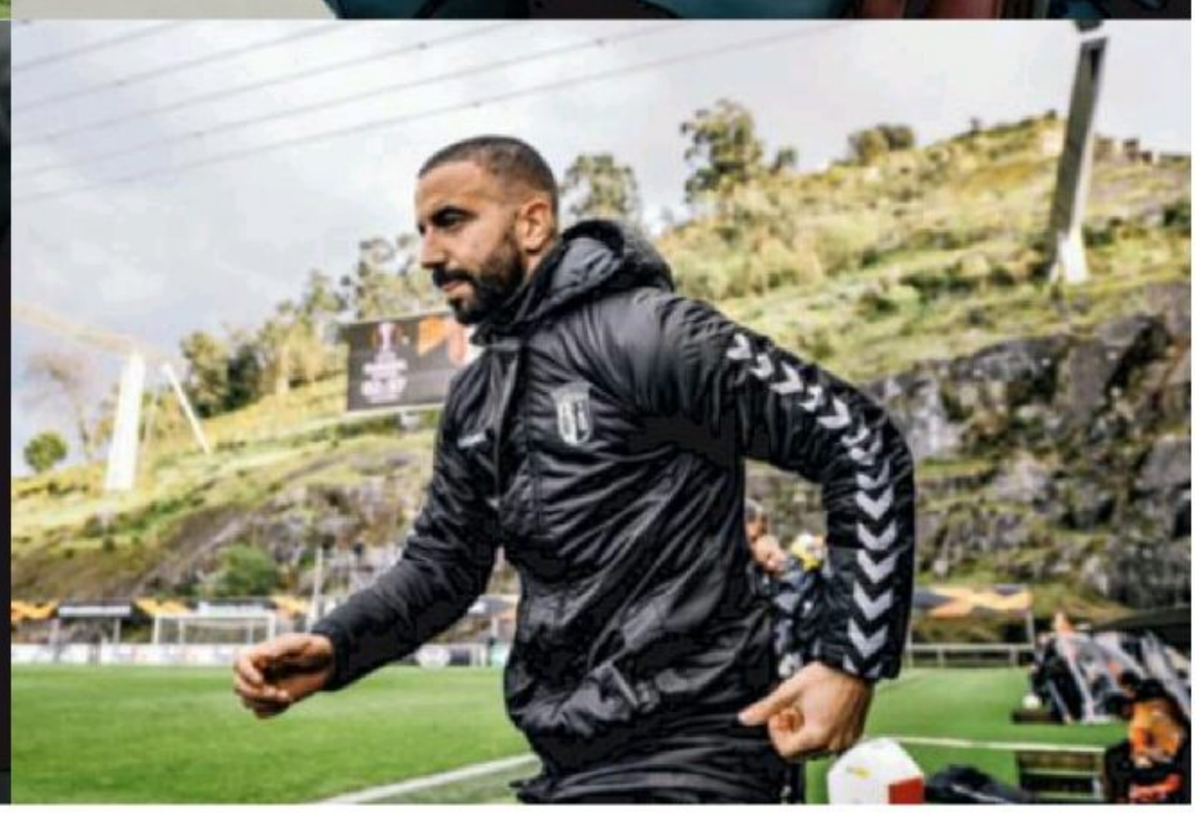
Pourquoi un tel montant ? Parce que la carrière de technicien de Ruben Amorim, ancien milieu de terrain sélectionné pour les Coupes du monde 2010 et 2014, prend la tournure de l'avènement d'un patron. Et qu'il est l'entraîneur qui monte dans un football ayant déjà fourni nombre de références sur le banc, de Mourinho à Villas-Boas en passant par Jorge Jesus.

IL A COMMENCÉ À COACHER EN… AVRIL 2018 !

Sans être un authentique cador, Amorim a pour lui d'avoir effectué une honnête carrière de joueur pro, contrairement à ses collègues précités. Efficace aux abords du rond central pour accomplir toutes sortes de missions défensives, mais clairement pas assez raffiné plus haut sur le terrain pour connaître la lumière (trois titres de champion avec Benfica et 14 sélections, quand même), il a progressivement gagné en sobriété, et pas que d'un point de vue capillaire, délaissant ses cheveux en pics avec du gel pour des cheveux courts taillés au millimètre.

Durant sa carrière principalement portugaise (hormis une escale au Qatar la trentaine passée, à Al-Wakrah lors de la saison 2015-16), il a joué pour Jorge Jesus et avec Pablo Aimar en club,





Ascension.
À Braga, Ruben Amorin a poursuivi son apprentissage express du métier de coach. Ses résultats et la qualité du jeu pratiqué par son équipe lui ont permis de séduire les dirigeants du Sporting.

ainsi que pour Carlos Queiroz et avec Tiago en sélection, avant de quitter les terrains il y a trois ans, en avril 2017. Un an après, il entraîne et fait – bien – jouer Casa Pia, club de Troisième Division basé au nord-est de Lisbonne, et réalise l'exploit de décrocher l'accession dès la première saison. Tout va alors vite, très vite pour le bolide Amorim, mais le contrôle technique manque de le ramener et de le clouer au garage en raison d'un problème de diplômes.

AMENDES, SANCTIONS, ET VENT À BENFICA

En janvier 2019, Amorim et son club écopent de nombreuses sanctions prononcées par le conseil de discipline de la Fédération portugaise de football, dont un retrait de six points (finalement annulé par le tribunal du sport), et un an de suspension des bords de terrain pour le coach. Une interdiction qu'il ne respectera d'ailleurs pas durant deux rencontres... Mais, au-delà de ces simples problèmes d'intendance, Amorim cristallise surtout l'un des maux du football portugais, comme le résume Luis Cristovao, journaliste et commentateur portugais : « Ruben Amorim possède le grade I *(NDLR: UEFA C)*, il n'a pas accompli toute la formation nécessaire pour détenir le grade IV *(UEFA pro)* qui permet d'exercer en Première Division, ni même le II nécessaire pour coacher en Troisième.
Au Portugal, nombre d'anciens joueurs se plaignent du temps, quatre, voire cinq ans, qu'il faut pour acquérir cette formation et se sentent désavantagés par rapport aux autres entraîneurs qui n'ont pas eu de carrière professionnelle. »
Après quelques mois dans le métier, Amorim était donc déjà un symbole, et cela n'a pas changé depuis. À l'été 2019, après avoir passé les diplômes adéquats, Amorim refuse d'abord les U23 de Benfica, sous prétexte qu'il souhaite bénéficier d'une plus grande autonomie. Contrairement à ce que les Aigles peuvent lui offrir, il veut avoir la main sur tout un club, étendre sa vision du jeu à toutes les équipes. Après un très court détour par le banc des U23 d'Estoril, il rejoint le Sporting Club Braga, où il a joué une saison (2012-13), à l'été 2019, pour diriger l'équipe B, en Troisième Division. D'emblée, c'est le succès. Et pas seulement au classement.

À 35 ans, le nouveau coach du Sporting a été acheté à prix d'or après... une dizaine de matches en L1 portugaise !

« CRÉER UNE IDENTITÉ PROFONDE »

À Braga, plus encore que grâce à ses résultats (8 victoires en 11 matches), Ruben Amorim est immédiatement loué pour ses idées. L'équipe

Facebook/Sporting Clube de Braga

enchaîne les prestations épatantes. Ce genre de matches où l'on sent qu'il se passe quelque chose. Avec son 3-4-3 ordonné et proactif dont le style offensif combinant pressing et possession du ballon n'a presque aucun équivalent dans le pays, il prend ses adversaires par surprise. Et permet à sa formation, tout juste rétrogradée, de se placer dans le haut du classement fin décembre. Mais, surtout, de séduire rapidement grâce à un style de jeu qui vaut la peine d'être regardé. C'est à l'évidence ce que fait Antonio Salvador, président de Braga depuis 2003, qui, séduit, lui offre la direction de l'équipe première en lieu et place de Ricardo Sa Pinto entre Noël et le nouvel an.

Arrivé le 27 décembre 2019 à la tête d'un Braga, huitième, qui peine, loin des attentes de ses dirigeants et de ses fans, Amorim déclare : « Mon objectif passe par la création d'une identité. L'équipe aura quelque chose qu'elle n'a jamais eu, des forces très claires. J'ai eu de grands entraîneurs et professeurs, et je veux transmettre ma réflexion du jeu à mon équipe, créer une identité profonde. »

AVEC BRAGA, IL TERRASSE LES CRACKS PORTUGAIS

Il ne bluffe pas. Amorim impose très vite sa patte d'entraîneur rigoureux et son 3-4-3, prônant un jeu patient dès la relance du gardien, quitte à multiplier les passes sous pression pour aspirer l'adversaire et profiter rapidement des espaces créés. Ses armes : une défense haute, une énorme discipline tactique et un collectif protagoniste défensivement, et ce, quel que soit l'adversaire.

Couplé à un mental de gagnant, cet alliage détonant produit des étincelles… et des résultats. Braga n'a plus gagné depuis quinze ans à l'Estadio do Dragao, l'antre de l'ogre Porto ? L'équipe d'Amorim bat une première fois le FC Porto en Championnat le 17 janvier dernier (2-1) avant de récidiver en finale de Coupe de la Ligue le 25 janvier (1-0). Braga n'a pas connu la victoire depuis… soixante-cinq ans à l'Estadio da Luz ? Le Benfica doit se soumettre lui aussi (1-0, le 15 février en Championnat). Comme le troisième cador du foot portugais, le Sporting Portugal, vaincu lui aussi à deux reprises (2-1 le 21 janvier en demi-finales de Coupe de la Ligue, puis 1-0 le 2 février en Championnat). Les cracks lusitaniens s'inclinent un à un devant le « petit » Braga, devant le regard médusé des observateurs du foot portugais.

Le Sporting Portugal n'a pas voulu refaire la même erreur qu'avec José Mourinho.

Amorim remporte ainsi ses sept premiers matches à la tête de sa nouvelle équipe et grimpe jusqu'à la troisième place de Liga Nos. Le club n'a jamais connu pareille série de son histoire. Le record précédent, six victoires lors de la saison 2008-09, était détenu par un certain… Jorge Jesus. Autant l'avouer, un constat s'imposait : Braga n'avait à peu de chose près jamais suscité autant d'intérêt… et autant d'envie. Jusqu'au sein de clubs bien plus huppés du pays, comme le Sporting Portugal, doublement victime de l'équipe d'Amorim, qui vient donc de faire un « all in » économique en payant cette clause de 10 M€ à Braga. Avec l'idée de ne pas reproduire l'erreur de 2001, lorsque les dirigeants du SCP laissèrent le jeune José Mourinho libre malgré un accord initial, avant que le futur Special One ne s'en aille à l'Uniao Leiria, puis au FC Porto écrire l'histoire. Ce qu'admettra à demi-mot le président Frederico Varandas, se montrant – sur ce coup – aussi doué dans l'art de l'anticipation que dans celui du dégagement : « Si cet entraîneur avait été recruté par un autre club d'ici à la fin de saison, cela aurait été un gros coup. C'était trop risqué pour nous. »

SON DÉFI : IMPOSER SES IDÉES DANS UN CLUB QUI USE LES COACHES

Si les cas Mourinho et Amorim ne sont pas totalement similaires, ils ont en commun d'être considérés à ce moment de leurs carrières comme les nouvelles sensations des bancs locaux. Reste à savoir si la trajectoire du débutant (35 ans, dont moins de deux sur le banc, donc) va épouser celle de son prestigieux aîné. Car le voici évidemment attendu de pied ferme dans son nouveau costume. Le nouvel entraîneur du Sporting va devoir « créer de la valeur » car il « peut valoriser un effectif de 30-40 M€ en un an », attend Varandas.

Au-delà, quand le Championnat reprendra, il va devoir aller chercher le podium (4e, le Sporting est à quatre points de… Braga !), et pour cela relever un drôle de défi : imposer ses idées à un groupe qui a fait rapidement abdiquer cinq entraîneurs depuis juillet 2018, dont trois cette saison !

Mais le retard ne se situe pas qu'au classement. Le Sporting, berceau naguère entre autres de Rui Patricio, Joao Moutinho, Paulo Futre ainsi que de deux futurs Ballons d'Or (Luis Figo et Cristiano Ronaldo), doit aujourd'hui renouveler son vivier et s'appuyer dessus. Pas évident pour un club déchu, bredouille depuis près de deux décennies, qui tente de lutter contre l'érosion du temps, « avec des problèmes de direction et plusieurs accidents », souligne Luis Cristovao. Nommé à la hâte entraîneur du Sporting Portugal après une petite dizaine de matches sur un banc de Première Division aux commandes de Braga, Ruben Amorim va devoir bousculer le destin d'un club qui veut totalement changer de cap. Et se lancer dans ce qui a les traits d'une mission commando.

Un mariage d'ambitions. Plus que de raison ?

R. D.

Formation. Comme nombre d'anciens pros, Ruben Amorin, ici le 26 juin 2014 lors du Mondial face au Ghanéen Emmanuel Agyemang-Badu, n'a pas bénéficié de passe-droit pour obtenir ses diplômes d'entraîneur.

Sébastien Boué/L'Équipe

du lundi au vendredi sur la chaine L'Équipe

horaire spécial

18 h 30-20 h 00

L'ÉQUIPE DU SOIR

l'actualité du sport
en confinement avec Messaoud Benterki
et ses chroniqueurs

la chaine L'ÉQUIPE

photo L'Équipe

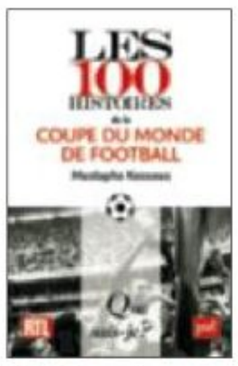
disponible gratuitement canal 21 (TNT, Free, Bouygues, Orange, Fransat, Numéricable, SFR), canal 79 (Canalsat)

conso

Ballon à lire (4)

En attendant de retrouver le chemin des terrains, *FF* vous propose une sélection d'ouvrages téléchargeables, pour que le temps passe plus vite. La suite dans notre numéro du 5 mai.

Pense-bête



Riche en anecdotes, précis et concis, ce *Que sais-je ?* constitue le meilleur moyen de remonter le temps jusqu'en 1930 et la première édition de la Coupe du monde en Uruguay. Il permet de parcourir la fabuleuse épopée d'une compétition qui, tous les quatre ans, rythme la vie de la planète. Utile également pour préparer le prochain rendez-vous, au Qatar, prévu en novembre et en décembre 2022.

Les 100 Histoires de la Coupe du monde de football, *par Mustapha Kessous, collection Que sais-je ?, éditions Presses Universitaires de France.*

Quête

À travers le regard et les pérégrinations de Tom et Léa au Mexique, les deux héros de *la Cabane magique,* les plus jeunes lecteurs vont découvrir la Seleçao et son maître à jouer, Pelé. Un Pelé dont Tom et Léa, toujours aussi intrépides, vont tenter de percer le secret de sa grandeur, de son aura, juste après son troisième sacre mondial en 1970. La preuve que le mythe a traversé les âges et les époques et continue de séduire les plus jeunes générations. **L. Cr.**

La Cabane magique, tome 47, Coupe du monde à Mexico, *par Mary Pope Osborne, traduction de Sidonie van der Dries, éditions Bayard Poche.*

l'humeur de faro

●● Spécial colombie

HIGUITA
LE POIDS PLUME QUI MET DES K.-O.

●● Enquête

LE VÉLO EN CLASSE AFFAIRES

●● Évasion

LES ROUTES MAGNIFIQUES QUI MÈNENT AU VENTOUX

ACTUELLEMENT CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

le tacle à retardement de julien cazarre

Faillite club !

Il est préférable de taper dans un ballon que dans son voisin (même si Sergio Ramos vous dirait que l'un n'empêche pas l'autre).

S'il y a bien un truc dont je me délecte dans les débats de toutes sortes, c'est bien de la course à la démagogie. Mais, attention, la belle démago bien sirupeuse qui dégouline comme une glace à l'italienne sous le cagnard de juillet et plus sucrée qu'une barbe à papa. Bien entendu il y a des indéboulonnables du top 5 comme les « y a pas assez de femmes élues », « les gens qui mangent de la viande sont des fachos » ou encore « on peut plus fumer dans les bars et bientôt on n'aura plus le droit de baiser ». Il y en a un qui, toutefois, sonne toujours aussi doux à mon oreille et qui caracole en tête tel Ayrton Senna après un démarrage en pole. C'est le fameux : « Ouais, ben, le foot, on s'en fout, y a d'autres priorités dans le monde. »

Tout d'abord, il est important de constater que ceux qui commencent leur phrase par « on s'en fout du foot » perdent un temps inconsidéré à en parler ne serait-ce que pour dire qu'ils n'en ont rien à foutre. Moi, personnellement, je me contrefous du curling et je ne vais pas en faire un édito ou une tribune (là, ça compte pas, c'est un exemple).

Une fois que le bon gros bien-pensant nous a servi son plat réchauffé du « le foot c'est pour les cons et c'est pas une priorité », il arrive souvent avec une deuxième lame tout aussi coupante sur les finances de ce sport : « De toute façon, c'est pognon et compagnie, un ramassis de milliardaires débiles qui tapent dans un ballon. » Bon, déjà, il est à noter que tout débile que ce soit il est préférable de taper dans un ballon que dans son voisin (même si Sergio Ramos vous dirait que l'un n'empêche pas l'autre). En général, le foot arrive même à rendre complètement teubés des gens plutôt sensés quand il s'agit de s'exprimer sur d'autres sujets. Mais le foot, c'est épidermique, ça doit créer chez eux un genre de processus viral que même l'hydroxychloroquine ne pourrait combattre.

Dernier épisode en date : la reprise possible à huis clos des compétitions. Pour les finances des clubs et l'économie de ce sport en général, il serait souhaitable de trouver un compromis afin de satisfaire tout le monde. Bien sûr, pour le spectacle c'est pas terrible, mais bon, quand t'es dans le désert et assoiffé, tu vas pas cracher sur la première bouteille d'eau parce que c'est pas de la Volvic citron vert.

Mais, là où ça devient génial, c'est quand on entend quelques grands humanistes nous expliquer que « tant pis pour ces clubs de milliardaires qui ramassent du pognon toute l'année ; on va pas prendre un risque sanitaire pour eux, faut pas déconner ».

Bien entendu que les risques sanitaires seront réduits au maximum, faut pas prendre les gens du foot pour plus cons qu'ils ne sont. Mais, attardons-nous plutôt sur l'argument des clubs qui appartiennent à des milliardaires et que « c'est bien fait pour eux si ils coulent » !

Les grandes entreprises d'automobile appartiennent elles aussi bien à des actionnaires milliardaires si je ne m'abuse… Pourtant, quand, après une crise ou une gestion calamiteuse, une usine doit fermer, les même éditorialistes ne disent pas vent debout « c'est bien fait pour leur gueule à ces milliardaires qui font des bagnoles ». Ils pensent aux ouvriers qui restent sur le carreau et sont les premiers dans la rue pour empêcher la fermeture. Eh bien, messieurs les zozos, désolé de vous rappeler qu'un club de foot est aussi une entreprise et que, derrière les milliardaires en short, il y a des milliers d'emplois induits… Alors, si vous voulez, on va ensemble chez Stéphane Michon ou Karim Drissi leur expliquer que c'est bien fait pour eux s'ils n'ont plus de boulot parce que ça fait chier Neymar.

Oh merde, je suis pas un peu entré dans le top 5, là ?

Vous me le diriez ?

Franck Seguin/L'Équipe

Offre spéciale France Football

-40%
par rapport au prix normal de vente

Offre sans engagement
9€ /mois seulement !

POURQUOI S'ABONNER

- Votre magazine livré chez vous.
- Un accès à la version numérique.
- Un tarif préférentiel garanti.
- Vous arrêtez quand vous voulez.

BULLETIN D'ABONNEMENT À FRANCE FOOTBALL

À retourner, accompagné de votre règlement sous enveloppe non affranchie à : France Football Libre Réponse 73 783 - 60 439 Noailles cedex

Oui, je m'abonne à France Football en bénéficiant d'un tarif exceptionnel.

☐ Je choisis **l'offre sans engagement***.
Je paie **9 € seulement par mois,** prélevés automatiquement sur mon compte bancaire. **Je garde la possibilité d'interrompre mon abonnement, à tout moment, par simple courrier.** J'indique ci-dessous les coordonnées de ma carte bancaire.

☐ Je préfère m'abonner **6 mois** (24 nos) au prix de **49 €** au lieu de ~~81 €~~. Je choisis mon mode de règlement ci-dessous.

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

Code postal |_|_|_|_|_| Ville .....

☐ Merci de m'informer par mail de la date de début de mon abonnement.

Mon e-mail (indispensable pour vous donner accès à la version numérique de votre abonnement et au programme de fidélité) :

.....@.....

J'accepte de recevoir les informations de France Football ☐oui ☐non et de ses partenaires ☐oui ☐non

☐ **Je règle par carte bancaire.**

N° carte |_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| Expire fin |_|_|_|_|

☐ **ou par chèque à l'ordre de France Football.**

Date et signature obligatoires.

France Football – Service Abonnements – 4 rue de Mouchy - 60 438 Noailles cedex - Tél : 01 76 49 33 33 - email : abo@francefootball.fr

*Offre par prélèvement automatique de 9 € effectué directement sur votre compte bancaire chaque mois. Interruption de cette offre par simple courrier à adresser à : France Football – Service abonnements – 4, rue de Mouchy – 60438 Noailles cedex. Les prélèvements cesseront le mois qui suit la réception du courrier. Offre valable jusqu'au 31-07-2020 uniquement en France Métropolitaine et réservée aux nouveaux abonnés. Prix de vente de France Football : 3,50 € et 4,50 € pour les numéros spéciaux. L'Équipe SAS traite vos données susvisées pour la création et la gestion de votre compte, vous offrir ses services, participer à des jeux-concours et réaliser des statistiques et ainsi permettre l'exécution du contrat qui nous lie. Vos données seront conservées pendant toute la durée de la relation contractuelle et 4 ans après la fin de ladite relation. Vos données sont destinées à L'Équipe et particulièrement au service abonnement. Conformément à la loi « informatique et libertés » du 6 janvier 1978, modifiée par la loi n°2018-493 du 20 juin 2018, vous disposez d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, de limitation du traitement et du droit à la portabilité de vos données que vous pouvez exercer en contactant le Délégué à la protection des données de L'Équipe à l'adresse e-mail dpo@amaury.com et par courrier à DPO Groupe-Amaury – 40-42, quai du Point-du-jour – 92100 Boulogne-Billancourt. Vous pouvez aussi laisser des directives à vos ayants-droits sur les traitements de vos données qui seront fait après votre décès. Vous disposez également du droit de saisir la CNIL si vous considérez que nous ne respectons pas vos droits. Pour plus d'informations, nous vous invitons à lire nos CGV sur https://www.francefootball.fr/. Les informations susvisées que vous nous communiquez sont nécessaires au traitement de votre abonnement. Les données collectées pourront-être cédées à des organismes extérieurs à moins que vous ne cochiez la case ci-contre ☐

SAS L'Équipe – 40-42, quai du Point-du-Jour – 92100 Boulogne-Billancourt – RCS Nanterre 332 978 485

AFF9PA

SOYEZ FIAT DE FOOT

GARANTIE(2) 10 ANS

NOUVELLE FIAT TIPO *ELYSIA*

À PARTIR DE 15990 €(1)

SOUS CONDITION

TABLETTE 7"
APPLE CARPLAY™
& ANDROID AUTO™

JANTES ALLIAGE 17"

SIGNATURE LED

PACK SÉCURITÉ :
FREINAGE D'URGENCE ET
RÉGULATEUR ADAPTATIF

(1) Pour la commande d'une Fiat Tipo 5 portes Elysia 1.4 95 ch MY20 neuve, incluant **1500 €** de remise Fiat **et 1500 €** de bonus €co Fiat pour la reprise d'un véhicule de plus de 7 ans. (2) Extension de Garantie constructeur *Maximum Care* (couverture maximum) « 2+8 ans » ou 100 000 km, au premier des deux termes échu. Offre réservée aux particuliers, cumulable avec le plan promotionnel en cours, pour la commande d'une Fiat VP neuve jusqu'au 30/04/2020, sous condition de signature du contrat d'extension de garantie Mopar 2+8 ans à la commande, dans le réseau Fiat participant. Offre incompatible avec les contrats Atout Services et toute autre extension de garantie optionnelle. **Modèle présenté** : Fiat Tipo 5 portes Elysia 1.4 95 ch MY20 avec options : **19490 €**. Tarif conseillé au 02/01/2020. Offres non cumulables, réservées aux particuliers, **valables jusqu'au 30/04/2020**, dans le réseau Fiat participant. **Consommation cycle mixte WLTP (l/100 km) : de 4,5 à 7,9. Émissions de CO_2 WLTP (g/km) : de 115 à 168.**

FIAT

RCS Versailles 305 493 173.